

JAPHET

A LA RECHERCHE D'UN PÈRE,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

I



PARIS,

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

30, RUE JACOB.

MDCCCXLV

JAPHET

A LA

RECHERCHE D'UN PÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Ceux à qui il plaira de faire aux pages qui vont suivre l'honneur de les lire, n'auront pas à supporter l'ennui d'un long chapitre préliminaire contenant tous les détails d'usage sur ma famille et sa généalogie. Le titre seul de cet ouvrage doit prouver à mes lecteurs qu'à l'époque de ma vie dont il va d'abord être question, je ne savais rien moi-même sur ce point ; et pour le développement de mon histoire, il est à propos que je les laisse dans cet heureux état d'ignorance ; car en lisant les mémoires de qui que ce soit, de même que dans le pélerinage de la vie, l'ignorance de l'avenir peut se regar-

der comme la plus grande source de bonheur. Cependant, je rapporterai, d'une manière aussi brève et aussi exacte que possible, le peu que l'on connaissait de moi à cette époque.

Je commence donc. Ce fut le... j'ai oublié la date : et pour la trouver, il faudrait parcourir je ne sais combien de liasses de papiers, ce qui n'en vaut véritablement pas la peine.... Ce fut pendant la nuit, à.... même embarras pour l'heure, car je ne puis dire si c'était à dix heures du soir ou à trois heures du matin, et j'ignore même si la nuit était claire ou obscure. Mais le lecteur doit excuser un enfant.... De quel âge? peut-être d'un jour, peut-être de deux ou trois, si, enveloppé de flanelle, et placé dans un panier couvert, il ne fait attention ni à l'état du temps, ni à l'heure que sonne l'horloge de la paroisse. Je ne puis donc faire cette partie de ma relation sans y laisser beaucoup de blanc; et je dirai que le... du mois de... de l'an.., à... heures du soir ou du matin, l'état du temps étant .., et alors âgé de.... jours, je fus suspendu dans un panier au marteau de la porte de l'hospice des Enfans-Trouvés à Londres. Celui, celle, ou ceux qui m'avaient ainsi suspendu, tirèrent alors le cordon de la sonnette avec une telle force, que le bruit qu'elle fit éveilla en sursaut le vieux portier, et en se

levant à la hâte, son bras qui s'étendit, appliqua un coup si violent sur le visage de sa femme, qu'il lui tira le sang du nez, lui meurtrit les yeux, et lui fit vomir des invectives.

Pendant que le vieillard passait ses jambes dans ses chausses, et ses bras dans ses manches, celui, celle ou ceux qui m'avaient apporté, eurent le temps de disparaître, et quand il ouvrit la porte, il ne trouva que le panier suspendu au marteau. Il rentra chez lui pour prendre un couteau, coupa la corde, m'emporta dans sa loge, alluma une chandelle, et ouvrit le panier. Ce fut ainsi, métaphoriquement, que je vis le jour.

Lorsqu'il ouvrit le panier, j'ouvris les yeux; et quoique je ne l'aie pas remarqué alors, sa femme, très-légèrement vêtue, était debout devant une table sur laquelle était un bassin plein d'eau fraîche, et s'épongeait le nez et les yeux.

— C'est, sur ma foi, un bel enfant ayant de grands yeux noirs! s'écria le vieux portier.

— J'aurai demain les yeux noirs et le nez bleu, dit sa femme.

— Pauvre enfant! il doit avoir froid!

— Je suis sûre que le froid me fera gagner un rhume.

— Oh! il y a un papier dans le panier.

— Il me faut du papier brouillard et du vinaigre pour faire une compresse.

— Et il est adressé aux gouverneurs de l'hospice.

— Adressez-vous à l'infirmerie pour m'en avoir.

— Le linge est fin. Cet enfant ne peut appartenir à de pauvres gens.

— Mon pauvre nez! mes pauvres yeux!

— Il faut que je le porte aux nourrices, dit le vieillard, et je remettrai demain la lettre aux gouverneurs. Et à ces mots, il se mit à traverser la cour, emportant le panier et votre très-humble serviteur.

La femme, après avoir bien bassiné son nez, et s'être essuyé le visage avec une serviette, voyant que l'hémorrhagie avait cessé, se remit dans son lit. Son mari ne tarda pas à l'y rejoindre, et ils ne furent plus interrompus du reste de la nuit.

Le lendemain matin, on fit rapport aux gouverneurs de ce qui s'était passé pendant la nuit, et on leur remit la lettre qui leur était adressée. Elle était laconique et ne contenait que ces mots :

— Cet enfant est né en légitime mariage. — Il doit porter le nom de Japhet. — Quand les circonstances le permettront, il sera réclamé.

Sous la même enveloppe se trouvait un second papier, qui valait bien le premier, car c'était un billet de banque de cinquante livres sterling. Comme les gens qui suspendent leurs enfans au marteau d'une porte dans un panier ont ordinairement suspendu leurs paiemens long-temps auparavant, ou du moins ne sont pas dans l'usage d'y ajouter de quoi payer la layette, cette circonstance ne fit pas peu de bruit dans l'hospice, et j'y contribuai, pour ma part, jusqu'à ce qu'on m'eût assigné ma part du lait d'une jeune femme, qui, comme la Charité, avait trois nourrissons en même temps.

Nous avons dans toute l'Angleterre des écoles préparatoires pour les enfans de trois à sept ans; mais la plus préparatoire de toutes les écoles préparatoires est certainement l'hospice des Enfans-Trouvés, qui reçoit ses élèves à l'âge de quelques jours, et même de quelques heures, quand leurs parens désirent qu'ils reçoivent de bonne heure leur éducation. Elle y commence dès qu'on les sèvre, en leur apprenant à se contenter de bouillie au lieu du lait de leur nourrice. On leur apprend ensuite à marcher, et dès qu'ils le savent, à rester tranquillement assis. On leur apprend à parler, et dès qu'ils en sont en état, à garder le silence. Ils passent

ainsi successivement de branche en branche de l'éducation jusqu'à ce qu'on les fasse passer la porte de l'hospice pour les lancer dans le monde, avec tous les avantages de l'éducation qu'ils ont reçue, et celui encore plus grand de ne pas avoir à craindre qu'un père, une mère et des parens ne viennent les importuner en leur demandant des secours.

Ce fut ce qui m'arriva à l'âge de quatorze ans ; car, malgré la promesse contenue dans la lettre, il paraît que « les circonstances » ne permirent pas de me réclamer. Mais j'eus un grand avantage sur les autres enfans adoptifs de l'hospice ; car les cinquante livres qui m'avaient accompagné dans le panier, ne furent pas ajoutées aux fonds de cet établissement : les gouverneurs, satisfaits de ma conduite, et ayant une idée très-favorable de mes moyens intellectuels, eurent la générosité de les employer d'une manière qui pût être utile à mon avancement dans le monde. Au lieu de me mettre en apprentissage chez un cordonnier, un tailleur, ou quelque autre artisan, ils donnèrent cette somme, avec tous les intérêts qu'elle avait produits, à un apothicaire qui se mêlait en même temps de médecine et de chirurgie, ce qui le détermina à me recevoir comme apprenti, en s'obligeant à m'initier dans tous les mystères

de sa triple profession. Et maintenant que me voilà sorti de l'hospice des Enfans-Trouvés, il ne faut plus voyager avec la même vitesse.

L'apothicaire qui me reçut ainsi sous ses ailes était un M. Phinée Cophagus, dont la maison était située d'une manière très-propice pour son commerce, donnant, d'un côté, sur le marché de Smithfield, et de l'autre, sur la principale rue conduisant hors du marché. C'était une maison faisant un coin, mais non cachée dans un coin. De chaque côté de la boutique étaient deux cabarets à gin, puis deux gargotes, et ensuite deux cabarets à bière, maisons qui servaient de rendez-vous aux bouchers ainsi qu'aux nourrisseurs et conducteurs de bestiaux. Si l'on y buvait au point de se quereller et d'en venir aux coups, M. Cophagus et ses emplâtres étaient au service des têtes entamées; si un gros fermier avait une attaque d'apop'exie, la lancette de M. Cophagus était prête; si un bœuf donnait un coup de corne à quelqu'un, M. Cophagus paraissait avec son diachylon et sa charpie; et si la frayeur faisait tomber une femme en syncope, c'était dans l'arrière-boutique de M. Cophagus qu'elle en revenait. Les jours de marché lui procuraient toujours d'excellens marchés; et si un bœuf renversait quelques personnes, cela ne faisait

que le placer plus ferme sur ses jambes. Nos fenêtres en souffraient quelquefois ; mais fenêtres, bras, jambes ou têtes cassées, tout payait contribution à M. Cophagus, et il ne souffrait pas qu'un seul patient lui échappât. Nos croisées étaient garnies du nombre ordinaire de grosses bouteilles bleues, rouges, vertes et jaunes ; nous avions, à l'une, un cheval blanc, et à l'autre, un cheval brun, pour annoncer que nous vendions toutes les drogues qui sont employées par l'art vétérinaire. Nous avions une collection complète de tous les remèdes de charlatans, sous la forme de juleps, de sirops, de gouttes, et surtout de pilules, jusqu'à l'élixir guérissant toutes les maladies de M. Énouy. A mon arrivée, je fus surpris qu'on se donnât la peine de préparer tant d'autres médicamens, puisqu'il en existait un qui pouvait tenir lieu de tous. La boutique était spacieuse, et l'on voyait au fond un immense mortier en fer, avec un pilon d'une dimension proportionnée. Le premier étage était occupé par M. Cophagus, qui n'était pas marié ; le second était loué ; le troisième contenait les chambres à coucher des apprentis et des domestiques. Mais il est temps de quitter la boutique pour nous occuper du maître.

M. Phinée Cophagus pouvait avoir environ

quarante-cinq ans lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté dans une des salles de l'hospice des Enfans-Trouvés; il était de moyenne taille, avait la bouche grande, les yeux petits, mais vifs, le nez en bec de corbin, et un air de bonne humeur; son buste s'arrondissait sous sa poitrine d'une manière remarquable, formant une protubérance sur laquelle il avait coutume de passer la main avec une espèce de complaisance. Malgré cet embonpoint, ses jambes n'étaient que des fuseaux, de sorte que son extérieur vous donnait l'idée d'un oiseau de la famille des grues. Il portait un habit et un gilet noirs, une cravate blanche, un col de chemise très-haut, des pantalons de tricot bleu et des bottes à la hessoise; mais ces deux dernières parties de sa toilette lui collaient si exactement sur les jambes, qu'on aurait dit qu'il était fier de les avoir si minces. Il avait un chapeau à forme basse et à larges bords, et il tenait en main une canne dont il avait coutume d'appuyer fréquemment la pomme d'or sur son nez, comme on voit représentés dans les caricatures des docteurs assemblés pour une consultation. Mais, si son extérieur était étrange, ses manières et ses discours l'étaient encore davantage. Il parlait comme certains oiseaux volent, par saccades, car il était rare qu'il prononçât une

phrase complète, et il entrecoupait chaque période de « hum, hum, » et finissait ordinairement par « et ainsi de suite. » Presque toujours en mouvement, il changeait de position dès qu'il avait cessé de parler, et se promenait dans l'appartement, sa canne appuyée sur son nez, avec un air content de lui-même, et sa tête penchée d'un côté. Lorsque je fus mandé en sa présence, il était avec deux des gouverneurs de l'hospice.

— Voici le jeune homme, dit l'un d'eux; il se nomme Japhet.

— Japhet, répéta M. Cophagus, nom tiré de l'Écriture. — Hum! Sem, Cham, et ainsi de suite. — Il sait lire?

— Certainement, et il écrit fort bien. Il s'est toujours bien conduit, monsieur Cophagus.

— Lire, écrire, compter, fort bien. — Hum! à présent, rudimens de la pharmacie, spatule, étiquettes, hum!... un homme quelque jour, docteur en médecine, et ainsi de suite.

Tout en parlant ainsi, cet étrange personnage tournait autour de moi, la pomme de sa canne appuyée sur le bout de son nez, et m'examinant avec ses yeux étincelans. Après cet examen, qui me fut favorable, je fus congédié; et le lendemain matin, on me fit mettre un habit neuf complet, et le portier de l'hospice

me conduisit chez M. Cophagus, qui n'était pas chez lui quand j'arrivai.

CHAPITRE II.

Un grand jeune homme, ayant de belles couleurs, mais qui paraissaient être celles de la consomption, était derrière le comptoir, occupé à préparer des médicamens; et une espèce de courtaud de boutique de douze à treize ans était auprès de lui, un panier à la main, prêt à porter des fioles de potion ou de lotion, et les boîtes de pilules, dès qu'elles seraient prêtes. Le jeune homme, derrière le comptoir, nommé Brookes, n'avait plus que dix-huit mois d'apprentissage à terminer, et ses parens avaient dessein de l'établir, à cette époque, pour son propre compte. C'était ce qui avait déterminé M. Cophagus à me prendre pour apprenti, afin que je pusse apprendre la manipulation des drogues, et le remplacer quand il

serait parti. M. Brookes était un jeune homme fort doux, fort aimable, et plein de bonté pour moi et pour le jeune porteur de médicamens, à qui M. Cophagus ne donnait que la nourriture et le vêtement. Le portier dit à M. Brookes qui j'étais, et se retira.

— Croyez-vous que vous aimerez la profession d'apothicaire? me demanda M. Brookes avec un sourire plein de bienveillance.

— Sans doute, répondis-je; pourquoi non?

— Attendez un instant, dit le jeune homme au panier en me regardant d'un air malin; vous n'en êtes pas encore aux rudimens, comme dit M. Cophagus.

— Taisez-vous, Timothée, dit M. Brookes; il est clair que les rudimens ne sont pas de votre goût. Maintenant partez bien vite, et portez ces médicamens à leurs adresses. — Spring Street, n° 14; Cleaver Street, n° 16; et John Street, n° 55; m'entendez-vous?

— Sûrement je vous entends; d'ailleurs je sais lire, non seulement les adresses, mais même le latin de vos ordonnances : *Summat pillulam ora sonni* (1). Oh! j'ai dessein de m'établir un de ces jours.

— Et moi j'ai dessein de vous tirer les oreil-

(1) *Sumat pilulam horâ somni.*

les un de ces jours, si vous continuez à être si long-temps à faire vos commissions, et que vous vous arrêtiez toujours devant les boutiques des marchands d'estampes.

— C'est là que j'ai appris tout ce que je sais, dit Timothée en partant; et tournant la tête de mon côté, il me fit un clin d'œil en riant.

Comme Timothée sortait, M. Cophagus entra.

— Ah! Japhet, je vois... Eh bien!... rien à faire?... Hum!... monsieur Brookes... de l'ouvrage... les rudimens, et ainsi de suite.

A ces mots, M. Cophagus dirigea le bout de sa canne du côté du grand mortier, et passa dans l'arrière-boutique.

M. Brookes comprit mieux que moi le jargon de son maître. Il essuya le mortier; y jeta quelques drogues, me montra comment manier le pilon, et me mit en besogne. Au bout d'une demi-heure, je découvris pourquoi Timothée n'avait pas de goût pour ce que M. Cophagus appelait les rudimens de la profession. La sueur coulait par tous les pores de ma peau, et je pouvais à peine lever le bras. Cependant je redoublai d'ardeur quand M. Cophagus rentra dans la boutique. — Bien, dit-il, hum!... Avec le temps docteur en médecine, et ainsi

de suite. Je trouvai fort raboteuse la route conduisant à ce grade. — A propos, continua-t-il, Japhet... nom de baptême... et le surnom ! hum?

— M. Cophagus désire savoir quel est votre nom de famille, me dit M. Brookes, me servant d'interprète.

J'ai oublié d'informer qu'à l'hospice des Enfans-Trouvé, l'usage est de donner à chaque enfant un nom et un surnom, quand les siens ne sont pas connus. Attendu la circonstance extraordinaire du billet de banque trouvé avec moi dans le panier, on m'avait donné le nom du personnage célèbre dont ces billets portaient la signature.

— Mon surnom est Newland, monsieur, répondis-je.

— Newland ! excellent nom, hum !... Chacun l'aime, chacun voudrait l'avoir en poche... et ainsi de suite. Et M. Cophagus sortit une seconde fois.

Je repris mon travail, et bientôt Timothée revint avec son panier vide. Il se mit à rire en me voyant à l'ouvrage. — Eh bien ! hum, aimez-vous les rudimens, et ainsi de suite? me demanda-t-il en contrefaisant M. Cophagus.

— Pas beaucoup, répondis-je en m'essuyant le front.

— C'était ma besogne avant votre arrivée, reprit-il; depuis un an que je suis ici, M. Cophagus m'a toujours tenu aux rudimens, et je crois bien que j'y retournerai.

M. Brookes, voyant que j'étais fatigué, me dit de me reposer. J'obéis volontiers à cet ordre, et je m'assis dans un coin de la boutique.

— Eh bien! dit Timothée en mettant son panier sous le comptoir, je suppose que je n'ai plus rien à faire *hante brandium (antè prandium)?*

— Non, Tim, répondit M. Brookes, mais vous aurez encore à sortir *post prandium.*

M. Cophagus étant rentré, et le dîner étant prêt, il passa dans l'arrière-boutique avec M. Brookes et me laissa derrière le comptoir avec Timothée pour répondre aux pratiques qui pourraient arriver. Je saisirai cette occasion pour faire faire à mes lecteurs une connaissance plus intime avec Timothée, qui doit jouer un rôle remarquable dans la suite de mes aventures. Il était petit, mais très-fort pour son âge. Il avait la figure ovale, le teint fort brun, des yeux gris qui brillaient sous les longs cils qui les bordaient, et des sourcils qui se touchaient presque. Il était marqué de petite-vérole, mais sans en être défiguré. Sa physiono-

mie avait toujours un air de gaîté, et l'expression en était si heureuse et si prévenante, qu'il ne fallait passer avec lui que quelques minutes pour l'aimer. Nous fûmes sur-le-champ sur le pied de l'intimité.

— D'où venez-vous, Japhet ? me demanda-t-il.

— De l'hospice des Enfans-Trouvés.

— En ce cas, vous n'avez ni parens, ni amis.

— Si j'en ai, je ne sais où les trouver, répondis-je d'un ton grave.

— Bah, bah ! ne prenez pas cela si à cœur. Je n'en ai pas plus que vous. J'ai été élevé dans la maison de Charité, aux dépens de la paroisse. Quelqu'un me trouva un matin à sa porte, et m'envoya sur-le-champ aux administrateurs des pauvres. J'avais alors environ un an. On m'appelle un enfant trouvé. Que m'importe ce qu'on m'appelle, pourvu que l'on ne m'appelle pas trop tard pour dîner, car mon père et ma mère, quels qu'ils puissent être, en me plantant là, n'ont pas emporté mon appétit.... Je ne sais combien de temps M. Cophagus a dessein de remuer son couteau et sa fourchette ; quant à M. Brookes, il ne mange pas dans toute la journée ce qui suffirait à peine pour le déjeûner d'un chat... Et quel est votre surnom, Japhet ?

— Newland.

— Newland ! Eh bien je vous apprendrai le mien en échange... Timothée Oldmixon, à votre service. On m'a baptisé d'après la pompe qui était dans la cour de la maison de Charité, sur laquelle étaient gravés les mots : « Timothée Oldmixon fecit », et les administrateurs pensèrent qu'autant valait me donner ce nom qu'un autre.

— A présent, Timothée, je voudrais bien savoir quelle sorte d'homme est notre maître ?

— Il est précisément ce que vous l'avez vu. Il ne change jamais; presque jamais il n'est de mauvaise humeur, et quand, par hasard, cela lui arrive, il est aussi étrange que de coutume. il m'a bien des fois menacé de me battre, mais il ne m'a pas encore donné un seul coup, quoique M. Brookes lui ait fait une couple de fois des plaintes contre moi.

— Cependant M. Brookes a l'air bon et humain.

— Et il l'est véritablement ; mais je dois avouer que je porte quelquefois mes escapades un peu trop loin. Comme le dit M. Brookes, un malade peut mourir, faute de recevoir à temps ses médicamens. Mais quand, chemin faisant, je trouve l'occasion de jouer à la fossette, comment y résister ? Quand M. Brookes s'aperçoit

que j'ai été trop long-temps absent, il me tire les oreilles; mais, qu'est-ce que cela ? M. Cophagus dit: — Mauvais sujet .. bonne canne... hum... suffit... à la première fois... et ainsi de suite Et ces mots, continua Timothée en riant, sont toujours la fin du chapitre.

M. Cophagus, ayant fini de dîner, rentra dans la boutique avec M. Brookes. Il me regarda en disant : — Jeunes gens.... toujours bon appétit... aiment un bon dîner... rosbif... pouding... et ainsi de suite. Il me montra l'arrière-boutique avec sa canne, et pour cette fois je le compris aussi bien que Timothée. Nous entrâmes avec lui dans cette seconde pièce, et nous y trouvâmes la femme de charge qui se mit à table avec nous et qui nous servit. C'était une petite vieille femme, toujours de mauvaise humeur, mais d'une fidélité à toute épreuve; c'est tout ce que je puis dire en sa faveur. Timothée n'était pas dans ses bonnes gr. ces, parce qu'il avait un grand appétit; et comme elle reconnut bientôt que j'avais le même défaut, le thermomètre de ses bonnes graces tomba aussi pour moi. Elle avait une fois proposé à son maître de mettre Timothée à portion congrue; mais le digne apothicaire le lui avait défendu, en ajoutant: — Enfans doivent manger... la croissance... et ainsi de suite.

Au total, nous étions bien nourris et bien traités sous tous les rapports, et je me trouvais heureux et content. M. Brookes m'apprit le latin de pharmacie, qui ressemble beaucoup à ce qu'on appelle le latin de cuisine, et la manière de faire des étiquettes, de les attacher, et même de préparer une médecine sous son inspection, suivant l'ordonnance du docteur. En peu de temps je devins expert dans toutes ces sciences, et les rudimens redevinrent le partage de Timothée, comme il l'avait prédit. M. Cophagus fournissait libéralement à mon habillement; mais jamais il ne me donnait d'argent, et nous regrettions souvent, Timothée et moi, de ne pas même avoir un farthing à notre disposition.

Avant que j'eusse passé six mois dans la boutique, M. Brookes pouvait sortir quand l'occasion l'exigeait, car je savais le prix de toutes les drogues simples; quant aux médicamens composés, il tenait à peser lui-même les drogues qui devaient y entrer, et me les faisait ensuite préparer sous ses yeux. Un jour que M. Brookes était sorti, Timothée qui était assis sur le comptoir, remuant ses jambes en l'air, me dit : — Japhet, je me suis mis l'esprit à la torture pour trouver le moyen de nous procurer quelque argent, et je crois y avoir réussi. Faites-vous docteur, nous ne reverrons plus

ceux qui viendront en l'absence de M. Brookes, et nous leur fournirons tout ce qu'ils demanderont.

Cette idée me sourit, et à peine m'avait-il fait cette proposition, qu'une vieille femme entra dans la boutique, et s'adressant à Timothée, lui dit de lui donner quelque chose pour son petit-fils qui avait un grand mal de gorge.

— Je ne prépare pas les médicamens, répondit Timothée, adressez-vous à M. Newland, qui est assis derrière le comptoir ; il sait ce qu'il faut pour toutes les maladies.

— Que Dieu le bénisse!... à son âge!... Quoi !.. êtes-vous un docteur, monsieur ?

— Je me flatte de l'être, répondis-je. Que vous faut-il ? une potion, une embrocation ?

— Je n'entends rien à ces grands mots. Donnez-moi quelque drogue de docteur.

— Fort bien, bonne femme ; je vois ce qu'il vous faut, répondis-je en prenant un air important. Timothée, rincez bien cette fiole.

— Oui, monsieur, dit Timothée avec un ton de respect.

Je pris une mesure, et y ayant versé quelques gouttes d'une liqueur bleue et d'une autre liqueur rouge que j'avais vu M. Brookes employer souvent, j'y ajoutai de l'eau *quantùm sufficit*, je versai le tout dans la fiole, et j'y

collai une étiquette sur laquelle j'avais écrit les mots *haustus statim sumendus.*

— Faut-il faire boire cela au pauvre enfant ou l'en frotter, monsieur?

— J'ai écrit sur l'étiquette ce qu'il faut faire... Mais vous ne savez probablement pas le latin?

— Le latin! moi! Non sans doute... Et vous savez le latin! Comme vous êtes savant pour votre âge!

— Sans cela je ne serais par docteur. En y réfléchissant une seconde fois, je pensai qu'il serait plus sûr et plus prudent de faire de mon remède une embrocation qu'une potion, et je lui traduisis les trois mots latins ainsi qu'il suit : *haustus*, frottez-en... *statim*, la gorge... *sumendus*, avec la paume de la main.

— Et ces trois mots veulent dire tout cela!... Combien vous dois-je, monsieur?

— Une embrocation est un remède fort cher, ma bonne femme. Ce devrait être dix-huit pences; mais comme je vois que vous n'êtes pas riche, je ne vous en prendrai que neuf.

— Je vous remercie beaucoup, répondit-elle; et mettant l'argent sur le comptoir, elle sortit de la boutique.

— Bravo! s'écria Timothée... Nous sommes de moitié, Japhet, n'est-ce pas?

— Sans doute; mais, avant tout, il faut être honnêtes et ne pas faire tort à notre maître. Vous savez que la fiole se vend un penny; quelques gouttes de ces deux liqueurs rouge et bleue ne peuvent en valoir davantage; par conséquent, si nous remettons deux pences à M. Cophagus, il a tout ce qui lui est dû, et les sept pences de surplus nous appartiennent comme profits du métier.

— Excellent ! mais comment ferons-nous pour lui tenir compte de deux pences?

— Nous dirons que nous avons vendu deux fioles vides au lieu d'une. Vous savez qu'on ne les compte jamais.

— Rien de mieux... A présent, partageons.

Mais avant de procéder au partage, il fallut que Timothée sortît pour aller changer la pièce de six pences. Alors, nous eûmes chacun trois pences et demi, et, pour la première fois de notre vie, nous pûmes dire que nous avions en poche de l'argent, ou du moins du cuivre.

CHAPITRE III.

—

Le succès de notre première tentative nous encouragea à continuer; mais, craignant de faire quelque méprise dont les suites pourraient être fâcheuses, j'eus soin de prendre de M. Brookes des informations sur la nature et les qualités des drogues qu'il employait quand on nous apportait quelque ordonnance du médecin, afin d'éviter de me servir de celles qui pouvaient être dangereuses. M. Brookes était satisfait de mes questions continuelles, et il me donnait tous les renseignemens que je désirais. Par ce moyen, non seulement j'acqu's quelques connaissances, mais je fis une impression favorable sur l'esprit de M. Cophagus, à qui M. Brookes ne manqua pas de faire part du désir que je montrais de m'instruire.

— Bien... fort bien, dit M. Cophagus; brave garçon... hum !... Veut apprendre sa besogne... Docteur en médecine un de ces jours... hum !.. aura son équipage, et ainsi de suite.

Néanmoins, lors de mon second essai, je fis une gaucherie qui fut sur le point de découvrir le pot aux roses. Un manœuvre irlandais, plus d'à-demi gris, vint un soir demander si nous avions ce qu'on appelle l'emplâtre du pauvre homme.

— Et par saint Patrice! ajouta-t-il, quand je l'aurai, ce sera vraiment l'emplâtre d'un pauvre homme. Mais on dit que c'est un remède sûr et certain contre le *rumbago*, comme on l'appelle, que j'ai au bas du dos, et qui m'empêche de monter à l'échelle. C'est aujourd'hui samedi, et en appliquant l'emplâtre ce soir, sans oublier d'humecter demain l'intérieur avec du whisky, ce sera bien le diable si je ne suis pas en état de travailler lundi.

N'ayant jamais entendu parler de cet emplâtre, je lui donnai un vésicatoire. Le prix régulier était un shilling, mais j'en demandai un shilling et demi, afin d'avoir six pences avec Timothée.

— Par saint Patrice! s'écria-t-il, on croirait que vous avez fait une méprise, et que vous m'avez donné l'emplâtre de l'homme riche. Mais n'importe, voilà les dix-huit pences, j'en serai quitte pour boire quelques verres de whisky de moins.

Huit jours s'étaient passés, quand Timothée

et moi nous fûmes frappés de consternation en voyant notre Irlandais entrer dans la boutique, tandis que M. Brookes était derrière le comptoir. Timothée l'aperçut avant qu'il nous eût reconnus. Il me tira par l'habit, et nous passâmes tous deux dans l'arrière-boutique, dont nous laissâmes la porte entr'ouverte, pour entendre ce qui se passerait.

— Meurtre et famine! s'écria l'Irlandais, c'est l'emplâtre du diable que vous m'avez vendu samedi dernier. Il m'a enlevé la peau du dos comme avec un rasoir, et j'ai été trois jours entiers sans pouvoir travailler.

— Je ne me souviens réellement pas de vous avoir vendu un emplâtre, brave homme, répondit M. Brookes.

— Par saint Patrice! si vous ne vous en souvenez pas, j'ai dans l'idée que je ne l'oublierai jamais. Cependant, je dois dire que l'emplâtre a emporté le *rumbago* avec ma peau.

— Vous vous méprenez sûrement; vous avez été dans quelque autre boutique.

— Du diable si je me méprends! C'est un jeune homme, qui était là où vous êtes, qui me l'a vendu.

— Impossible. Nul autre que moi ne vend des drogues dans cette boutique.

L'Irlandais parut ne savoir que penser. Il regarda tout autour de lui.

— Par saint Patrice! dit-il, si ce n'est pas ici la boutique, c'est sa sœur jumelle. Au surplus, puisque ma peau a repoussé et que le *rumbago* n'est pas revenu, il n'y a pas grand mal; ainsi donc, bonsoir, monsieur Poticaire.

Quand l'Irlandais fut parti, nous rentrâmes dans la boutique.

— Japhet, me dit M. Brookes, auriez-vous par hasard vendu un emplâtre à un Irlandais?

— Oui; samedi dernier... Ne vous rappelez-vous pas que je vous ai remis un shilling?

— Je m'en souviens; mais que vous avait-il demandé?

— Un emplâtre pour guérir le rumbago, et je lui ai donné un vésicatoire

Et je regardai Timothée en riant.

— Je vois ce que c'est, dit M. Brookes, vous vous êtes amusé à ses dépens; mais si c'était une plaisanterie pour vous, ce n'en était pas une pour lui. Je vous avertis très-sérieusement de ne plus jouer de pareils tours, ou je serai obligé d'en informer M. Cophagus.

Cette affaire se termina ainsi, et elle me rendit plus prudent. Comme j'apprenais chaque jour quelque chose de nouveau, je fus bientôt en état de préparer les médecines de toute espèce, et

quand, dix-huit mois après, M. Brookes nous quitta pour s'établir, M. Cophagus me jugea capable de le remplacer.

A présent que j'ai annoncé ma promotion, peut-être est-il à propos de donner au lecteur une idée de ma personne, ce que je n'ai pas encore fait. J'avais alors près de seize ans, et j'étais très-grand pour mon âge. Je n'avais pas à me plaindre de ma figure. J'avais l'œil noir et bien fendu, le teint blanc, le nez aquilin, les dents blanches et bien rangées, mes cheveux noirs étaient repoussés en arrière pour me dégager le front, avec une régularité systématique. Avec mes longs doigts, je pliais les petits paquets avec un air aussi important qu'un ministre qui plie un protocole aussi long qu'inintelligible: et l'air de sagacité avec lequel je versais le contenu d'une fiole dans une autre aurait convenu au médecin d'une tête couronnée, veillant près du lit de « l'oint du Seigneur » *in articulo mortis.*

Lorsque j'étais assis derrière le comptoir, attendant des pratiques, j'avais ordinairement un livre ouvert devant moi; mais ce n'était ni un roman, ni un recueil de poésies légères; c'était quelque livre de médecine, ou une pharmacopée dans laquelle se trouvaient à chaque page des mots latins et même grecs, ce qui me donnait une apparence si véritablement doctorale,

que l'être le plus prudent n'aurait pas hésité à me confier la conduite d'un panaris, depuis l'inflammation jusqu'à la suppuration, et depuis la suppuration jusqu'à la guérison. Tel était Japhet, surnommé Newland, quand il arriva au grade important de dispensateur de la vie et de la mort. Aussi était-il un objet d'attention constante pour ceux qui venaient consulter M. Cophagus ou causer avec lui. — Vous avez là un grand garçon de bonne mine, M. Cophagus; où l'avez-vous pris? Qui est son père?

— Père! répondait M. Cophagus, point... Hum!.. amour... mystère... enfant trouvé, et ainsi de suite.

J'entendais constamment ces questions et ces réponses, quoique M. Cophagus parlât assez bas pour croire que je ne pouvais l'entendre, et cette circonstance me faisait souvent réfléchir sur ma condition, que mon genre de vie heureux et tranquille m'aurait peut-être permis d'oublier. Quand je m'étais retiré le soir dans ma chambre, je repassais en esprit le peu de détails que les gouverneurs de l'hospice des Enfans-Trouvés m'avaient donnés sur mon arrivée dans cet établissement. Ils m'avaient remis le papier qui avait été trouvé dans le panier qui me contenait, et je l'avais lu assez souvent pour le savoir par cœur... J'étais né « en légitime mariage, » du

moins le papier le disait ainsi... Le billet de banque, déposé sous la même enveloppe, prouvait que mes parents ne pouvaient être pauvres à l'instant de ma naissance. Toutes ces circonstances ne faisaient que rendre plus ardent mon désir de découvrir les auteurs de mes jours. J'étais alors assez âgé pour connaître la valeur qu'on attache à la naissance ; j'entrais dans l'âge du romanesque, et je me livrais fréquemment à des idées aussi absurdes qu'étranges. Tantôt, je me figurais que j'étais fils d'un lord, sinon d'un prince, et je faisais force suppositions sur les raisons qu'ils pouvaient avoir eues pour cacher ma naissance; tantôt.... Mais il est inutile de rendre compte de tous les châteaux en Espagne que mon imagination construisait sur la base du mystère. Ces édifices aériens s'écroulaient bientôt, et je restais dans toute la misère du doute et de l'inquiétude. M. Cophagus, à qui je parlais quelquefois du sujet constant de toutes mes pensées, me répétait toujours : Brave garçon .. très-brave garçon. . pas besoin de père. Mais il se trompait; j'avais besoin d'un père; chaque jour ce besoin devenait plus pressant, et je me faisais sans cesse la question : *Qui est mon père?*

CHAPITRE IV.

—

Le départ de M. Brookes me rendit plus facile de suivre le système que Timothée et moi nous avions adopté pour faire entrer quelque argent dans notre poche; mais, indépendamment de ces petits pillages à l'aide de pilules, et de la part que nous tirions des profits de notre maître à l'aide des drogues que l'on tirait de sa boutique, le hasard me fournit bientôt l'occasion de faire des gains plus rapides et plus considérables, comme on le verra tout à l'heure.

Pendant ce temps, je lisais des livres de médecine et de chirurgie que M. Cophagus me prêtait; il m'expliquait ce que je ne comprenais pas, et j'obtins bientôt une certaine teinture de ma profession. Il m'apprit aussi à saigner, en me faisant d'abord piquer très-scientifiquement les plus grosses veines d'une feuille

de chou; et enfin, satisfait de la dextérité de ma main et de la précision de mon œil, il termina ses instructions en me permettant d'ouvrir une veine de son propre bras.

— Eh bien, me dit Timothée, on dit qu'on ne peut tirer de sang d'un navet; mais il paraît qu'il y a plus de chances avec un chou. Ecoutez-moi, Japhet; vous pouvez vous exercer sur moi tant qu'il vous plaira, à raison de deux pences par coup de lancette.

J'acceptai cette proposition, et à force de pratiquer sur le bras de Timothée, je devins parfait en phlébotomie. Mes succès n'empêchaient pas que mon désir d'apprendre quelle était ma naissance ne s'accrût chaque jour. Dans un des livres que me prêtait M. Cophagus, je trouvai un jour une dissertation physiologique dans laquelle il était parlé des traits qui se propagent le plus ordinairement d'une génération à l'autre, et le nez y était cité en première ligne. J'ai déjà dit que le mien était aquilin. Après cette lecture, on ne saurait croire avec quel empressement j'examinais toutes les figures qui se présentaient à moi; et toutes les fois que je voyais un nez aquilin, je me demandais si l'individu qui en était porteur ne pouvait être mon père. Cette idée qui ne me quittait jamais, fit naître en moi une espèce

de monomanie, et cent fois par jour je me répétais la question : — *Qui est mon père?*

Notre boutique était aussi bien décorée que celle d'aucun apothicaire de Londres; et une foule de passants s'y arrêtaient, suivant l'usage, pour la considérer. Parmi ce nombre de curieux se trouvait une femme qui passait devant la boutique trois à quatre fois par jour, et qui ne manquait jamais de faire une station devant la fenêtre. Elle paraissait avoir une quarantaine d'années; elle était bien mise et droite comme une flèche; son pas était élastique, décidé, et avait quelque chose de mâle, quoique sa taille et sa tournure fussent éminemment féminines. Quelquefois elle fixait ses yeux sur moi, et elle avait un air égaré qui en même temps exerçait sur moi une telle force de fascination, que, lorsque nos regards se rencontraient, mes doigts ne pouvaient plier le papier sur lequel je venais de verser un sel purgatif, et le bras qui levait une fiole pour en verser le contenu dans une autre restait suspendu.

Timothée l'avait plusieurs fois remarquée ainsi que moi, mais nous observâmes en outre que sa marche n'était pas la même pendant toute la journée. Dans la soirée, elle marchait d'un pas plus hardi, mais moins égal, et son regard était moins assuré. C'était vers cinq

heures du soir qu'elle passait ordinairement pour la dernière fois, chaque jour, devant la boutique. Elle ne manquait jamais de s'arrêter quelques instants devant la fenêtre, au grand amusement de Timothée, qui la désignait sous le nom de « la folle. »

C'était en quelque sorte une courte visite que nous étions habitués à recevoir trois ou quatre fois par jour. Un soir qu'elle quittait la croisée pour n'y revenir, comme nous le supposions, que le lendemain matin, elle entra dans la boutique, à notre grande surprise, et Timothée effrayé sauta par-dessus le comptoir pour se placer à côté de moi Ses yeux me parurent égarés, comme de coutume, mais je n'y pus découvrir aucun symptôme de démence. Reprenant mon sang-froid, je lui demandai ce qu'elle désirait, et dis à Timothée de lui présenter une chaise. Il fit le tour du comptoir pour lui en donner une, et revint à la hâte reprendre sa place près de moi. Elle refusa la chaise d'un geste plein de grâce et de dignité, et appuyant sur le comptoir ses mains, qui étaient petites et d'une blancheur éblouissante, elle se pencha vers moi en me disant d'une voix douce dont le son mélodieux me fit tressaillir.

— Je suis bien malade.

Mon étonnement redoubla. Avant d'enten-

dre une voix, on est porté à en juger d'après l'extérieur de la personne qui va parler; et en voyant, à la lueur de la lampe qui brûlait sur le comptoir, un front couvert de rides, une patte d'oie fortement empreinte au coin des yeux, un teint plombé et presque cadavéreux, je me serais aussi bien attendu à entendre partir une harmonie céleste d'un nuage chargé d'électricité, qu'une voix si mélodieuse sortir de la bouche d'une telle femme.

— Juste ciel ! madame, lui dis-je, permettez-moi d'envoyer chercher M. Cophagus. Il n'est pas loin d'ici.

— Non, n'en faites rien. C'est vous que je viens consulter. Je sais que vous donnez des avis, que vous vendez des médecines et que vous en recevez l'argent.

Ces paroles me causèrent une agitation nerveuse, car je crus qu'elle avait découvert nos pratiques secrètes. La même idée se présenta à l'esprit de Timothée, et il me témoigna son inquiétude de la manière la plus grotesque. Il se tenait tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, comme s'il eût marché sur du fer rouge, mettait successivement ses mains dans toutes ses poches, se frottait le front, se mordait les lèvres, me faisait des clins-d'œil; enfin il me dit à l'oreille :

— Elle n'avait pas les yeux dans ses poches en venant si souvent à la fenêtre; elle sait tout, et elle vient pour nous faire acheter le secret.

Je le repoussai de la main, et me tournant vers l'étrangère :

— Madame, lui dis-je, il est vrai que je me suis hasardé à donner des avis pour quelques légères indispositions, et que je reçois le prix des médecines que je vends en l'absence de mon maître; mais j'y suis autorisé par lui.

— Je sais, je sais... Vous n'avez rien à craindre de moi. Ce que je désire, c'est que vous me donniez vous-même un avis, car je n'ai pas grande confiance dans les talens de votre maître.

— Comme vous le désirerez, madame.

— Avez-vous du julep de camphre?

— Oui, madame.

— Faites-moi le plaisir d'en envoyer une bouteille chez moi sur-le-champ.

J'en mis une bouteille sur le comptoir; elle en paya le prix ; je la remis à Timothée, et lui dis de la porter à l'adresse qu'elle indiqua. Il prit son chapeau, partit, et nous restâmes seuls.

— Comment vous nommez-vous? me demanda-t-elle.

— Japhet Newland, madame.

— Japhet… c'est un bon nom… un nom tiré de l'Écriture-Sainte… Newland… cela sent l'idolâtrie de Mammon, dit-elle en une sorte de soliloque, et toujours de la voix la plus mélodieuse.

— Le mystère est dévoilé, pensai-je, c'est quelque méthodiste fanatique.

Je ne me trompais pas dans cette conjoncture; mais sa mise recherchée et pleine de goût repoussait cette idée.

— Qui vous a donné ce nom ? me demanda-t-elle.

Cette question était toute simple, mais elle fit naître en moi une légion de souvenirs. Ne me souciant pas de la prendre pour confidente, je lui répondis tranquillement :

— Mon parrain et ma marraine, madame.

Elle fut quelques instants sans parler.

— Mon cher monsieur, me dit-elle enfin, je suis bien malade… Voudriez-vous me tâter le pouls?

Je lui obéis, les yeux attachés sur une main qui méritait bien d'être admirée.

— Quel dommage, pensai-je, qu'elle soit vieille, laide et à demi folle!

— Ne croyez-vous pas que mon pouls annonce une grande agitation nerveuse? J'en ai

compté les battemens ce matin, et ils étaient de cent vingt par minute.

— Il est certainement un peu vif, mais je crois que le julep de camphre pourra vous être utile.

— Je vous remercie, monsieur Newland, répondit-elle en mettant une guinée sur le comptoir; si je ne me trouve pas mieux, je reviendrai vous consulter, ou je vous enverrai chercher... Bonsoir.

Elle sortit de la boutique, me laissant fort étonné. Que pouvait signifier cette étrange visite? J'étais plongé dans une profonde rêverie quand Timothée rentra, et la guinée était encore sur le comptoir.

— Je l'ai rencontrée en revenant, dit-il, et je... Quoi! une guinée!... Que veut dire cela, Japhet?

Je lui racontai tout ce qui s'était passé.

— Eh bien, reprit-il, l'affaire a mieux tourné pour nous que je ne l'espérais.

Ces mots me rappelèrent que nous partagions les profits, et je lui offris la moitié de la guinée. Mais Timothée, malgré son esprit d'espiéglerie, ne connaissait nullement l'égoïsme; il refusa positivement ce partage, dit qu'il n'y avait nul droit, puisque c'était le paiement d'une consultation, que j'étais maintenant *me-*

dicus doctor, et que j'avais déjà battu M. Cophagus, puisqu'il n'avait jamais reçu les honoraires d'un médecin.

— Je ne comprends rien à cette aventure, Timothée.

— Moi, je la comprends fort bien, Japhet. Elle a tant regardé à la fenêtre, qu'elle est devenue amoureuse de vous, et voilà toute l'affaire.

Ma vanité venait à l'appui de la supposition de Timothée. Dans tous les cas, lui dis-je, je voudrais que cela fût arrivé à une personne plus jeune et plus jolie, car je ne puis lui rendre son affection.

— Qu'importe, pourvu que vous ne lui rendiez pas son argent ?

Elle revint le surlendemain au soir, acheta encore une bouteille de julep de camphre, chargea Timothée de la porter chez elle, et, après m'avoir demandé si elle ferait bien de continuer ce remède, elle mit encore une guinée sur le comptoir.

— Réellement, madame, lui dis-je, je n'ai aucun droit à recevoir cet argent

— Pardonnez-moi, répondit-elle. D'ailleurs je sais que vous n'avez pas d'amis, et que vous méritez d'en avoir. Il faut que vous achetiez des livres et que vous étudiiez, sans quoi vous

ne serez jamais un homme instruit. Elle s'assit, et entrant en conversation, elle me surprit par le feu et la force de ses remarques, qui puisaient un nouvel intérêt dans le son toujours mélodieux de sa voix.

Ses visites furent très-fréquentes pendant un mois, et chaque fois elle laissait une guinée sur le comptoir. Sans être épris de sa personne, j'étais certainement très reconnaissant de ses bontés et charmé de la supériorité de son esprit. Nous étions alors sur un pied de confiance et d'amitié. Un soir, elle me dit : Japhet, nous sommes amis depuis quelque temps... Puis-je me fier à vous?

— Quand il s'agirait de votre vie, madame.

— Je vous crois... Eh bien, pouvez-vous venir chez moi demain soir?

— Oui, madame, pourvu que vous m'envoyiez chercher, en faisant dire que vous êtes indisposée.

— J'enverrai à huit heures. Ainsi donc, à demain.

CHAPITRE V.

—

Le lendemain soir, je laissai à Timothée le soin de la boutique, et, conduit par une grande servante maigre, ayant un air de puritanisme, je me rendis chez miss Aramathea Judd, car tel était le nom de cette dame.

— Miss Judd viendra dans un instant, me dit la servante en me faisant entrer dans une salle fort bien meublée au rez-de-chaussée. J'attendis quelques minutes, pendant lesquelles mon pouls battait vivement, car je devais m'attendre à quelque proposition importante; mais était-ce d'amour ou de meurtre? c'était ce que je ne pouvais décider. Elle arriva enfin, s'assit sur un sofa, et me fit placer à côté d'elle.

— Monsieur Newland, me dit-elle, je désire... je crois pouvoir vous confier un secret très-important pour moi. Quand je vous aurai conté mon histoire, vous saurez pourquoi je

suis obligée de le faire.—Mais, dites-moi, avez-vous quelque attachement pour moi ?

C'était une question délicate pour un jeune homme de seize ans. J'avais les yeux fixés sur sa belle main, et j'étais sur le point de lui répondre affirmativement... je les levai sur sa figure, et cet effort me fut impossible. Comme j'étais fort près d'elle, je sentis qu'elle s'était rincé la bouche avec quelque aromate; j'en conclus qu'elle devait avoir l'haleine aussi forte qu'elle avait la voix douce, et cette idée m'inspira quelque dégoût. Il fallait pourtant répondre.

— Je suis plein de reconnaissance pour vous, miss Judd ; et, si vous m'accordez votre confiance, j'espère vous prouver que je vous suis attaché.

— Jurez donc, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que vous ne révélerez jamais ce que j'ai à vous confier.

— Je le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, répondis-je en lui baisant la main avec plus de ferveur que je ne le croyais possible.

— Permettez-moi donc de vous quitter un instant.

Elle sortit et revint après une couple de minutes, portant le même costume, mais avec un visage tout différent, et des traits enchan-

teurs qui n'annonçaient que vingt-deux à vingt-trois ans. Je tressaillis comme si j'eusse vu une apparition.

— Oui, dit-elle en souriant, vous voyez maintenant Aramathea Judd sans déguisement, et vous êtes le seul qui ayez vu cette figure depuis plus de deux ans... Mais, avant que je ne vous en dise davantage, jurez-moi encore le plus profond secret.

— Je vous le jure sur cette main, m'écriai je en la baisant de nouveau, et pour cette fois avec une ardeur véritable. Je la regardai avec des yeux pleins de feu qui exprimaient l'amour, le désir.... et ainsi de suite, comme aurait dit M. Cophagus; en un mot, j'en fis assez pour attendrir le cœur de trois ouvrières modistes. Mais elle mit fin à ce délire amoureux par une phrase bien courte, prononcée d'un ton calme et décidé, quoique d'une voix mélodieuse : — Pas de sottises, Japhet!

Ces mots renversèrent mes espérances d'amour, de mariage, de fortune, et je ne sais de quoi; je laissai tomber la main que je tenais encore dans les miennes, et je restai muet, confus, et faisant, je crois, fort sotte figure.

— Maintenant, écoutez-moi, continua-t-elle; vous devez déjà me regarder comme une femme ayant recours à l'imposture, et vous

avez raison. Je suis ce qu'on pourrait appeler une aventurière religieuse. Le terme est nouveau, j'en conviens, et peut-être n'est-il applicable qu'à bien peu de personnes J'ai eu une tante qu'une certaine secte considérait comme une grande prophétesse, et j'ai à peine besoin de vous dire que c'était une folle absurdité. Cependant beaucoup de gens croyaient en elle, et y croient encore. Elevée par ma tante, je reconnus de bonne heure combien il était facile de faire des dupes en profitant de la crédulité des autres. Elle avait ses momens d'inspiration, d'extase, de convulsions, et j'étais toujours derrière la scène. Elle avait toute confiance en moi, et je puis dire que j'étais sa seule confidente; il n'est donc pas étonnant que j'aie pratiqué à mon tour l'imposture, puisque j'y avais été habituée dès l'enfance. Au physique, je suis exactement, pour la taille et pour les traits, ce que ma tante était à mon âge, quoique j'aie donné à mon visage l'apparence de celui d'une femme de l'âge qu'elle avait quand elle mourut. Je m'étais souvent couverte de ses vêtemens; et quand j'avais son bonnet et son tour de cheveux, la ressemblance était frappante. Elle tomba malade et elle mourut; mais elle avait prédit à ses disciples qu'elle ressusciterait; ils y avaient ajouté foi, et ils attendaient

avec impatience l'instant de sa résurrection. Environ huit jours après qu'elle eut été enterrée, il me vint à l'esprit que je pouvais réussir à les tromper. Je mis les vêtemens de ma tante, je me peignis et me défigurai le visage, comme vous l'avez vu, et j'y réussis tellement, qu'en me regardant dans un miroir, je crus voir la figure de ma tante. Dès le même soir, je me rendis dans ce que ses disciples appelaient le tabernacle, où je savais qu'ils se réunissaient encore, et je me présentai hardiment au milieu d'eux. Ils se prosternèrent à mes pieds, comme devant une prophétesse victorieuse de la mort, trompés en partie par les apparences, mais beaucoup plus encore par leur crédulité. Depuis plus de deux ans je suis toute-puissante sur leur esprit; mais le point le plus important et le plus difficile, Japhet, c'est de faire de nouveaux prosélytes, car il m'en faut de nouveaux pour remplacer ceux que la mort m'enlève, sans quoi la prophétesse ne pourrait plus payer son médecin. Je ne puis en attirer qu'à force de syncopes, d'extases et de convulsions; je me suis habituée à m'en procurer, mais je ne puis le faire efficacement qu'à l'aide de stimulans... Me comprenez-vous?

— Parfaitement; j'ai même cru plus d'une fois, et surtout dans la soirée, vous voir sous

l'influence des stimulans dont vous parlez, et je crains que vous n'en preniez trop pour votre santé.

— Pas plus qu'il ne m'en faut pour me mettre en état de continuer le rôle que j'ai entrepris de jouer, et pour maintenir la foi de mes disciples, dont quelques-uns ont des doutes et des soupçons. Je sais même qu'ils surveillent mes démarches. Je ne puis me fier à la femme qui me sert, car je crois qu'elle est chargée de m'épier; et je ne puis la renvoyer, car elle est payée par mes disciples, à qui cette maison appartient, ainsi que tout ce qu'elle contient. En outre, il existe une autre femme qui est ma rivale en imposture. Elle prétend que je suis une fausse prophétesse, et qu'elle en est une véritable. Il lui serait fort difficile de le prouver; mais cette circonstance m'oblige à de grands ménagemens. Tous ces motifs font que j'ai besoin de votre aide. Vous sentez qu'il ne convient pas qu'on voie une prophétesse, ressuscitée d'entre les morts, entrer dans un cabaret, et pourtant, sans les stimulans qu'on y vend, je ne puis soutenir mon rôle.

— Et comment puis-je vous aider?

—En m'envoyant, comme potion médicale, le breuvage que je n'ose plus me procurer autrement, et en me gardant le secret, comme vous me l'avez promis.

— Je ferai tout cela bien volontiers, miss Judd; mais n'est-ce pas grand dommage qu'une femme si jeune, et vous me permettrez d'ajouter si aimable, s'adonne ainsi aux liqueurs spiritueuses!... Pourquoi continuer ce système d'imposture?.... Pourquoi y sacrifier votre santé, votre bonheur?... Pourquoi?...

— Pourquoi chacun sacrifie-t-il sa santé et son bonheur, si ce n'est pour l'ambition et l'amour du pouvoir? Il est vrai que tant que durera le peu de beauté que je possède, je pourrais être courtisée comme femme; mais je ne serais jamais vénérée, presque adorée comme prophétesse. Non, non, il y a quelque chose de trop délicieux dans cette adoration; quelque chose de trop agréable à voir une foule de fous ayant trois fois mon âge, se prosterner devant moi et baiser le bas de ma robe. Ce plaisir absorbe tous les autres, et il a même fermé mon cœur à l'amour. Je ne pourrais, sans me dégrader à mes propres yeux, souffrir qu'une passion si misérable me dominât. Et dans le fait, je suis tellement habituée aux stimulans, que, quand je cesserais d'être prophétesse, je ne pourrais m'en passer.

— Mais, n'est-ce pas une des habitudes les plus dégradantes?

— Elle l'est en soi, j'en conviens; mais je suis un cas d'exception. Je ne tombe que pour m'é-

lever plus haut. Je ne puis être ce que je suis sans feindre; je ne puis simuler sans stimulans; ils ne sont donc pour moi que les moyens dont se sert une grande et glorieuse ambition

Notre conversation se prolongea encore quelque temps, mais rien ne put ébranler sa résolution, et je la quittai en regrettant qu'elle eût abjuré l'amour, parce qu'en dépit de la racine d'iris qu'elle gardait dans sa bouche pour masquer l'odeur des liqueurs fortes, j'étais épris de sa beauté et de son esprit, et en déplorant qu'une femme si jeune persistât à vouloir continuer un rôle d'imposture exigeant des excès qui devaient la conduire à une tombe prématurée. Lorsque je la quittai, elle me remit cinq guinées pour lui acheter les funestes stimulans qu'elle désirait, et elle me recommanda de ne pas oublier de lui en envoyer le lendemain

Il était tard quand je rentrai chez M. Cophagus, et je me couchai en arrivant. Je ne tardai pas à m'endormir, mais la figure et la voix de miss Judd me poursuivirent pendant mon sommeil. D'abord elle m'apparut avec son visage peint et sillonné de fausses rides; mais bientôt ce masque tomba, et je me précipitai à ses genoux pour adorer ses charmes, quand elle n'offrit plus à mes yeux que des traits difformes, et je me sentis suffoqué par une atmosphère im-

prégnée d'odeur de rhum et d'eau-de-vie. Je voulus la fuir, mais, comme le péché, dans le Paradis-Perdu de Milton, elle avait une queue d'hydre dans les replis de laquelle je me sentis enlacé, et, levant les yeux sur elle, je ne vis plus qu'un horrible squelette. Je m'éveillai en sursaut, saisi d'horreur, et ce rêve me guérit du penchant que m'avait inspiré miss Aramathea Judd.

Le lendemain, j'envoyai Timothée acheter de l'eau-de-vie rectifiée, à laquelle j'ajoutai un peu d'essence de canelle pour en déguiser l'odeur, et je lui en envoyai une demi-douzaine de grandes fioles, soigneusement ficelées et cachetées. Elle venait alors très rarement dans la boutique, à moins que ce ne fût de bonne heure Je lui faisais souvent des visites dans la matinée, mais c'était pour recevoir de l'argent et non pour faire l'amour. Dans le fait, nous étions sur le pied le plus intime, et quand elle vit que je ne songeais plus à faire des folies, elle me permit de passer des heures entières près d'elle.

Je n'avais confié à Timothée que ce qu'il était indispensable qu'il sût de cette aventure, mais il était très-satisfait du rôle qu'il jouait, car il ne portait jamais à miss Judd son panier de douze fioles, sans recevoir une demi-couronne pour ses peines.

Tout alla fort bien pendant environ trois mois. Au bout de ce temps, Timothée qui avait été un soir porter à miss Judd sa provision ordinaire, revint avec son panier plein, et m'apprit avec consternation que la maison était vide. Il avait pris des renseignemens chez les voisins; et d'après les rapports, quoique un peu contradictoires qu'on lui avait faits, il paraissait que la prophétesse rivale s'était rendue dans la soirée précédente, à la tête de ses disciples, chez miss Judd; qu'une altercation violente en avait été le résultat; que la police était survenue, et qu'on avait enfermé les deux prophétesses et leurs principaux prosélytes dans une maison de correction. Depuis ce temps, je n'entendis jamais parler de miss Aramathea Judd.

CHAPITRE VI.

—

Après cette aventure, je m'appliquai sérieusement à ma profession; j'y fis des progrès ra-

pides, et à l'aide de la lecture, j'acquis même des connaissances générales; mais toutes mes pensées étaient généralement occupées d'un seul sujet, le mystère qui couvrait ma naissance. Qui était mon père? mes réflexions éternelles sur ce point devinrent si pénibles, que la lecture seule pouvait les écarter, et m'étant abonné à un bon cabinet de lecture, j'étais rarement sans avoir un livre à la main. J'avais passé près de deux ans et demi avec M. Cophagus, quand il arriva une aventure que je dois chercher à décrire avec le ton de dignité qu'exige un pareil sujet.

Nous vivons dans un monde d'ambition et de rivalité. Deux nations se disputent la prééminence; on se querelle, on a recours aux armes, et quelques milliers d'individus se coupent la gorge avant que l'une des parties reconnaisse que l'autre a le dessus. De même, l'homme jalouse l'homme, et de là viennent la médisance, la calomnie et les duels; la femme jalouse la femme, et il en résulte, dans les hauts rangs, la perte de la réputation, et celle des cheveux dans les basses classes. Devons-nous donc être surpris que cette passion universelle de rivalité s'introduise dans les boutiques d'apothicaires, sans se laisser effrayer par l'odeur des drogues et des potions abominables qui s'y trouvent? A deux

rues... à deux rues fort courtes de la nôtre, se trouvait la boutique de M. Ebénézer Pleggit. Grâce au ciel, elle ne donnait que sur une seule rue, et, sous ce rapport, la nôtre avait l'ascendant sur elle. A d'autres égards, les avantages se balançaient plus également. M. Pleggit avait à sa fenêtres huit grandes bouteilles de verre de couleur, et nous n'en avions que six. Il couvrait les bouchons de ses fioles de papiers couleur de rose, et nous couvrions les nôtres d'un papier d'un bleu pâle. En outre, — car il faut rendre justice, même à un ennemi, — après le départ de M. Brookes, M Pleggit avait deux apprentis, et M. Cophagus n'en avait qu'un, quoique ce phénix fût M. Japhet Newland ; mais un de ses apprentis n'avait qu'un œil, et l'autre louchait ; et, à en juger par les yeux, il me semble que l'avantage était décidément pour nous ; car, ne valait-il pas mieux avoir sur sa cheminée un beau vase d'albâtre, que deux ornemens de porcelaine fêlés ou endommagés ? Il est vrai que M. Pleggit avait au-dessus de sa porte un mortier et un pilon dorés, ce que M. Cophagus avait oublié dans la décoration de sa boutique ; mais le mortier était fendu par le milieu et le pilon avait perdu sa boule, et il doit m'être permis de demander à ceux qui s'y connaissent, comment on peut manier un pilon sans boule. En somme

il me paraît qu'ayant l'avantage d'avoir deux faces, comme Janus, nous devions avoir le dessus; ce que je laisse aux lecteurs impartiaux le soin de décider.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il régnait entre les deux maisons rivales l'envie la plus amère, la haine la plus prononcée et le mépris le plus profond. Toutes les fois que M. Ebénézer Pleggit rencontrait dans la rue M. Phinée Cophagus, le premier se mettait à cracher, comme s'il eût avalé quelqu'une des drogues frelatées et abominables de son propre laboratoire, et le second levait la pomme de sa canne, de son nez au-dessus de sa tête, d'une manière si menaçante que le premier aurait presque eu le droit de faire citer le second devant un juge de paix pour donner caution qu'il n'en viendrait pas à des voies de fait contre lui, tandis que celui-ci murmurait à demi-voix :

— Sot et insolent... ne sait rien... Hum !... laisse mourir ses patiens, et ainsi de suite.

On peut aisément supposer que cet esprit d'animosité s'étendait jusqu'aux branches inférieures des deux maisons rivales. Les apprentis de M. Pleggit et moi, nous étions ennemis déclarés, mais la querelle était encore plus animée entre ceux qui étaient chargés de porter les médicamens, et dont les paniers pouvaient

en quelque sorte se regarder comme les enseignes respectives des deux partis, tandis qu'ils occupaient eux-mêmes le poste honorable et dangereux de porte-étendard.

Timothée, quoique le meilleur garçon du monde, était capable de haïr aussi bien que le docteur Johnson lui-même aurait pu le désirer. Lorsqu'il arrivait que son panier n'était pas aussi bien rempli que de coutume, il avait soin de placer des fioles vides sous celles qui étaient pleines afin qu'on ne pût concevoir des soupçons au préjudice de l'honneur de la maison qu'il représentait, et de crainte que la vue d'un panier mal rempli ne fît naître un sourire de mépris sur les lèvres de son antagoniste à cheveux roux, quand il le rencontrait dans la rue. Nul acte d'hostilité n'avait pourtant encore eu lieu entre les maîtres ou les subordonnés des deux établissemens rivaux; mais le destin avait décidé que cet état de tranquillité apparente ne durerait pas plus long-temps.

Homère a chanté les batailles des dieux, des demi-dieux et des héros; Milton, la lutte des bons et des mauvais anges; Swift, le combat des livres; mais je ne crois pas qu'aucun poète ait encore chanté une bataille de fioles d'apothicaires. Il faudrait plus de génie que n'en avaient ceux qui ont décrit les contestations

des héros, des demi-dieux, des dieux, des anges et des livres, pour rendre justice du combat à outrance qui eut lieu entre les lotions, les embrocations, les potions, les juleps, et les pilules. Il faut donc que j'en raconte l'histoire de mon mieux, et que je me borne à tracer l'esquisse d'un poème épique futur.

Brûlant de toute la haine qui embrâsait les cœurs des deux maisons de Capulet et de Montaigu, haine qui croissait chaque année, chaque mois et chaque jour, mais qui n'avait pas encore trouvé l'occasion d'éclater autrement que par des signes extérieurs de mépris, Timothée Oldmixon, tournant une rue, en portant à son bras un panier bien rempli de fioles de toute espèce, heurta tout à coup le Mercure à cheveux roux de M. Ebénézer Pleggit, également brûlant de haine, portant aussi à son bras un panier de médicamens, et courant avec la même vitesse. Le choc fut terrible; les deux paniers vinrent en contact; quelques fioles se brisèrent, et leur contenu, s'échappant à travers l'osier, remplit toute la rue d'une odeur abominable. Deux dames de Billingsgate (1) s'arrêtèrent pour donner l'essor à l'éloquence qui les caractérise... Deux matous qui, sur un

(1) Poissardes de Londres, habitant le quartier de Billingsgate sur le bord de la Tamise.

toit voisin, fixaient l'un sur l'autre des yeux pleins d'inimitié, et qui avaient déjà la patte levée, suspendirent leur querelle pour regarder ce qui se passait dans la rue... Deux antagonistes politiques interrompirent leurs argumens bruyans... Deux boueurs cessèrent d'agiter leurs sonnettes... Deux marmots qui mangeaient des cerises placées dans leur chapeau, oublièrent leurs fruits pour ne songer qu'à l'événement qui venait d'avoir lieu. Le choc avait été si violent, que les deux antagonistes avaient reculé de quelques pas ; mais, comme de braves chevaliers, chacun d'eux avait conservé son panier et s'était maintenu sur ses jambes. Il leur fallut quelques secondes pour reprendre haleine; mais bientôt le souvenir d'une longue haine agit sur l'un et sur l'autre, et Timothée, y cédant le premier, et jetant un regard foudroyant sur son adversaire, se précipita sur lui en s'écriant : Voilà pour toi ! Et lui assénant du poing droit un coup bien dirigé sur l'œil gauche, il ajouta : Voilà pour t'apprendre à heurter un homme comme il faut.

Le héros aux cheveux roux avait reculé, parce que la force du coup l'y avait obligé, et nul ne peut résister à son destin ; mais ce n'était point par crainte. Prenant dans son panier une grande fiole contenant une médecine éti-

quetée « pour être prise sur-le-champ », il la lança de toutes ses forces à la tête de Timothée, l'atteignit au nez, et le verre fragile se brisant, lui coupa le visage en plusieurs endroits, versant en même temps sur ses plaies un baume noir, qui, au lieu de les guérir, ne fit que rendre la douleur plus aiguë. Timothée la supporta avec constance, et suivant l'exemple de son antagoniste, il saisit à la hâte une fiole encore plus grande, et la lui lança avec tant de précision, qu'elle se brisa sur son front, et lui inonda les yeux d'une lotion destinée à un ulcère, et qui l'aveugla un instant... Tel fut le commencement de ce combat mémorable.

Un cercle nombreux s'était déjà formé autour des combattans, et l'on entendait crier de toutes parts : Courage, tête rousse!... Bravo, tablier blanc! Ce fut alors un feu continuel de part et d'autre. Les potions et les lotions se rencontraient en l'air et éclataient comme des bombes; les fioles d'alcalis et d'acides se brisaient l'une contre l'autre et sifflaient comme des serpens en se neutralisant; les boîtes de pilules volaient avec la rapidité de boulets de canon. Les munitions commençaient à manquer de part et d'autre, quand M. Ebénézer Pleggit, dont la boutique n'était pas éloignée, entendant ce bruit, et sentant peut-être l'o-

deur de ses drogues, accourut sur le champ de bataille, vit d'un seul coup d'œil ce qui s'y passait, et se précipita sur Timothée, la canne levée. Mais en ce moment, une de ses propres fioles, lancée par le champion à cheveux roux, l'atteignit sur les lèvres, lui brisa les deux dernières dents de devant qui lui restaient et lui remplit la bouche d'un abominable élixir de sa composition. Il tomba sur le pavé, se fit une forte contusion à la tête, et quelques-uns des curieux, témoins de cette lutte, le reportèrent dans sa boutique.

Lecteur, vous avez sans doute lu la description d'un combat à mort entre deux chevaliers, et vous avez vu que lorsqu'ils ont perdu leurs casques et leurs boucliers, que leurs lances et leurs sabres se sont brisés, ils ont recours à une lutte corps à corps, le poignard à la main. Ce fut ce que fit Timothée, quoiqu'il n'eût jamais lu aucune relation de ce genre. N'ayant plus d'autres armes que celles que la nature lui avait données, il se jeta sur son antagoniste, le renversa d'un seul coup de poing, s'assit sur sa poitrine, s'empara de son panier, et y prit les deux seules armes qui y restassent... une petite boîte de pilules et une fiole de forme oblongue. En dépit de la résistance de son ennemi, il lui fit entrer dans la bouche la boîte de pi-

lules, et se servant ensuite de la fiole comme d'une baguette à bourrer un fusil, il la lui plongea dans le gosier, enfonça le mince carton qui formait le couvercle et le fond de la boîte, et lui fit ainsi passer dans l'estomac, les vingt pilules qui s'y trouvaient. Reprenant alors son panier vide, il se retira au milieu des acclamations qui célébraient sa victoire, tandis que son adversaire cherchait à expectorer les restes de carton collés à son gosier.

Quand M. Cophagus vit Timothée rentrer dans la boutique, le visage en sang, et qu'il apprit l'emploi qu'il avait fait de ses médicamens, la perte de tant de drogues lui fit d'abord froncer le sourcil; mais quand il apprit la chute de M. Pleggit, et la fin de l'histoire, il fut si content de ce double dénoûment, qu'il mit la main dans sa poche, et en tira une demi-couronne qu'il donna à Timothée, en guise de baume pour ses blessures. M. Pleggit ne fut pas aussi satisfait du résultat de cette affaire, il fit beaucoup de bruit, menaça d'un procès; mais son procureur fut assez honnête homme pour lui faire sentir qu'il le perdrait, puisque son apprenti avait été l'agresseur en lançant la première fiole, et il n'en fut plus question. Seulement l'inimitié augmenta entre les deux maisons rivales.

A l'exception de cette affaire, il ne se passa rien de remarquable pendant plus de trois ans que je restai chez M. Cophagus. Au bout de ce temps, ma situation m'était devenue insupportable; je n'avais qu'une seule idée qui décrivait dans mon imagination un cercle interminable. Qui est mon père?... Dans l'espoir de le trouver, j'aurais quitté ma profession pour courir le monde et le chercher partout, si j'en avais eu les moyens; mais je n'avais pas été très-économe des guinées que j'avais reçues de miss Judd, et ce que je possédais était trop peu de chose pour entreprendre une pareille expédition. Mais heureusement il survint un événement qui mit fin à mon apprentissage avant que le terme en fût arrivé, et qui me rendit maître de mes actions.

CHAPITRE VII.

—

Il arriva, un jour de marché, qu'un bœuf, saisi d'un accès de fureur subite, ou excité par

quelques jeunes vauriens, s'échappa du troupeau dont il faisait partie, se mit à courir dans tous les sens, et répandit la frayeur dans tout Smith-Field. Nous vîmes une foule immense passer tout à coup devant notre grande croisée donnant sur le marché, et courant à toutes jambes pour éviter l'animal furieux. M. Cophagus, pour qui un bœuf, en pareilles circonstances, était une source de grand profit, sortit de la boutique, et s'avança sur le trottoir pour voir s'il était arrivé quelque accident qui pût exiger ses soins et faire tomber quelque argent dans sa poche. Les gens qui fuyaient couraient dans la direction de la boutique de notre rival, et M. Cophagus, s'imaginant qu'ils étaient attirés par la curiosité, et que quelque accident était arrivé de ce côté, se retourna pour nous d re : « Coquin de Pleggit !... Hum !.. blessures, contusions, tout pour lui et ainsi de suite. » Pendant qu'il parlait ainsi, le bœuf arriva de l'autre côté, baissa les cornes, et d'un vigoureux coup de tête, le fit passer par sa propre fenêtre, et l'étendit sur le comptoir au milieu des fragments de nos bouteilles fracassées. Peu content de cet exploit, le bœuf entra dans la boutique par la porte; Timothée et moi, nous nous hâtâmes de tirer à nous M. Cophagus, et de le placer sous le comptoir, où nous nous ré-

fugiâmes aussi à côté de lui. A notre grande consternation, l'animal fit une tentative pour sauter par-dessus le comptoir; mais voyant arriver les bouchers et les chiens qui le poursuivaient, il sortit de la boutique précipitamment, emportant sur ses cornes nos plus belles balances. Au bout de quelques instans, Timothée et moi nous nous hasardâmes à lever la tête par-dessus le comptoir, et voyant qu'il n'y avait plus de danger, nous songeâmes à donner des secours à M. Cophagus qui était couvert de sang et privé de connaissance. Nous le portâmes dans l'arrière-boutique, et nous le couchâmes sur le sofa; je me disposai à lui ouvrir une veine, et pendant que je faisais cette opération, Timothée alla chercher un chirurgien. Ayant cru devoir s'adresser au plus voisin, il revint bientôt avec notre antagoniste, M. Ebénézer Pleggit. Nous déshabillâmes M. Cophagus, et M. Pleggit lui examina tout le corps *secundùm artem*.

— C'est un cas sérieux, dit-il, véritablement très-sérieux; monsieur Newland, il y a dislocation de l'*os humeri;* forte contusion de l'*os frontis;* et je crains fort que les cornes de l'animal n'aient pénétré *inter costas*, ce que je saurai dans un moment... j'en suis fâché, très-fâché pour mon confrère Cophagus.

M. Pleggit ne paraissait pourtant nullement fâché ; au contraire, il avait l'air de remplir avec la plus grande satisfaction ses fonctions chirurgicales. Il réduisit la dislocation, pansa les autres blessures, qui ne se trouvèrent pas dangereuses, et nous transportâmes le blessé dans son lit. Il avait repris connaissance, et M. Pleggit, lui serrant la main, le félicita d'avoir échappé à un si grand danger, et se retira.

— Mauvaise affaire... hum... Japhet, me dit M. Cophagus.

— Très-mauvaise, sans doute, monsieur ; mais elle aurait pu être pire.

— Pire!... hum!... non... impossible!... Coquin de Pleggit !... me tuera, s'il le peut, et ainsi de suite.

— Vous n'avez plus besoin de lui. A présent que votre épaule est remise, je puis vous donner tous les soins dont vous avez besoin.

— Fort vrai, Japhet ;... mais ne pourrai m'en débarrasser... reviendra... hum !... Chose sûre... Il souriait... ses yeux brillaient... et ainsi de suite.

Dans le fait, M. Pleggit revint dans la soirée; il continua ses visites deux fois par jour, et je remarquai bientôt que M. Cophagus, bien loin de les recevoir avec répugnance, semblait les attendre avec une sorte d'impatience. Cette

conduite était extraordinaire; mais le mystère ne tarda pas à s'expliquer. Quoique M. Cophagus ne fût pas fâché d'avoir à panser un homme à qui un bœuf avait donné un coup de corne, il ne se souciait nullement d'en recevoir; et ayant amassé une fortune raisonnable depuis qu'il exerçait sa profession, il résolut d'y renoncer, et de quitter un voisinage si dangereux. Le troisième jour après son accident, il laissa échapper quelques mots de ce projet en présence de M. Pleggit; et celui-ci, qui connaissait parfaitement la valeur du local, en laissa échapper quelques autres pour donner à entendre que, si M. Cophagus voulait céder son établissement, il entrerait volontiers en arrangement avec lui. L'intérêt personnel, en ce misérable monde, non-seulement change l'amitié en haine, mais métamorphose aussi l'inimitié en affection. Toute animosité fut oubliée en un instant de part et d'autre, et ce ne fut plus que mon cher M. Pleggit, et mon cher confrère Cophagus.

En trois semaines de temps, la boutique, l'achalandage, le fonds de commerce, les drogues et médicamens, les fioles et ustensiles de toute espèce et tous les objets mobiliers tenant à fer et à clou, devinrent la propriété de notre ancien antagoniste. Mais quoique la

paix fût cimentée entre les deux commandans, le traité ne contenait aucun article en faveur des troupes subalternes; et comme Timothée et moi nous ne tenions ni à fer ni à clou, et que nous ne pouvions être considérés comme faisant partie du fonds de commerce, M. Cophagus ne pouvait intervenir dans les arrangemens particuliers de M. Pleggit. Il fit pour nous tout ce qui lui était possible en nous recommandant à lui; mais M. Pleggit n'avait oublié ni mes airs d'impertinence, ni la bataille des fioles, et il nous dit très-civilement qu'il n'avait pas besoin de nos services.

Le jour où il devait prendre possession de la boutique, M. Cophagus me fit venir dans sa chambre, m'offrit de faire des démarches pour me procurer chez un autre apothicaire une place semblable à celle que j'occupais chez lui, et me donna vingt guinées comme marque d'affection et en récompense de mes bons et loyaux services. Je le remerciai de son présent; mais quant à son offre obligeante, je lui dis que, pour le moment, j'avais d'autres vues. Cependant je le priai de me dire où je pourrais le trouver par la suite, attendu que je serais charmé de le revoir.

M. Cophagus ne savait pas encore lui-même en quel endroit il se fixerait, mais il me pro-

mit de me laisser son adresse à l'hospice des Enfans-Trouvés. Il me serra la main cordialement, et me dit de lui envoyer Timothée. Il lui fit ses adieux, accompagnés d'un présent, et lui souhaita tout le bonheur possible.

— Et à présent, Japhet, qu'allez-vous faire? me demanda Timothée en rentrant dans la boutique.

— Ce que je vais faire, Timothée? Je vais vous quitter, et c'est la seule chose qui me chagrine... Je vais me mettre à la recherche de mon père.

— Je sens qu'il m'en coûtera beaucoup pour me séparer de vous, Japhet; mais j'ai encore autre chose qui me pèse sur le cœur, et c'est..., ajouta-t-il, en me montrant du doigt le grand mortier..., que ce maudit bœuf n'ait pas mis en pièces les rudimens. S'il avait eu la moitié autant de rancune que moi, il n'en aurait pas laissé un morceau gros comme un dé... J'ai bonne envie d'essayer si je ne pourrais pas me venger de tout ce que j'en ai souffert.

— Vous ne feriez que nuire à M. Cophagus. Si M. Pleggit ne trouvait pas le mortier en bon état, il refuserait de le payer.

— C'est vrai, et comme M. Cophagus vient de me donner cinq guinées, je réprimerai ma juste indignation... A présent, Japhet, il faut

que je vous parle; je ne sais ce que vous pouvez en penser, mais pour moi il me semble que je ne puis me résoudre à me séparer de vous. Ce n'est pas que j'aie une envie bien particulière de me mettre comme vous à la recherche de mon père... Vous connaissez le proverbe qui dit que « l'enfant qui connaît son père est un enfant savant. » Mais il n'y a jamais le moindre doute quant à la mère, et je ne serais pas fâché de trouver la mienne. Ainsi donc, Japhet, si ma compagnie vous convient, je vous suivrai, ayant toujours présente à l'esprit la grande distance qu'il y a entre un jeune homme qui a reçu les honoraires d'un docteur en médecine et un pauvre diable qui n'a jamais été plus loin que les rudimens.

— Voulez-vous dire réellement, Timothée, que vous consentez à m'accompagner?

— Je vous suivrai jusqu'au bout du monde comme votre compagnon, comme votre ami, comme votre domestique; je vous suis attaché, Japhet, et je vous servirai fidèlement.

— Nous m'enchantez, mon cher Timothée, et maintenant je me trouve véritablement heureux. Nous n'aurons qu'une seule bourse, qu'un même intérêt, et si la fortune me favorise, vous en partagerez les faveurs.

— Et si elle vous joue de mauvais tours, je

les supporterai comme vous. Voilà donc l'affaire conclue; et comme je vois arriver les apprentis de M. Pleggit, qui n'ont pas à eux deux une paire d'yeux passables, plus tôt nous ferons nos paquets, mieux ce sera.

Tout fut prêt en moins d'une demi-heure; deux petites valises contenaient tout notre bagage. Nous traversâmes la boutique la tête haute, sans faire aucune attention à nos successeurs; mais Timothée ne put s'empêcher de s'arrêter un instant pour montrer le poing aux objets de son inimitié... le grand mortier et le pilon. Un moment après nous étions sur le trottoir, n'ayant pas encore décidé de quel côté nous porterions nos pas.

— Irons-nous à l'est, à l'ouest, au nord ou au sud? demanda Timothée.

— Les Sages (1) sont venus de l'Orient.

— En ce cas, ils ont dû marcher vers l'Occident. Montrons notre sagesse en les imitant.

— J'y consens.

Nous nous mîmes en marche, et en passant devant une petite boutique, nous y achetâmes deux gros bâtons, tant pour nous défendre en cas de besoin, que pour porter plus commodément nos valises.

(1) Les Mages.

CHAPITRE VIII.

—

Je crois que c'est une coutume assez générale, quand on commence un voyage, de calculer ses moyens pour l'exécuter, c'est-à-dire de compter l'argent qu'on a dans sa poche. Dans tous les cas, ce fut ce que nous fîmes, Timothée et moi, et nous trouvâmes que mes fonds montaient à ving-deux livres dix-huit shillings, et ceux de Timothée à cinq guinées que lui avait données M. Cophagus, plus trois demi-pences qu'il avait au fond d'un des goussets de ses pantalons. Total vingt-huit livres trois shillings, trois demi-pences, somme que nous jugeâmes devoir nous conduire bien loin, si nous avions soin de la ménager.

— Mais il faut aussi ménager nos jambes, dit Timothée, sans quoi nous serons bientôt fatigués, et nous userons nos souliers. Mon avis est donc que nous prenions un fiacre.

— Un fiacre, Timothée ! nous ne pouvons dépenser ainsi notre argent... Seriez-vous déjà fatigué? A peine avons-nous passé le coin de Hyde-Parc.

— Je vous dis qu'il nous faut prendre un fiacre. J'en prenais toujours un quand je portais mon panier de drogues pour regagner le temps que je perdais à regarder les caricatures ou à jouer à la fossette.

Je compris alors ce que voulait dire Timothée, et nous montâmes derrière un fiacre qui passait en ce moment.

— Après tout, lui dis-je, la seule différence entre celui qui est dans un fiacre, et celui qui se trouve derrière, c'est que le premier paie pour se faire conduire, et le second voyage gratis.

— Et il pourrait même arriver que nous fussions payés par-dessus le marché, Japhet.

— Comment cela ?

— Par le fouet du cocher.

Nous fîmes pourtant environ trois milles sans interruption fâcheuse; mais tout à coup : flic-flac, le fouet du cocher nous caressa les épaules; un morveux en guenilles, envieux sans doute du poste que nous occupions, l'ayant averti qu'il conduisait plus de voyageurs qu'il ne le croyait. Nous n'attendîmes pas qu'il réi-

térât cet avertissement amical, et nous mîmes pied à terre sur-le-champ.

— C'est toujours un bon bout de chemin de fait, dit Timothée; maintenant nous allons nous remettre à marcher, et quand la nuit viendra, nous monterons dans quelque chariot.

— Mais cela nous coûtera de l'argent.

— Mais si nous entrons dans une auberge, nous aurons à payer notre lit, et cela nous coûtera plus cher que ce que nous donnerons pour dormir toute la nuit dans un chariot, tout en faisant du chemin.

— Il y a du bon sens dans ce que vous dites, Timothée. Mais voilà que nous entrons dans Brentfort; le chemin que nous avons fait ne vous a-t-il pas donné de l'appétit?

— C'est ce que j'allais vous dire. Tenez, voilà à la fenêtre de ce traiteur du petit-salé qui nous a bonne mine, achetons-en un morceau, cela sera meilleur marché que d'aller dîner dans une auberge.

Nous en achetâmes pour un shilling, et nous obtînmes par-dessus le marché de la moutarde et du sel. Ayant enveloppé le tout dans du papier, nous entrâmes chez un boulanger pour acheter du pain, et nous étant assis sur un banc de pierre à la porte d'un cabaret, nous demandâmes un pot de bière, et plaçant nos

provisions entre nous, nous fîmes notre repas de bon appétit, après quoi nous nous remîmes en marche. Quand la nuit arriva, nous étions si fatigués, que nous prîmes le parti de nous asseoir sur nos valises, et d'attendre qu'il passât quelque chariot. Au bout d'un quart d'heure, nous entendîmes le son des clochettes, et bientôt après nous vîmes arriver un grand chariot couvert. Nous nous approchâmes du charretier, et nous lui demandâmes ce qu'il en coûterait à deux pauvres jeunes gens pour monter dans son chariot.

— Combien pouvez-vous me donner, mes maîtres ? je ne suis pas plus riche que vous.

Nous lui offrîmes un shilling, et il nous fit monter dans son chariot, en nous disant que nous y trouverions bonne compagnie et abondance de paille.

Tout ce que nous pûmes distingner en y entrant, ce fut qu'il s'y trouvait déjà trois personnes, et nous nous nichâmes dans la paille de manière à ne pas nous mettre en contact avec elles. N'ayant pas encore sommeil, et nos compagnons paraissant endormis, nous nous mîmes à causer *sotto voce*. Il paraît pourtant que l'un d'eux nous entendit, car une voix claire et sonore nous interrompit bientôt.

— Il paraît que vous voyagez, jeunes gens,

et que vous ne savez où vous allez... Les oiseaux cherchent leurs nids quand la nuit tombe...., les animaux sauvages se retirent dans leur repaire..., les hommes ferment leur porte. *Propria quæ maribus*, comme dit Hérodote; c'est-à-dire, tel est le caractère de toutes les créatures. Maintenant, *tribuuntur mascula dicas*, comme dit Homère, c'est-à-dire, dites-moi dans quel embarras vous pouvez vous trouver.

Ce discours me surprit. Le latin d'apothicaire que M. Brookes m'avait appris m'avait porté à étudier les premiers élémens de cette langue, et je reconnus que les citations qu'il venait de faire d'Hérodote et d'Homère étaient réellement tirées de la grammaire latine. Son érudition n'était donc que charlatanisme. Cependant il y avait dans son style une nouveauté qui m'amusa et qui me fit croire que ce devait être un personnage peu ordinaire. Poussant Timothée du coude, je lui répondis :

— Vous avez bien deviné, monsieur, nous sommes des voyageurs cherchant la fortune, et nous espérons la trouver, quelque pénible que puisse être le chemin que nous avons à faire; car, comme dit Aristote, *haustus horâ somni sumendus*, ce que je n'ai pas besoin de traduire à un homme aussi savant que vous.

— Vous avez raison, cela est inutile. Je suis charmé d'avoir rencontré quelqu'un qui sache le latin. Savez-vous aussi le grec ?

— Non, je n'y ai aucune prétention.

— J'en suis fâché, j'aurais eu du plaisir à causer avec vous en cette langue. Eh bien, Virgile dit : *Ungi gotdem out on.* Et comme vous ne savez pas le grec, je vous dirai que cela signifie : on trouve souvent ce qu'on cherche à l'instant où l'on s'y attend le moins. Eh bien, où avez-vous été élevé, et qu'avez-vous fait jusqu'ici dans le monde ?

Je crus que je ne risquais rien de lui dire à peu près la vérité, et je lui répondis que j'avais reçu mon éducation dans une école, et que j'avais été apprenti d'un chirurgien apothicaire.

— Ainsi donc, reprit l'inconnu, vous avez commencé vos études dans ma glorieuse profession; mais vous avez encore beaucoup de choses à apprendre. Il vous faut des années de travail sous un grand maître avant que vous puissiez vous rendre aussi utile au genre humain que je le suis. Il y a bien des secrets que la nature cache, et qu'il faut découvrir..., *ut sunt divorum, Mars, Bacchus, Apollo, virorum...,* bien des parties du monde à parcourir; *ut Cato, Virgilius, fluviorum ut Tibris, Orontes.*

J'ai vu tout cela, et beaucoup d'autres contrées. En ce moment je suis en chemin pour aller chercher, sur les plus hauts sommets des Andes, des simples d'une valeur inappréciable, qu'il faut cueillir quand la lune est dans son périgée. J'y resterai plusieurs mois au milieu des nuages; *vocito, vocitas,* la tête courbée vers la terre; *as in præsenti,* souffrant la rigueur du froid, comme dit Eusèbe. Mais quelles fatigues, quels dangers peuvent arrêter celui qui est animé par l'amour de ses semblables?

— En vérité, monsieur, je serais charmé de vous accompagner dans ce voyage, car, comme dit Joseph, *capiat pilulas duas ante prandium ;* voyager est une occupation délicieuse.

— Et moi, je serais charmé de vous suivre, dit Timothée. Au surplus, nous avons déjà commencé notre grand voyage; car nous avons fait environ trois milles derrière un fiacre, une dizaine à pied, et, à ce que je puis croire, une couple dans ce chariot. Mais, comme dit Cophagus : *tria cochlearia crasse mani soumenda;* c'est-à-dire, il y a des hauts et des bas dans ce monde.

— Quoi! me demanda notre compagnon, a-t-il aussi commencé le rudiment?

— Je me flatte de l'avoir fini, s'écria Timothée.

— Est-il à votre suite?

— Quand je ne marche pas le premier, dit Timothée. Nous sommes deux chiens attachés à la même laisse.

— J'entends. Vous êtes compagnons. *Concordat cum numero et personâ*... Dites-moi, jeune homme, savez-vous manier le pilon, préparer des pilules, mélanger les différentes drogues?

Je lui répondis que je connaissais ma profession.

— Eh bien! comme nous avons encore quelques heures de nuit, ne songeons plus qu'à dormir. Quand il fera jour, je verrai, à votre physionomie, si nous devons faire plus ample connaissance.

CHAPITRE IX.

—

Timothée et moi nous suivîmes l'avis de notre nouvel ami, et nous fûmes bientôt endormis. Le lendemain matin, je m'éveillai en

sentant une main s'insinuer dans le gousset de mon pantalon. Je la saisis et la tins ferme.

— Lâchez-moi donc la main ! s'écria une voix larmoyante.

Je me levai sur-le-champ. Il faisait grand jour, et j'examinai l'individu auquel appartenait la main que je tenais encore. C'était un jeune homme maigre et mal bâti, qui pouvait avoir une vingtaine d'années, mais dont le menton ne portait pas le moindre signe de virilité. Il avait le teint cadavéreux, de gros yeux à fleur de tête, les os des joues saillans, les cheveux longs et raides, et la bouche fendue jusqu'aux oreilles, qui étaient presque aussi grandes que celles d'un éléphant. Comme je le regardais avec surprise, il s'écria de nouveau :

— Ne me lâcherez-vous pas la main ?

— Qu'avait-elle à faire dans ma poche ?

— Je cherchais mon mouchoir. Je le mets toujours dans mon gousset.

— Mais non pas dans celui de votre voisin, à ce que je pense ?

— De mon voisin ! répéta-t-il en me regardant d'un air hébété... Eh bien ! je vois que vous avez raison à présent ; mais je croyais mettre la main dans mon gousset.

Je lui lâchai la main. Il la mit sur-le-champ dans son gousset, et il y prit effectivement son

mouchoir, si l'on peut donner ce nom au haillon qu'il en tira. — Vous le voyez, me dit-il; je vous avais bien dit que c'était là sa place.

— Et qui êtes-vous? lui demandai-je.

— Moi! qui je suis? je suis le fou.

— Plus fripon que fou, à ce que je suppose, répondis-je en examinant son costume, qui se composait de pantalons à la turque en toile blanche, et d'un vieux gilet à manches de satin, brodé en paillettes.

— Vous vous trompez en cela, dit la voix qui m'avait parlé pendant la nuit; il est véritablement fou par nature et par profession, et il me sert à attirer la foule quand j'en ai besoin : car nous vivons dans un monde bien étrange; la sagesse peut se montrer dans les vices sans qu'on y fasse attention, mais la folie ne manque jamais d'amasser la multitude.

Pendant qu'il parlait ainsi, j'eus le temps de le considérer. C'était un homme d'un certain âge, ayant des cheveux blancs et portant un habit complet de drap noir, avec des manchettes et un jabot. Ses yeux étaient brillans, mais il était impossible de bien distinguer le reste de ses traits, car il était évident que son visage était peint, et les différentes couleurs s'étaient tellement amalgamées par suite des cahots du chariot pendant la nuit, que c'était

une confusion de toutes celles de l'arc-en ciel. A côté de lui était un grand chapeau à trois cornes; et de l'autre, un enfant, roulé dans la paille, comme une marmotte, dormait encore profondément. Timothée me regarda, et quand nos yeux se rencontrèrent, il ne put retenir un éclat de rire.

— Vous riez sans doute de ma figure? dit le vieillard avec douceur.

— C'est la vérité. Je n'en ai jamais vu comme la vôtre, et je crois bien que je n'en verrai jamais.

— Cela est possible, et cependant, si vous me revoyez jamais, vous ne me reconnaîtrez pas.

— Je vous reconnaîtrais entre mille.

— Le temps nous l'apprendra peut-être, reprit le charlatan, car le lecteur a sans doute déjà reconnu que telle était la profession de cet individu. — Mais le chariot est arrêté, continua-t-il; le conducteur va donner la provende à ses chevaux; si vous avez envie de déjeûner, il faut profiter de ce moment... Jumbo, levez-vous!... Philotas, éveillez-le et suivez-moi.

Philotas, — c'était le nom qui avait été donné au fou par son maître, — ramassa quelques brins de paille et les mit dans la bouche

de l'enfant. — Jumbo croira qu'il a quelque chose à manger, dit-il en faisant une grimace; c'est toujours ainsi que je l'éveille.

Jumbo s'éveilla, nous regarda d'un air surpris, et descendit du chariot à la suite de Philotas, sans dire un seul mot. Timothée et moi nous les suivîmes. Nous trouvâmes le docteur qui avait déjà acheté de la viande froide et du pain. Il en fit trois parts, donna à Philotas et à l'enfant chacun la leur, et sortit du cabaret avec la sienne. Après nous être lavé les mains et le visage à la pompe, Timothée et moi nous fîmes un bon déjeûner pour un shilling. Au bout d'une heure le charretier vint nous avertir qu'il allait partir; nous montâmes dans le chariot, où Philotas et Jumbo étaient déjà; mais on ne put trouver le docteur, et après l'avoir attendu, le charretier partit en jurant qu'il faudrait bien que ses deux compagnons payassent pour lui. Jumbo s'endormit sur-le-champ. J'essayai d'entrer en conversation avec Philotas, et je reconnus bientôt que c'était un véritable idiot, comme le docteur nous l'avait dit. Enfin je commençais à causer avec Timothée de l'étrange disparition de ce dernier, quand notre entretien fut interrompu par les cris de : — Holà! charretier! voulez-vous me conduire jusqu'à Reading pour un shilling?

— Sans doute, sans doute ; montez, répondit le conducteur.

Avant que le chariot eût eu le temps de s'arrêter, notre nouveau compagnon était monté. Il était vêtu en bon paysan, avait des guêtres de cuir et de gros souliers, et tenait en main un paquet et un bâton. Il avait le teint fort brun, les yeux noirs comme le jais et aussi brillans que du gaz, et les dents d'une blancheur parfaite. — J'ai dans l'idée que voilà des saltimbanques, dit-il en regardant les compagnons du docteur. Eh bien, messieurs, ajouta-t-il en s'adressant à Timothée et à moi, venez-vous de bien loin ?

— De Londres, répondis-je.

— Et comment vont les navets là-bas ? Ici la récolte a manqué. La sécheresse ne vaut rien pour les navets.

— Je ne puis répondre à votre question, car nous avons voyagé pendant la nuit.

— C'est vrai ; je n'y pensais pas. Du moins les orges vont bien... Mais peut-être ne vous connaissez-vous pas en agriculture ?

Je lui avouai notre ignorance sur ce point. Nous nous entretînmes ainsi pendant deux ou trois heures, et enfin la conversation tomba sur le charlatan et sur la manière étrange dont il nous avait quittés.

— Je parie que c'est lui qui a guéri tant de monde dans mon endroit, dit-il ; j'ose dire que nous le reverrons. Le reconnaîtriez-vous ?

— Très-certainement, répondit Timothée.

— Oui-dà ! reprit le fermier ; et vous croyez sans doute que vous pourriez distinguer une guinée d'un farthing si je les mettais dans chacune de vos mains ? Je ne veux pas vous proposer une gageure pour gagner votre argent, mais je vous dirai que si je vous mets dans la main ces deux pièces de monnaie, et que vous les y teniez une minute, les yeux fermés, vous ne serez pas en état de me dire ce que vous y avez.

— Je suis sûr que je vous le dirais, répondit Timothée ; et j'en dis autant.

— C'est ce que nous allons voir.

Il prit dans sa bourse une guinée et un farthing, mit une de ces pièces dans la main de Timothée, et l'autre dans la mienne, et nous dit de les bien tenir, de fermer les yeux, et de ne pas les ouvrir avant une minute, quoi qu'il pût arriver.

A peine avions-nous fermé les yeux, que nous entendîmes une voix que nous reconnûmes à l'instant.

— Holà, charretier ! c'est fort mal à vous de m'avoir ainsi laissé en arrière, quand j'avais

fait marché avec vous pour me conduire plus loin. A mon âge, on ne marche pas sans se fatiguer. *Excipienda tamen quædam sunt urbium*, ce qui veut dire que, dans la vieillesse, les jambes perdent leur élasticité et ont besoin de l'aide d'un bâton.

— C'est le docteur! s'écria Timothée les yeux encore fermés.

— Maintenant, ouvrez les yeux, dit le fermier; mais avant d'ouvrir vos mains, dites-moi ce que vous y avez.

— Un farthing, s'écria Timothée.

— Une guinée, répondis-je.

Il nous dit d'ouvrir nos mains, et elles étaient vides.

— Où diable est l'argent? m'écriai-je en regardant Timothée; — et où diable est le docteur? demanda Timothée en regardant tout autour de lui.

— L'argent est dans la poche du docteur, répondit le fermier en souriant.

— Et où est la poche du docteur? demanda Timothée.

— Ici, dit le fermier en frappant sur la sienne. Vous pensiez être si sûrs de le reconnaître. Je vis que vous ne l'étiez pas plus que de savoir ce que vous aviez il y a un instant dans la main.

Alors, à notre grande surprise, il nous fit encore entendre la voix et l'accent du docteur, et nous fit de nouvelles citations tirées de la grammaire latine.

— Si je n'avais pas vu, continua-t-il en reprenant sa voix naturelle, que vous étiez sans occupation et que vous pouviez m'être utiles, je ne me serais pas découvert ainsi. Maintenant voulez-vous entrer à mon service? Le travail ne sera pas très-pénible et il sera bien payé.

— Je suppose que ce service n'a rien de déshonorant?

— Non, sans doute; et s'il vous inspire d'abord quelques scrupules, ils disparaîtront avec le temps. — Je fais comme tous les marchands; je tire le meilleur parti possible de mon fonds de commerce... Je profite de la sottise du genre humain; les hommes sages vivent de la folie des autres.

Timothée me poussa du coude, et me fit un clin d'œil pour m'engager à accepter l'offre du docteur.

— J'y consens, lui dis-je après un moment de réflexion, sous la réserve que j'ai faite.

— Vous ne vous en repentirez pas; et j'emploierai aussi votre compagnon, quoique ce soit de vous particulièrement que j'aie besoin. Le fait est qu'il me faut un jeune homme bien

fait, ayant l'air comme il faut et possédant précisément les connaissances que vous avez. Mais nous n'en dirons pas davantage, quant à présent, sur ce sujet. — A propos, est-ce du bon latin que vous m'avez cité?

— Non; c'est du latin d'ordonnances de médecine. Il vaut bien celui des règles de la grammaire latine.

— Il vaut beaucoup mieux; car les écoliers peuvent reconnaître ce dernier, et ils n'entendront rien au vôtre.

En ce moment, un homme à peau basanée, ressemblant à un Egyptien, s'approcha du chariot, et dit à notre nouvelle connaissance quelques mots dans une langue qui m'était inconnue. Il y répondit dans le même idiôme, et cet homme disparut. Au bout d'un quart d'heure, nous arrivâmes à un chemin de traverse. Le docteur fit arrêter le chariot, en descendit, nous dit de le suivre, et y laissa Philotas et l'enfant, après leur avoir dit quelques mots que je n'entendis pas. Nous prîmes nos valises, nous payâmes le charre ier, et nous suivîmes notre nouveau compagnon qui nous dit, après quelques minutes de marche sur le chemin de traverse :

— A présent, il faut que je vous quitte pour aller vous assurer un bon accueil par tous mes

amis. Continuez à suivre ce chemin jusqu'à ce que vous trouviez un four à plâtre, et là, vous m'attendrez.

Il sauta légèrement par-dessus une barrière, passa à travers une haie, et disparut.

— Sur ma foi, dis-je à Timothée, je sais à peine que penser de tout ceci. Avons-nous bien fait de nous fier à cet homme? Je crains que ce ne soit un grand fripon. Je suis sûr qu'il fait partie d'une troupe d'Egyptiens, et je n'aime pas une pareille compagnie.

— Je ne vois pas ce que nous pouvions faire de mieux, Japhet. Le monde est devant nous, et il faut nous y frayer un chemin. Si c'est un empirique, je n'y vois pas grand mal. Bien des gens leur accordent plus de confiance qu'aux médecins réguliers, et les remèdes de charlatans guérissent autant de monde que les drogues des apothicaires.

— Mais croyez-vous qu'il ne cherche à tromper les autres que de cette manière?

— Peut-être oui, peut-être non. Dans tous les cas, je suppose qu'il ne nous demandera rien de plus.

— Je n'en suis pas trop sûr. Au surplus, nous verrons. Il dit que nous pouvons lui être utiles, et il faut que cela soit vrai, sans quoi il

ne nous aurait pas pris à son service. C'est un mystère que nous découvrirons bientôt.

CHAPITRE X.

Lorsque nous arrivâmes au four à plâtre, nous nous assîmes sur nos valises ; et au bout de quelques minutes, nous vîmes arriver notre nouvelle connaissance, portant un paquet enveloppé dans un mouchoir.

— Vous ferez bien, nous dit-il, de placer vos habits dans vos valises, et de mettre ces blouses, vous en serez vus de meilleur œil parmi nous. C'est une des époques du rassemblement de toute la tribu, et il s'y trouve quelques individus dont je n'oserais trop répondre; mais avec ma femme et moi, vous êtes en toute sûreté. Son petit doigt vous protégerait contre mille !

— Votre femme! qui donc est-elle? lui demandai-je en passant ma tête par le haut de la blouse.

— Un grand personnage parmi les Égyp-

tiens. Elle est, par droit de naissance, chef de la tribu, et personne n'oserait lui désobéir.

— Et vous... êtes-vous Égyptien?

— Oui et non... je ne le suis pas de naissance; mais je le suis devenu par adoption et par mariage... Je puis vous assurer que je ne suis pas né sous une haie, quoique j'y passe la nuit quelquefois. Mais ne croyez pas que j'aie dessein de vous faire rester ici longtemps; nous partirons dans quelques jours, et nous serons peut-être plusieurs mois sans revoir la tribu; mais nous reverrons de temps en temps ma famille. Je ne vous ai pas pris avec moi pour vous faire vivre en Egyptiens; non, non; nous mènerons une vie active et affairée... Nous voici près des tentes; ne parlez pas jusqu'à ce que vous soyez dans la mienne : alors vous pourrez faire ce qu'il vous plaira.

Nous entrâmes dans un petit bois, et nous nous trouvâmes bientôt dans une clairière où étaient dressées une trentaine de tentes. Les feux étaient allumés, et partout on s'occupait à préparer le dîner. Nous passâmes en silence devant dix à douze tentes, et enfin nous nous arrêtâmes devant la plus grande de toutes. Notre conducteur nous quitta pour y entrer, et nous dit de l'attendre. Là, nous retrouvâmes le fou et l'enfant qui, de même que nous, étaient en blouse.

Le dernier s'occupait à faire bouillir la marmite suspendue sur un feu de menu bois vert, en soufflant de toute la force de ses poumons. Plusieurs Egyptiens passèrent près de nous, et quelques-uns nous regardèrent avec des yeux dont l'expression n'avait rien de prévenant. Nous ne fûmes donc pas fâchés de voir revenir celui qui nous avait amenés dans ce lieu. Il était suivi d'une femme à qui il parlait dans la langue de sa tribu. — Nattée vient vous recevoir elle-même, nous dit-il.

Jamais de ma vie le souvenir de la première apparition de Nattée, et de l'effet que sa vue produisit sur moi, ne s'effacera de ma mémoire. Elle était de grande taille; elle aurait même paru trop grande sans la symétrie parfaite et l'admirable proportion de tous ses membres. Son visage était ovale; son teint, olive clair; ses yeux, pleins de feu, et noirs comme les plumes du corbeau; son nez, moulé d'après le plus beau modèle de la Grèce; sa bouche, petite; ses lèvres, minces, avec une légère expression de dédain, et ses dents étaient blanches comme des perles. Jamais je n'ai vu femme qui eût l'air plus imposant. Ses pieds étaient nus et très-petits, ainsi que ses mains. Elle portait à ses doigts plusieurs bagues d'un travail antique et curieux; et une pièce d'or était suspendue sur

son front, à l'endroit où ses cheveux noirs se séparaient. Elle nous regarda, appuya sur son front le bout de ses doigts, et nous faisant ensuite un signe de la main avec grâce, elle nous dit d'une voix pleine de douceur : Vous êtes les bien-venus. Elle se tourna ensuite vers son mari, lui parla en sa propre langue, et ils s'éloignèrent à quelques pas de nous.

Au bout de quelques minutes, elle revint seule près de nous et nous dit d'une voix dont le son était doux, mais l'accent décidé : — Je vous ai déjà dit que vous êtes les bien-venus; asseyez-vous donc et partagez tout ce que nous avons. Ne craignez rien, car vous n'avez rien à craindre; soyez fidèles à mon mari tant que vous le servirez; quand vous voudrez nous quitter, dites-le-nous, et il vous sera permis de partir. Mais si vous essayez de partir sans permission, nous vous soupçonnerions d'être nos ennemis, et vous seriez traités comme tels... Voici votre logement tant que vous resterez avec nous, ajouta-t-elle en nous montrant une tente voisine de la sienne; Jumbo l'habitera seul avec vous... Fléta, où êtes-vous?

Une voix presque enfantine lui répondit du fond de sa tente, et j'en vis sortir une jeune fille de dix à onze ans. La vue de cette aimable enfant fut pour moi une nouvelle source d'inté-

rêt. Elle avait l'air d'une petite fée; elle avait la peau aussi blanche que la neige qui vient de tomber, les cheveux d'un châtain-clair et de grands yeux bleus, et son jupon un peu court laissait voir des jambes fines qui ne pouvaient avoir de rivales. Elle s'approcha de Nattée, et croisant les bras sur sa poitrine, elle lui dit : — Me voici.

— Voici de nouveaux amis, Fléta, lui dit Nattée en nous montrant. Envoyez ce paresseux de Num (c'était le véritable nom du fou) chercher du bois, et veillez à ce que Jumbo ait soin d'entretenir le feu.

Elle nous quitta en souriant, et se rendit dans un endroit où quarante à cinquante Égyptiens étaient assemblés et s'entretenaient avec beaucoup de vivacité. Elle s'assit au milieu d'eux, et je remarquai qu'on l'écoutait et qu'on lui parlait avec beaucoup de respect. Pendant ce temps, Jumbo avait allumé un bon feu, Num apporta du bois; nous aidâmes Fléta à préparer des légumes, qu'elle jeta dans la marmite, et enfin il n'y eut plus rien à faire. Fléta s'assit près de nous, et séparant ses longs cheveux qui lui étaient tombés sur les yeux, elle nous regarda l'un après l'autre.

— Qui vous a donné ce nom, Fléta? lui demandai-je.

— Ce sont eux.

— Qui, eux ?

— Nattée et son mari Melchior.

— Mais vous n'êtes pas leur fille ?

— Non ; je ne la suis pas... c'est-à-dire je ne crois pas l'être.

Elle se tut tout à coup, comme si elle eût craint d'en avoir déjà trop dit, baissa les yeux vers la terre et croisa les bras sur sa poitrine, de sorte que le bout de ses doigts lui touchait l'épaule.

— Elle a été volée; c'est une chose sûre, me dit Timothée à l'oreille.

Fléta l'avait entendu. Elle leva les yeux sur lui en appuyant un doigt sur ses lèvres, et en montrant Num et Jumbo, qui étaient assis à quelques pas. J'éprouvai pour elle un intérêt puissant, avant d'avoir été une heure dans sa compagnie, tant elle était pleine de graces, tant sa physionomie avait une expression mélancolique. Il était évident qu'elle vivait dans une sorte de contrainte; cependant Nattée la traitait avec bonté, et Fléta ne paraissait pas plus réservée devant elle qu'en présence de tout autre. La nature lui avait peut-être donné cet air pensif et presque triste, et ce ne fut que longtemps après que je la vis sourire pour la première fois. Peu de temps après cette courte

conversation, Nattée vint nous rejoindre, marchant avec la grace et la dignité d'une reine. Son mari, ou Melchior, comme je l'appellerai dorénavant, nous rejoignit bientôt aussi, et nous nous assîmes pour prendre notre repas qui était excellent. La marmite contenait des viandes et des légumes de toutes espèces, formant un ragoût très-savoureux dont un épicurien aurait pu se contenter, et j'avais sur mon assiette tantôt une aile de poulet, tantôt une cuisse de lapin, tantôt un morceau de veau ou de mouton. Dans la soirée, j'eus une longue conversation avec Melchior; mais pour ne pas fatiguer le lecteur, je réunirai ici tout ce que j'appris alors et par la suite, sur les individus avec qui nous nous trouvions.

Melchior ne voulut jamais me dire ni qui il était, ni ce qu'il avait été dans le monde, avant de s'associer à cette troupe d'Egyptiens; mais il me donna plusieurs fois à entendre qu'il n'était pas d'une naissance obscure, et qu'il avait dans sa jeunesse quitté ses parens, soit par amour pour Nattée, soit pour quelque autre cause qu'il ne se souciait pas de faire connaître. Il était depuis bien des années dans cette tribu; et quoiqu'il ne fût ni aussi élevé en rang, ni aussi respecté que Nattée, cependant son mariage avec elle, ses talens particuliers et sa dex-

térité, faisaient qu'il y jouissait d'une autorité presque aussi absolue.

On regardait Melchior et Nattée comme les plus riches de tous les Egyptiens; mais ils étaient aussi ceux qui montraient le plus de libéralité. Melchior employait trois moyens pour gagner de l'argent, car il était tour à tour charlatan, faiseur de tours d'adresse, et diseur de bonne fortune ou devin.

Nattée, comme je l'ai déjà dit, était d'un très-haut rang dans sa tribu. En épousant Melchior, elle avait d'abord perdu une partie de son influence, car on avait jugé qu'elle s'était dégradée par ce mariage. Elle était alors fort jeune et devait être très-belle. Mais son propre caractère et les talens de Melchior l'avaient mise en état non-seulement de regagner tout ce qu'elle avait perdu, mais d'obtenir plus de puissance et de respect qu'auparavant.

Nattée n'avait jamais eu d'enfans, et, autant que j'en puis juger par quelques mots qui lui étaient échappés, elle n'en avait jamais désiré, attendu que sa race n'avait pas été considérée comme pure. La subdivision de la tribu qui l'accompagnait consistait en une quarantaine d'individus, hommes, femmes et enfans. Elle les gouvernait pendant les absences fréquentes de son mari. Mais dans quelque ville

que Melchior se rendît, elle avait toujours son camp à une distance qui rendait faciles les communications entre eux.

Je me hasardai à faire quelques questions à Melchior sur la petite Fléta. Il me dit qu'elle était fille d'un soldat dont la femme était morte quelques heures après avoir donné le jour à sa fille; que cette femme était alors en chemin pour aller rejoindre son mari; que les douleurs de l'enfantement l'avaient surprise sur la grande route; que la tribu passant par hasard en ce moment, Nattée et ses compagnes lui avaient donné inutilement tous les secours qui étaient à leur pouvoir; que, ne sachant où était son mari, ni comment il se nommait, ils avaient enterré la femme dans un champ, et que la petite fille avait été élevée dans leur camp.

Fléta m'ayant bientôt montré de la confiance et de l'amitié, je la questionnai à son tour sur sa naissance, et je lui rapportai ce que Melchior m'avait dit. D'abord, elle refusa de me répondre; car, toute jeune qu'elle était, elle avait déjà pris des leçons de prudence. Mais quand nous fûmes devenus plus intimes, la pauvre enfant m'avoua que ce que Melchior m'avait dit n'était pas vrai. Elle se souvenait fort bien d'avoir vécu dans une grande maison, où tout était beau; mais c'était comme le sou-

venir confus d'un songe. Elle se rappelait deux chevaux blancs..., une belle dame qu'elle appelait maman... , un mûrier sous lequel elle avait taché une robe blanche. D'autres souvenirs semblaient vouloir quelquefois se présenter à sa mémoire, mais elle ne pouvait y donner ni forme ni couleur. D'après toutes ces circonstances, il était évident pour moi qu'elle était de bonne famille, et qu'elle avait été volée à ses parens. Son séjour avec les Egyptiennes et leur manière de vivre avaient rendu son intelligence étonnamment précoce, mais elle n'avait reçu d'autre éducation que celle que Melchior lui avait donnée. Quand il jouait le rôle de faiseur de tour d'adresse, elle l'accompagnait toujours, et elle dansait sur la corde tendue, en jetant des oranges en l'air, etc. En toute autre occasion, elle restait dans le camp avec Nattée.

J'ai déjà parlé de Num, ou Philotas, comme il plaisait à Melchior de l'appeler. C'était un idiot de naissance que Melchior avait trouvé dans une de ses excursions. Quand il était sur le théâtre, et que son maître lui faisait quelques questions, son air niais, et les sottises qu'il répondait, excitaient les éclats de rire du peuple, qui croyait qu'il fallait beaucoup d'esprit pour trouver à dire de pareilles absurdités.

On ne saurait s'imaginer une physionomie plus lugubre que celle de ce malheureux jeune homme; et cette circonstance ajoutait à la gaîté générale, parce qu'on supposait que c'était un masque dont il se couvrait... Jumbo avait aussi été ramassé par la troupe sur le grand chemin; mais Melchior disait que quiconque le réclamerait, serait bien venu à le reprendre. Il faisait des culbutes sur le théâtre avec le fou, et y mangeait d'énormes assiettes de poudding, au grand amusement des spectateurs. C'était la partie de son rôle dont il s'acquittait avec le p'us grand plaisir, car il était aussi glouton que paresseux, et il ne perdait jamais une occasion de manger ou de dormir.

Le lendemain de mon arrivée, j'eus une longue conversation avec Melchior, qui m'informa de tout ce qu'il attendait de nous. Comme faiseur de tours, il avait besoin de ce qu'on appelle un compère, et il me donnerait les instructions nécessaires pour bien remplir ce rôle, en m'apprenant tous ses tours. Comme charlatan, je lui préparerais ses pilules et ses poudres, et je l'aiderais à faire croire le peuple à ses talens supérieurs. Enfin, comme diseur de bonne fortune, je devrais chercher à lui procurer les renseignemens nécessaires pour répondre d'une manière satisfaisante à ceux qui

viendraient le consulter. Quant à Timothée, il pourrait se rendre utile de différentes manières; mais Melchior désirait surtout qu'il apprît à faire le saut périlleux et différens tours de dextérité, et qu'il jouât le rôle de bouffon ou paillasse toutes les fois que ce rôle exigerait de l'esprit ou de l adresse, ce qu'on ne pouvait attendre de Num. Timothée et moi nous consentîmes à tout. Melchior finit par me dire qu'il ne m'avait point parlé de ce que je gagnerais en lui rendant service; mais qu'en m'en rapportant à lui, j'y trouverais plus d'avantage qu'à avoir un salaire fixe.

CHAPITRE XI.

—

Nous n'avions encore passé que trois jours dans le camp des Égyptiens, quand la tribu se sépara, chaque troupe partant de son côté. Je ne pus savoir bien exactement quel était l'objet de cette réunion; j'appris seulement qu'il s'a-

gissait de fixer les comtés que chaque subdivision pourrait parcourir jusqu'à l'année suivante, tant pour ne pas se nuire les uns aux autres, que pour savoir où ils pourraient avoir des communications ensemble en cas de besoin. Mais ils avaient encore d'autres points à discuter, et, comme étrangers, nous ne pûmes en avoir connaissance. Melchior répondait à toutes mes questions avec une apparence de sincérité; mais il était si habitué à tromper, qu'il était impossible de juger, d'après sa physionomie, s'il disait la vérité ou non.

Notre troupe partit comme les autres, mais nous ne nous éloignâmes que de deux milles, et nous nous établîmes sur la lisière du même bois. Notre principale nourriture consistait en gibier et en poisson, car nous avions quelques excellens braconniers, et ils connaissaient une espèce de graine enivrante qui faisait venir le poisson à fleur d'eau. Nous avions aussi des poules, des canards, des dindons, des oies, quelquefois même de la viande de boucherie. Il aurait été impossible de faire meilleure chère à moins de frais. Mais ni Timothée ni moi nous n'étions du nombre des fourrageurs, et nous mangions ce qu'on tirait de la marmite sans nous informer d'où venaient les provisions, ni comment on se les procurait

Je passais presque tout mon temps avec Melchior, qui m'initiait dans tous les mystères de sa triple profession. J'eus pourtant quelque peine à apprendre ce qu'on appelle filer la carte, manœuvre d'où dépend le succès de presque tous les tours de carte Enfin, au bout d'un mois, Melchior me regarda comme suffisamment instruit. Pendànt ce temps Timothée avait fait un cours d'exercices gymnastiques; comme il était léger, agile, et que ses membres avaient une souplesse peu ordinaire, il apprit bientôt à sauter en avant et en arrière, à marcher sur ses mains, à manger du feu, à tirer de sa bouche dix aunes de ruban, et à faire cinquante autres tours du même genre. Jumbo avait aussi à s'exercer, et Melchior le mettait à la diète quand il n'était pas content de lui. La petite Fléta elle-même avait à danser sur la corde pour se perfectionner. Melchior alors fit une absence de trois jours; et en revenant, il nous apporta des costumes neufs Le lendemain matin, nous quittâmes Nattée et les Égyptiens, et Timothée et moi nous partîmes avec Melchior, Fléta, Num et Jumbo. Nous arrivâmes à la nuit tombante dans la petite ville de***. et nous nous logeâmes dans une auberge avec le maître de laquelle Melchior avait déjà fait ses arrangemens.

— Eh bien ! dis-je à Timothée, quand nous fûmes sur le point de nous coucher, comment trouvez-vous notre nouveau genre de vie ?

— Je l'aime certainement mieux que les rudimens de M. Cophagus. Mais vous, Japhet, vous, qu'en pensez-vous ?

— Pour dire la vérité, elle ne me déplaît pas. Elle offre une sorte de liberté, une insouciance sur le lendemain, qui ont quelque chose d'agréable. Je ne sais si je penserai long-temps ainsi, mais il me semble que cette manière de vivre peut nous convenir pour un an ou deux. Dans tous les cas, nous verrons le monde, et nous aurons à choisir entre plusieurs professions.

— Tout cela est vrai ; mais il y a une chose qui me tourmente ; c'est qu'il peut nous être plus difficile que nous ne le pensons de quitter ces Egyptiens. D'ailleurs vous oubliez l'objet principal que vous aviez en vue et qui était de chercher votre père.

— Je ne m'attends certainement pas à le trouver parmi des Egyptiens, mais je ne sais pas si notre genre de vie actuel ne m'offre pas autant de chances que tout autre pour le découvrir. J'ai souvent pensé que comme diseurs de bonne aventure, nous pouvons apprendre d'étranges secrets ; et Melchior m'a dit qu'il a

dessein de se montrer sous ce caractère dès qu'il aura fait sa récolte comme faiseur de tours.

— Et que pensez-vous de Melchior, à présent que vous avez passé plus d'un mois avec lui ?

— Je le regarde comme un homme sans principes, mais ayant de bonnes qualités. Il paraît se faire un plaisir de tromper et avoir déclaré la guerre au monde en général. Cependant il est bon, généreux, confiant jusqu'à un certain point, et il paraît excellent mari. Il semble avoir quelque chose qui lui pèse sur l'esprit et qui arrête tout à coup sa gaîté, comme un sombre nuage qui cache le soleil. Je crois qu'il ne voudrait pas commettre un crime à présent; mais il faut qu'il ait fait quelque chose qui est pour lui une source constante de remords.

—Vous savez juger du caractère des hommes, Japhet... Mais quelle aimable enfant est cette petite Fléta !... Elle pourrait dire comme vous : — Qui est mon père ?

— Oui ; nous sommes tous deux à peu près dans la même situation, et je crois que c'est ce qui a augmenté mon attachement pour elle. Nous sommes frère et sœur en infortune, et elle sera toujours pour moi comme une sœur,

si le ciel le permet... Mais nous devons nous lever demain de bonne heure, ainsi, bonsoir, Timothée !

— Oui ; demain il faudra sauter, culbuter... hum !... manger du feu, et ainsi de suite, comme l'aurait dit M. Cophagus. Ainsi donc, bonne nuit, Japhet !

Le lendemain matin, nous mîmes notre nouveau costume. Le mien se composait de bas de soie blancs, de souliers bien cirés, de culottes de casimir blanc, d'un gilet de soie chargé de clinquans, et d'un habit de velours bleu. J'avais une ceinture de soie blanche autour de ma taille et un chapeau à cornes surmonté d'un panache. Timothée me dit que j'avais très-bonne mine, et comme le miroir me disait la même chose, je fus obligé de le croire. Le costume de Timothée était un large pantalon blanc à la turque, et un gilet à manches de drap rouge, orné de paillettes. Num et Jumbo étaient à peu près de même. Fléta portait de petits pantalons à la turque en satin blanc, une robe courte de mousseline bleue brodée en argent, et des sandales de soie brodées. Ses cheveux tombaient en longues tresses sur son dos et ses épaules, et elle avait l'air d'une petite sylphide. Le costume de Melchior était exactement le pendant du mien, et il eût été difficile

de trouver une troupe mieux composée. Quelques musiciens avaient été engagés, et nous fîmes circuler des affiches dans toute la ville, pour annoncer que le signor Eugenio Velotti et sa compagnie donneraient une représentation dans la soirée : elle contenait l'annonce du spectacle, le prix des places, et l'heure où la représentation aurait lieu. Melchior avait loué une grande salle au rez-de-chaussée de l'auberge qui servait quelquefois de théâtre à des comédiens ambulans; et il avait fait ériger à l'extérieur, contre la fenêtre, une plate-forme sur laquelle nous nous montrions de temps en temps pour faire admirer nos costumes et exciter la curiosité. Les musiciens y étaient placés, et quand ils cessaient de jouer, Melchior et moi, Num et Timothée, nous entrions en conversation.

— Monsieur Philotas, dit Melchior à Num, faites-moi le plaisir de me dire combien vous croyez qu'il y a de personnes assemblées ici en ce moment.

— Comment le saurais-je? répondit Num, avec son air idiot et sa figure lugubre.

Cette réponse et son air stupide firent rire la foule.

— Excusez-le, messieurs, dit Melchior, ce pauvre jeune homme est né sans esprit.

— Ha! ha! ha!

— Eh bien! monsieur Dionysius, dis-je à Timothée, puisqu'il ne peut répondre à cette question, vous serez peut-être en état de le faire.

— Vous demandez, monsieur, combien il y a de personnes ici?... Vous en faut-il le nombre très-exact?

— Oui, monsieur, et sur-le-champ.

— Sans les compter?

— Sans les compter.

— Rien n'est plus facile, monsieur... Il y en a exactement le double de la moitié.

— Ha! ha! ha!

— Mais combien y en a-t-il dans la moitié?

— Combien il y en a dans la moitié?... Le savez-vous vous-même, monsieur?

— Sans doute, monsieur, je le sais.

— En ce cas je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Ha! ha! ha!

— Eh bien, monsieur Philotas, reprit Melchior, vous nous direz peut-être combien de dames et de messieurs nous honoreront ce soir de leur présence?

— Combien, monsieur?

— Oui, combien.

— Je n'en sais rien, répondit Num, l'œil larmoyant.

— Et vous, monsieur Dionysius, dis-je à Timothée, répondrez-vous mieux à cette question?

— Oui, monsieur, fort aisément.

— Eh bien, voyons.

— D'abord toutes les jolies femmes entreront, et les laides ne passeront pas la porte. Ensuite tous les messieurs qui ont un shilling dans leur poche nous honoreront de leur compagnie, et il ne restera en dehors que les pauvres diables dont le gousset est vide.

— Ha! ha! ha!

— Eh bien, monsieur, saluez les dames à présent.

— Bien bas, monsieur?

— Sans doute, très-bas.

Timothée baissa la tête jusqu'à terre, et levant les pieds en l'air, il resta appuyé sur les mains. — Ah, monsieur, s'écria-t-il, je me suis donné un tour de reins. Ne pourrais-je pas me guérir en sautant en arrière?

— Essayez.

Il baissa les jambes en arrière, et se remit sur ses pieds, au milieu des applaudissemens de tous les spectateurs.

Tel était le genre d'esprit à l'aide duquel nous attirions la foule, et si nous y eussions mis plus de recherche, nous y aurions peut-

être moins bien réussi. Nous eûmes dans la soirée autant de monde que la salle pouvait en contenir. Le signor Velotti, c'est-à-dire Melchior, fit des prodiges. Les cartes semblaient lui obéir; il fit passer une bague dans le soulier d'une dame; fit sortir un serin d'un œuf, fit reparaître intacte une montre qu'il avait pilée dans un mortier, etc., etc., etc. Fléta termina le spectacle en dansant sur la corde, tandis qu'elle jetait en l'air cinq oranges; qu'elle faisait des équilibres avec une épée, etc., etc., etc. Sa beauté, sa jeunesse, ses grâces, l'expression mélancolique de ses traits, tout concourut à lui gagner tous les cœurs, et quand elle fit sa révérence au public, la salle retentit d'applaudissemens.

Quand les spectateurs furent partis, j'allai la trouver pour la féliciter du succès qu'elle avait obtenu; mais je la trouvai fondant en larmes.

— Qu'avez-vous donc, ma chère Fléta?

— Oh! ce n'est rien... Ne dites pas que j'ai pleuré, je vous en prie; mais je ne puis souffrir de me voir exposée ainsi aux regards de tant de monde... N'en dites rien à Melchior... je ne pleurerai plus.

CHAPITRE XII.

—

Melchior fut enchanté du succès que nous avions obtenu. Il me donna de grands éloges ainsi qu'à Timothée, et dit que, pour notre premier début, nous avions réussi au-delà de ses espérances.

Nous continuâmes à émerveiller pendant cinq jours les bons habitans de la ville de***. Voyant alors que nous n'avions plus d'espoir de faire passer leur argent de leur poche dans la nôtre, nous nous rendîmes dans une autre ville, à environ quinze milles, et nous n'y eûmes pas moins de succès. Nous allâmes ensuite dans une autre, et après une absence de six semaines, nous retournâmes au camp des Egyptiens, qui nous avaient toujours suivis à peu de distance. Melchior était content du profit qu'il avait fait; la pauvre petite Fléta, enchantée de n'avoir plus à danser sur la corde en pu-

blic; et Nattée, heureuse de revoir son mari. Melchior était si satisfait des services que nous lui avions rendus, Timothée et moi, qu'il nous témoignait autant d'amitié que de confiance. Il me fit présent de dix guinées, et en donna cinq à Timothée.

— Eh bien, Japhet, me dit-il, si je vous avais pris à un salaire fixe, vous n'auriez pu vous attendre à plus de sept shillings par semaine; et vous devez reconnaître que dix guinées pour un mois et demi c'est un salaire raisonnable. Ce que vous gagnerez sera toujours proportionné à nos succès, et j'espère que nous en obtiendrons encore davantage lors de notre prochaine excursion... Timothée a-t-il une bonne mémoire?

— Excellente.

— Fort bien. Je vous ai déjà dit que je vais maintenant jouer le rôle de devin; mais il faut pour cela que Nattée nous seconde et nous fraie le chemin.

Nous partîmes le lendemain matin, Nattée nous accompagnant, et nous dressâmes nos tentes sur une prairie voisine d'une petite ville, à environ quatre milles de l'endroit où nous avions laissé les autres Égyptiens. Dans la soirée, Melchior et moi nous nous rendîmes dans la ville, déguisés en paysans, ou pour mieux

dire en bons fermiers; nous entrâmes dans l'auberge la plus fréquentée, et nous étant assis dans la salle destinée au public, nous demandâmes un pot de bière, et nous nous mîmes à causer assez haut pour être entendus par tous ceux qui s'y trouvaient.

— Eh bien! je ne le croirai jamais, me dit Melchior; tout cela n'est que fourberie et imposture, pour vous soutirer de l'argent... Vous dire votre bonne fortune!... Je suppose qu'elle vous a promis une femme riche et une demi-douzaine d'enfans?

— Non, car je suis trop jeune pour me marier; mais elle m'a dit des choses que je sais être véritables.

— Que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a dit que ma mère s'était remariée, et m'avait congédié de sa maison.

— Elle pourrait l'avoir entendu dire.

— Mais elle ne m'avait jamais vu, et je ne lui avais pas dit mon nom. D'ailleurs elle m'a dit que j'ai sur le genou un signe qui est un présage de bonheur, comment pourrait-elle le savoir?

— Je conviens que cela est singulier... Vous a-t-elle dit autre chose?

— Elle m'a prédit que je verrais ce soir mon meilleur ami : or c'est ce qui me paraît impos-

sible, car je n'ai dans le monde entier qu'un seul ami véritable, et je sais qu'il est bien loin d'ici.

— Eh bien, si vous le voyez ce soir, je croirai à ses prédictions, sinon, je dirai qu'elle vous a parlé au hasard. . Et que lui avez vous donné pour tant de belles choses? vous a-t-elle demandé un shilling, ou a-t-elle escamoté votre bourse?

— Je lui ai offert une demi-couronne, et elle l'a refusée; elle m'a dit qu'elle ne vendait pas ses prédictions

— Mais qui est cette femme? me demanda un de ceux qui étaient dans la salle.

— Elle m'a dit qu'elle était la reine des Égyptiens; jamais je n'ai vu une femme semblable. Elle a des yeux qui semblent percer au fond de votre ame. Je l'ai rencontrée sur la prairie, près de cette ville. Elle avait laissé tomber son mouchoir, je le ramassai et le lui présentai. — Montrez-moi votre main, jeune homme, me dit-elle après m'avoir remercié; oh! j'y vois des lignes qui sont un signe certain de bonheur. — Ce fut ainsi que nous entrâmes en conversation.

— Fort étrange...! fort singulier...! la reine des Égyptiens...! refuser de l'argent...! s'écria-t-on de toutes parts.

En ce moment, Timothée entra, comme nous en étions convenus d'avance. Je fis semblant de ne pas le voir; mais il s'avança vers moi, me prit la main, la serra avec un grand plaisir, et me dit :

— Wilson, ne reconnaissez-vous pas votre plus ancien ami ?

— Smith! m'écriai-je en affectant la plus grande surprise; depuis quand êtes-vous en ce pays, et par quel hasard êtes-vous ici?

— J'étais encore à Dublin il y a trois jours; et si je suis ici, c'est par suite d'une aventure assez singulière. Comme je traversais une prairie, à un demi-mille d'ici, une grande femme se présenta devant moi tout à coup, et me dit : — Jeune homme, si vous entrez dans la troisième auberge devant laquelle vous passerez en entrant dans la ville, vous verrez un ami qui vous attend. — Je crus qu'elle se moquait de moi; mais comme il m'était fort égal de loger dans une auberge ou dans une autre, il me vint à l'esprit de suivre son avis. Mais comment pouvait-elle savoir que vous étiez ici et que nous nous connaissions?

— Cela est fort extraordinaire, s'écria Melchior. Elle avait dit la même chose, c'est-à-dire, elle lui avait prédit qu'il verrait aujourd'hui un ami.

—Étrange...! merveilleux...! inconcevable..! répéta-t-on de tous côtés.

Timothée et moi nous nous retirâmes à l'écart et nous nous mîmes à causer en anciens amis, charmés de se revoir. Pendant ce temps, Melchior et les autres personnes qui se trouvaient dans la salle faisaient des commentaires sur cette aventure, et la renommée de la reine des Égyptiens fut fermement établie.

Dès le lendemain, le bruit de cette histoire se répandit dans toute la ville, et plusieurs personnes se rendirent sur la prairie pour consulter la reine des Égyptiens; mais Nattée les recevait avec un air de dédain imposant et refusait de leur répondre Cependant j'avais des conversations fréquentes avec l'hôtesse, et je tirais d'elle des renseignemens sur les habitans de la ville; Melchior obtenait aussi des informations de ceux qui fréquentaient cette auberge, et Timothée qui avait fait une connaissance intime avec la servante, apprit d'elle la plupart des événemens de sa vie. Au bout de quelques jours, Melchior dit à Timothée d'engager cette fille à aller consulter l'Égyptienne. Elle était ignorante, crédule et timide, et il ne put l'y décider qu'à condition qu'il l'accompagnerait jusqu'à la prairie et qu'il ne la perdrait pas de vue. Il lui donna des instructions sur la

manière dont elle devait chercher à entrer en conversation avec l'Égyptienne, et elle les suivit à la lettre.

— N'avez-vous pas laissé tomber cette pièce de six pences que je viens de trouver? dit-elle à Nattée d'une voix tremblante, en feignant d'en ramasser une quand elle fut près d'elle.

— Mon enfant, répondit Nattée qui était préparée à cette visite, je n'ai pas laissé tomber une pièce de six pences et vous n'en avez pas trouvé, mais n'importe, je sais pourquoi vous êtes venue ici. Eh bien, que désirez-vous de moi? Venez-vous me demander si l'hôte et l'hôtesse du Lion-d'Or ont dessein de vous garder à leur service.

La pauvre fille, surprise de se voir déjà reconnue, eut à peine la force de répondre : — Non, je désire que vous me disiez ma bonne fortune.

— Montrez-moi votre main, la jolie fille, et je vous dirai ce que j'y lirai... Ah! je vois que vous êtes née dans un des comtés de l'Angleterre... votre père est mort... votre mère est en service .. votre frère est matelot, et il est maintenant dans les Indes occidentales. Vous....

La pauvre fille n'en entendit pas davantage; elle s'imagina que Nattée ne pouvait connaître

si bien toute sa famille que par des moyens surnaturels, et saisie d'une crainte mortelle, elle tomba sans connaissance, agitée de violentes convulsions. Quand elle fut revenue à elle, Timothée la reconduisit à l'auberge, où elle raconta son histoire qui circula bientôt dans toute la ville, et le nombre des curieux qui désiraient consulter la reine des Égyptiens augmenta encore. Mais Nattée se tenait toujours sur la réserve, elle ne répondait qu'aux questions de ceux sur qui nous lui avions donné des renseignemens certains, et alors elle ne leur parlait que du passé pour les convaincre que rien ne lui était caché, ne voulait jamais s'expliquer sur l'avenir, et refusait invariablement d'accepter de l'argent.

En agissant ainsi, elle suivait les instructions de Melchior; elle aurait certainement pu gagner une bonne somme d'argent pendant les quinze jours que nous restâmes dans cette ville, mais il voulait qu'elle ne fît que semer et il se réservait le soin de récolter; et en s'abstenant de prédire l'avenir, il savait qu'elle rendrait encore plus ardente la curiosité qu'elle avait fait naître. Un beau matin, Nattée disparut avec ses deux tentes, et l'herbe qui avait été foulée sous les pieds des curieux put alors se relever et croître de nouveau.

Deux jours après nous partîmes aussi, et ayant rejoint Nattée, nous retournâmes au camp des Égyptiens; huit jours après nous nous rendîmes de nouveau dans cette ville, Melchior et moi, déguisés en commis-voyageurs, et nous descendîmes dans la meilleure auberge, qui était située dans un autre quartier. Nous ordonnâmes notre souper et nous nous le fîmes servir dans la salle du café; la conversation y roulait encore sur les connaissances merveilleuses de la reine des Égyptiens.

— Folie! s'écria Melchior, j'en ai entendu parler, elle ne sait rien, elle n'oserait prédire l'avenir. Mais il y a un homme qui voyage dans ces environs, et c'est lui qui vous surprendra s'il arrive qu'il passe par cette ville. Personne ne sait qui il est, il se fait appeler le grand Aristodème, il connaît également le passé, le présent et le futur; il ne demande jamais à personne de lui montrer sa main, c'est au visage qu'il vous regarde, et malheur à quiconque lui ferait un mensonge. Du reste, il est bon et obligeant, il peut dire à chacun tout ce qui lui arrivera par la suite, et jamais une de ses prédictions n'a manqué de s'accomplir. Il a les cheveux blancs comme l'argent, et il y a des gens qui disent qu'il a plusieurs centaines d'années.

Plusieurs personnes vantèrent encore l'Égyptienne et dirent qu'ils doutaient que le grand Aristodème pût lui être supérieur.

— Tout ce que je puis vous dire, répondit Melchior, c'est que pour deux guinées il m'a appris qu'on m'avait fait un legs de six cents livres, dont je n'aurais jamais entendu parler sans cela.

Nous passâmes trois jours dans cette auberge, où chacun venait nous faire des questions sur le grand Aristodème. Nous réussîmes à enflammer la curiosité publique, et enfin Melchior jugea qu'il était temps de frapper le grand coup.

CHAPITRE XIII.

—

La ville de*** avait été autrefois manufacturière et florissante; mais les manufactures l'avaient quittée, et la principale partie de la population s'y composait de personnes jouissant d'une fortune indépendante qu'elles tenaient de leurs ancêtres, ou qu'elles avaient acquise

par leur industrie personnelle. Timothée, en habit noir complet et ayant au cou une chaîne d'argent, y arriva un matin à cheval. Il avait reçu ordre de Melchior d'aller au pas jusqu'à un demi-mille de la ville et d'y entrer ensuite au grand galop, de descendre dans la meilleure auberge et d'y retenir un appartement pour le grand Aristodème qui devait arriver dans une demi-heure. Cette nouvelle circula dans toute la ville ; et, comme chacun avait entendu parler du grand Aristodème, une foule de curieux vinrent faire force questions à Timothée. Il n'y répondit qu'avec un ton de réserve, mais il en dit assez pour mettre en jeu toutes les imaginations et faire supposer les choses les plus merveilleuses. Bientôt une chaise de poste, attelée de quatre chevaux, arriva d'un train qui ébranla toutes les maisons et qui fit mettre toutes les têtes aux fenêtres, et s'arrêta à la porte de l'auberge. Les garçons accoururent pour ouvrir la portière, mais Timothée les repoussa comme s'ils eussent été indignes de rendre quelques services à un si grand homme, et aida lui-même le grand Aristodème à descendre. Melchior portait une longue robe de soie, une perruque de longs cheveux blancs qui lui flottaient sur les épaules, un bonnet carré jaune, et deux ou trois chaînes d'or passées

autour de son cou tombaient sur sa poitrine à quelque distance l'une de l'autre; je l'accompagnais, vêtu en étudiant allemand, avec une perruque brune.

Comme le grand Aristodème montait les degrés qui conduisaient à l'auberge, un homme dont il connaissait la profession lui boucha le passage un instant. — Place, commis de l'Excise! s'écria-t-il d'un ton impérieux; personne ne me barre le chemin impunément. Le commis, surpris qu'un étranger connût sa profession, et presque consterné, s'écarta sur-le-champ, tandis que tous ceux qui l'avaient entendu levaient les mains et les yeux vers le ciel de surprise. Le grand Aristodème monta dans sa chambre, dont il ferma la porte, et je descendis pour payer les postillons, et ordonner le dîner, tandis que Timothée faisait porter dans notre appartement nos bagages qui étaient considérables.

— Mon maître ne veut voir personne, dis-je à l'hôte; il quitte cette ville demain matin, si la poste lui apporte des lettres qu'il attend. Veillez à ce qu'on le laisse tranquille, car il a besoin de repos, ayant fait cent cinquante milles depuis vingt-quatre heures.

Laissant à l'hôte le soin de disséminer ces nouvelles, j'allai rejoindre Melchior. — Tout

va bien jusqu'ici, Japhet, me dit-il, nous n'avons encore fait que perdre du temps et semer de l'argent; à présent il s'agit de voir si la moisson sera bonne. Quand nous aurons dîné, vous irez retrouver l'hôte, vous tâcherez d'entrer en conversation avec lui, et vous lui demanderez s'il y a des pauvres dans la ville, attendu que je suis généreux. Vous pouvez même lui donner à entendre que je donne aux pauvres tout ce qui m'est offert pour exercer mon art, attendu que je n'ai pas besoin d'argent. J'exécutai cet ordre; j'obtins de l'hôte bien des renseignemens qui pouvaient nous être utiles, et nous passâmes la soirée sans voir personne.

Le lendemain matin, les lettres que nous attendions n'étant point arrivées, comme le lecteur peut aisément le supposer, j'annonçai que nous resterions dans l'auberge pour les attendre, et l'hôte se hasarda à me dire que plusieurs personnes désiraient vivement consulter mon maître; je répondis que j'allais lui en faire part, mais qu'il ferait bien de les prévenir qu'on ne pouvait lui offrir que de l'or. Quelques minutes après je revins lui dire que le grand Aristodème consentait à voir une couple de personnes, mais pas davantage. Nous étions munis de tout l'appareil nécessaire pour surprendre et même pour effrayer, mais Melchior

jugea plus à propos de conduire ses opérations avec simplicité; il s'assit devant une table couverte d'un drap noir sur lequel étaient brodées des figures bizarres; devant lui était un grand livre ouvert, et à côté une petite baguette ayant une pomme d'or. Timothée était à la porte avec une courte épée romaine passée dans sa ceinture; et j'étais debout, dans une attitude respectueuse, derrière le grand Aristodème.

La première personne qui fut admise était la femme du maire de la ville. Rien ne pouvait être plus heureux, attendu que nous avions tous les renseignemens possibles sur elle et sur son mari, car les gens en place sont toujours ceux dont on parle le plus. Melchior fit un geste en silence, je lui présentai une chaise, et lui fis signe de s'asseoir. Le grand Aristodème la regarda en silence, tourna quelques feuilles de son livre, resta quelques instans les yeux fixés sur une page, et lui dit enfin : Mairesse de***, que me veux-tu?

— Elle tressaillit et pâlit. — Je voudrais vous demander...

— Je le sais; tu voudrais me demander bien des choses, si j'avais le temps de t'écouter. Mais ton premier désir est de savoir si tu as quelque chance de donner un héritier à ton mari. — N'est-il pas vrai ?

— J'en conviens, répondit la dame, respirant à peine.

— C'est ce que ce livre m'a appris. Mais que je te fasse une question. — Penses-tu que les bienfaits du ciel doivent tomber sur toi, quand tu ne fais de bien à personne? Ton mari et toi vous êtes riches : quels malheureux avez-vous jamais soulagés? — Donnez, et vous recevrez... j'ai dit.

Il fit un geste, et la dame se leva pour se retirer. Elle tenait une guinée d'une main, sa bourse était dans l'autre; elle en mit encore quatre et les déposa sur la table, avec la première.

— C'est bien; la charité intercédera pour toi, et tes vœux seront comblés. — Astolphe, prends cet argent, et qu'il soit distribué aux pauvres.

Je pris les cinq guinées et la dame se retira.

— Qui peut dire que je ne fais pas de bien? dit Melchior en souriant, quand elle fut partie. Son avarice est aussi connue que son désir d'avoir des enfans. Si la leçon que je viens de lui donner la rend charitable, n'est-ce pas un service rendu à la société?

Une autre dame entra en ce moment. Elle resta interdite en voyant l'air et le costume du grand Aristodème, et elle fit un pas en arrière

comme pour sortir; mais Timothée avait fermé la porte, et elle prit le parti de rester. Nous ne la connaissions nullement, ce qui nous mettait dans une situation difficile. Cependant Melchior la fit asseoir comme la première, et lui demanda ce qu'elle désirait de lui. Elle lui répondit d'une voix tremblante qu'elle était veuve; qu'elle n'avait d'autres moyens d'existence que les secours qu'elle recevait de son fils qui était officier de marine; que depuis longtemps elle n'en avait reçu aucunes nouvelles; qu'elle craignait qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, et qu'elle était dans la plus grande détresse.

— Je n'ai que cette bague à vous offrir, ajouta-t-elle; dites-moi, si vous le pouvez, s'il vit encore, si j'aurai le bonheur de le revoir.

— Combien y a-t-il de temps que vous n'en avez reçu de nouvelles?

— Il y a sept mois, sa dernière lettre est datée de Bahia.

Elle ouvrit son ridicule, y prit la lettre et la présenta à Melchior.

— La voici, continua-t-elle, lisez-la.

Melchior jeta un coup d'œil à la dérobée sur l'adresse, et lui répondit :

— Mistress Watson...

— Juste ciel! vous savez mon nom!

— Je n'ai pas besoin de lire cette lettre ; j'en connais le contenu.

Il tourna quelques feuillets de son livre, eut l'air d'étudier un instant, et ajouta :

— Votre fils est vivant.

— Dieu soit loué ! s'écria-t-elle en joignant les mains; et ouvrant son ridicule pour y prendre un mouchoir, elle le laissa sur la table.

— Mais il ne faut pas vous attendre à le revoir très-promptement.

— Peu importe. Il vit, c'est tout ce que je désire. Que le ciel vous récompense !

Melchior me dit un mot à l'oreille, et, profitant du moment où la veuve s'essuyait les yeux, je glissai dans son ridicule les cinq guinées qu'il venait de recevoir.

Elle se leva pour se retirer, et lui offrit sa bague.

— Non, non, dit Melchior; je reçois du riche pour donner au pauvre ; mais je n'accepte rien de la veuve dans l'affliction.

Il prit sa baguette, en toucha le ridicule, et ajouta :

— Vous pouvez vous retirer, mistress Watson. Le ciel pourvoira à vos besoins les plus urgens. Il est écrit : « Cherchez et vous trouverez. »

La bonne dame se retira en versant des larmes de satisfaction et de reconnaissance.

— Jusqu'à présent, vous avez travaillé pour rien, dis-je à Melchior quand elle fut partie.

— C'est la vérité, Japhet; mais quand je n'aurais secouru cette pauvre femme que par un motif d'intérêt personnel, je n'aurais pas fait une mauvaise affaire, soyez-en sûr. Je vous dirai pourtant que je l'ai fait par pure compassion. Les hommes sont un singulier mélange de bien et de mal. Je fais la guerre aux fous mais non aux malheureux.

— Mais vous lui avez dit que son fils était vivant!

— Et il peut être mort; cela est vrai. Mais, en le supposant, j'ai du moins rendu la tranquillité à son esprit jusqu'à ce qu'elle en reçoive la nouvelle, et j'ai retardé l'instant où elle sera véritablement malheureuse.

Cette bonne action de Melchior ne lui fut pas inutile. La veuve fut au comble de l'étonnement en trouvant les cinq guinées. Elle raconta partout son histoire, en assurant, comme elle le croyait fermement, qu'elle avait toujours eu son ridicule suspendu à son bras, et que le grand Aristodème n'avait fait que le toucher de sa baguette. On ne parla plus d'autre chose dans la ville, et la porte de l'auberge fut

assiégée par une foule de personnes qui voulaient le consulter. Par un hasard heureux, mistress Watson, le lendemain matin, reçut de son fils une lettre contenant une remise d'argent assez considérable; et, pleine de reconnaissance, elle revint chez le grand Aristodème, qu'elle vénérait presque comme un être surnaturel, et déposa dix guinées sur le drap noir.

Cette aventure fut le commencement d'une moisson abondante. En six jours de temps, nous réalisâmes plus de trois cents livres, et nous pensâmes alors qu'il était temps de partir. Les lettres que nous attendions arrivèrent, et la chaise de poste qui nous emmena eut peine à percer la foule attroupée à la porte de l'auberge pour voir l'homme extraordinaire qui allait la quitter.

CHAPITRE XIV.

—

Nous avions pris une chaise de poste pour nous conduire dans une ville voisine, et nous

étions partis dans la soirée. Quand nous eûmes fait trois ou quatre milles, nous arrivâmes près d'un vaste terrain communal couvert de bruyères, et j'ordonnai aux postillons d'arrêter, attendu que le grand Aristodème voulait y passer la nuit à observer les astres. Ils connaissaient la réputation de cet illustre personnage, et ils ne parurent pas très-surpris de cet ordre. Nous avançâmes à quelque distance dans la bruyère, et nous y fîmes déposer nos bagages Quand la voiture fut partie, nous quittâmes nos costumes pour reprendre nos vêtemens ordinaires, et cachant dans un gros buisson nos caisses et nos malles que nous envoyâmes chercher la nuit suivante, nous retournâmes au camp des Égyptiens qui n'était qu'à deux milles, et où nous fûmes reçus avec joie par Nattée et Fléta.

J'ai déjà dit à mes lecteurs que Melchior était un homme peu ordinaire. Tous les jours il gagnait dans mon esprit; les scrupules que j'avais d'abord se dissipèrent peu à peu; je pris goût à notre vie errante, et le temps s'écoulait rapidement. Quand nous étions dans le camp, la petite Fléta était ma compagne constante, et je m'amusais à lui apprendre à lire et à écrire.

— Japhet, me dit un jour Timothée, je ne vois pas que vous avanciez beaucoup dans la recherche de votre père.

— Vous avez raison, mais j'acquiers la connaissance du monde, ce qui me sera utile pour le trouver, et je gagne de l'argent, ce qui m'est nécessaire pour le chercher efficacement.

— Combien Melchior vous a-t-il donné après notre départ?

— Vingt guinées, ce qui, avec ce que j'avais déjà, en fait plus de cinquante.

— Et il m'en a donné dix, ce qui m'en fait vingt... Soixante-dix guinées sont une jolie somme, Japhet.

— Sans doute, mais elle est bientôt dépensée. Il faut que nous en gagnions davantage. Timothée... Melchior parle déjà d'une nouvelle expédition.

— Dans quel genre?

— Dans le nôtre... Nous allons guérir toutes les maladies qui existent sous le soleil; nous croirons être encore chez M. Cophagus. Nous devons commencer demain à préparer des pilules.

— J'espère qu'il ne m'en fera pas avaler pour en prouver l'efficacité.

— Non sans doute. A quoi servirait Num?

Nous passâmes plusieurs jours à préparer des pilules, des poudres et des élixirs de toute espèce; et lorsque tout fut prêt, nous partîmes pour une ville plus éloignée que celle où nous

avions été auparavant. En y arrivant, Melchior et moi nous entrâmes dans une auberge, Timothée et Num se rendirent sur la place du marché. Num marchait à pied tenant en main une trompette, dont il sonnait de toutes ses forces; Timothée, avec son costume à paillettes, le suivait, monté sur un âne; dès que la foule eut commencé à s'attrouper autour d'eux, Timothée se mit debout sur sa selle, et la harangua ainsi qu'il suit :

« Mesdames et messieurs... j'ai l'honneur de vous annoncer l'arrivée en cette ville du célèbre docteur Appallachéosmocommético, qui a voyagé plus loin que le soleil, et plus vite qu'une comète. Il a visité toutes les parties du globe,... fumé le calumet avec les Indiens sauvages du Canada,... chassé avec les Araucas dans l'Amérique méridionale,... galopé sur des chevaux sauvages dans les plaines du Mexique... Il s'est frotté le nez avec les Esquimaux;... Il s'est servi de petits bâtons pour dîner avec les Chinois, et il a fait un nouveau nez au grand khan des Tartares.... Il s'est chauffé avec les Russes au feu allumé sur les glaces de la Néva;... il a dansé la Mazurka avec les Polonais.... la valse avec les Allemands,... le fandango avec les Espagnols,.. des contredanses avec les Français, sans parler de la danse de la Tarentule à Naples... Il a

exploré toutes les mines et tous les volcans du monde;... il est descendu jusqu'au fond du Vésuve, et en a été rejeté, au milieu d'un torrent de lave, par Stromboli... Il a vécu plus de mille ans, et il semble presque encore dans la fleur de la jeunesse... Ses dents se sont renouvelées cent quarante fois, et il doit lui en pousser de nouvelles à Noël... Il a passé toute sa vie au service du genre humain et à faire du bien à ses semblables; et ayant l'expérience de plus de mille ans, il sait guérir plus de mille maladies... Messieurs, ce docteur incomparable se présentera devant vous ce soir; il vous dira à quoi sont propres tous ses remèdes, et chacun pourra choisir ce qui convient à sa maladie... Mesdames, cet admirable docteur possède une foule de secrets précieux pour le beau sexe,... une poudre qui procure une famille nombreuse à celles qui n'ont jamais eu d'enfans,... un filtre qui rend les maris constans,... un opiat qui les aveugle,... des cosmétiques qui font renaître la jeunesse et la beauté,... un élixir qui empêche les enfans de crier... Sonnez de la trompette, Philotas, et que personne n'ignore que le célèbre docteur Appallachéosmocommético a daigné s'arrêter en cette ville, pour en guérir tous les habitans. »

Les joues de Num s'enflèrent à devenir

pourpres, et Timothee se laissant retomber sur son âne, ils allèrent faire la même annonce sur toutes les places et dans tous les carrefours de la ville, escortés par une troupe nombreuse d'enfans en guenilles.

Vers quatre heures après midi, Melchior se rendit sur la place du marché. Je l'accompagnai vêtu en étudiant allemand, Timothée et Num nous suivaient avec leur costume en paillettes. On y avait préparé une espèce de théâtre, et la populace l'entourait déjà, plutôt dans l'espoir de s'amuser qu'avec l'intention de rien acheter. Nous montâmes tous quatre, et nous étalâmes nos marchandises sur le bord de la plateforme, pendant que Num sonnait de la trompette.

— Pourquoi sonnez-vous de la trompette, monsieur Philotas? demanda Melchior à Num.

— Parce qu'on m'a dit de le faire, répondit Num avec son air niais et lugubre.

— Et pourquoi vous a-t-on dit le le faire?

— Comment le saurais-je?

— Quelle sotte réponse!.... Et vous, monsieur Dionysius, le savez-vous?

— Je crois le savoir, monsieur, répondit Timothée; c'est parce que c'est un honneur qu'on rend à tous les vainqueurs.

—Voulez-vous dire que je suis un vainqueur?

— Oui, monsieur. Vous avez vaincu la mort; et c'est la plus grande de toutes les victoires.

— Mesdames et messieurs, dit alors Melchior après avoir salué l'auditoire, je vois que vous avez tous la bouche ouverte et que vous attendez mes pilules, mais ne soyez pas trop impatiens : je ne vous vendrai aucun de mes médicamens à moins que vous n'ayez quelque maladie qui l'exige; car je serais un pauvre docteur si je ne faisais que vous guérir des maladies que vous n'avez point. *Est neutrale genus signans rem non animatam*, dit Hérodote; ce qui signifie en anglais que ce qui convient à un tempérament, est du poison pour un autre. Il faut donc beaucoup de prudence pour administrer des médicamens, et le soin de ma réputation exige que je ne permette à personne d'en prendre un qui ne doive lui être utile... Et maintenant, mes chers amis, je vous prierai de faire attention aux qualités particulières de l'élixir contenu dans cette petite fiole. Vous remarquerez qu'il ne s'y trouve pas plus de cinquante gouttes; mais ces cinquante gouttes ajoutent dix ans à la vie, car elles guérissent un pareil nombre de maladies; d'abord, elles guérissent l'hydropisie, dont le célèbre Gallien décrit trois espèces, l'*ascites*, l'*anasarca* et le *tympanites*. Les diagnostics, ou symptômes de

cette maladie, sont l'enflure de l'abdomen ou de l'estomac, la difficulté de respirer, le manque d'appétit, et une toux insupportable. Quelqu'un de vous en est-il affligé?... Personne?... J'en rends grace au ciel.

La seconde maladie que guérit cet élixir, est la péripneumonie, ou l'inflammation des poumons. Les diagnostics en sont la faiblesse du pouls, l'enflure des yeux, et la rougeur du visage. Si quelqu'un de vous a ces symptômes, il est attaqué de cette maladie... Personne?... J'en remercie encore le ciel.

— C'est aussi un remède souverain contre la diarrhée, dont les diagnostics sont l'affaiblissement du corps, des coliques fréquentes, des sueurs froides, et des vents dans les entrailles.

En ce moment plusieurs individus s'avancèrent, et se plaignirent d'être attaqués, l'un de coliques fréquentes, l'autre de sueurs froides, et trois ou quatre, de vents dans les entrailles.

— Ne vous en inquiétez pas, mes bons amis; remerciez plutôt le ciel de ce que je suis ici pour vous guérir. Car, que dit Hippocrate? *Relativum cum antecedente concordat;* c'est-à-dire, une maladie attaquée dès son commencement cède plus facilement aux remèdes. Tenez, mes amis, prenez chacun une de ces fioles, et re-

merciez-moi, car je ne vous la ferai payer qu'un shilling.

Cet élixir n'est pas moins efficace pour guérir de la goutte, dont on distingue plusieurs espèces; car on l'appelle *gonagra*, *chiragra*, *ponagra*, *omagra* et *lumbago*, suivant qu'elle attaque les genoux, les mains, les pieds, l'épaule ou le dos. Faites attention que cet élixir peut se conserver un siècle; et le temps viendra où vous vous applaudirez d'avoir sous la main dans votre vieillesse de quoi guérir toutes les douleurs.

Le nombre de ceux qui avaient des douleurs dans les membres, ou qui craignaient d'en avoir, fut si grand, que nous eûmes à peine assez de fioles pour les contenter tous. Le docteur fut obligé d'annoncer qu'il en apporterait d'autres le lendemain.

— A présent, mesdames et messieurs, je vous prie de donner toute votre attention à cet emplâtre .. Avancez, Dionysius, vous en avez éprouvé la vertu merveilleuse; racontez à cette honorable compagnie l'effet miraculeux qu'elle a opéré sur vous.

— Mesdames et messieurs, dit alors Timothée, il y a environ trois semaines, je tombai du haut d'un toit, et je me brisai l'épine du dos en trois endroits. On fit venir un chirurgien qui

m'examina, et dit qu'il fallait prendre ma mesure pour me faire un cercueil. Le docteur était alors en consultation avec le médecin du roi sur un cas de gangrène dont la reine était attaquée au gros orteil du pied droit. Heureusement il revint à temps; il m'appliqua son emplâtre sur le dos, et au bout de cinq jours j'étais guéri radicalement.

— Et vous pouvez plier le dos? cria un des auditeurs.

— Dans tous les sens, et je vais vous en donner la preuve.

Et à ces mots, Timothée fit le saut périlleux en avant, puis en arrière, et fit ensuite le tour de la plateforme en marchant sur ses mains.

— Vous conviendrez que c'est une jolie cure, dit Melchior, et j'ai à peine besoin de vous dire que cet emplâtre est un remède infaillible pour guérir les efforts, les entorses, les froissures, les contusions, dislocations, etc. Mais ce qui va vous surprendre bien davantage, c'est que le prix n'en est que de huit pences.

L'emplâtre se débita rapidement, et Melchior fit avec le même succès l'éloge de ses pilules, de ses poudres et de ses autres médicamens. Mais quand il en vint aux cosmétiques, nos six mains ne pouvaient suffire pour en fournir à toutes les femmes qui en deman-

daient. La soirée étant alors fort avancée, Melchior annonça qu'il allait prendre congé de la compagnie jusqu'au lendemain à pareille heure.

— En ce cas, dit Timothée, je vais vendre à mon tour une poudre de ma composition.

— Une poudre de votre composition, monsieur Dionysius! dit Melchior.

— Oui, monsieur; et c'est en rêvant que j'en ai fait la découverte.

— Et à quoi est-elle bonne ?

— A tuer les puces, monsieur, et je réponds qu'elle est aussi infaillible que toutes les vôtres.

— Mais comment faut-il l'employer ?

— Je le dirai à ceux qui en achèteront, monsieur; et le prix n'en est que de six pences.

— Voilà six pences, dit une femme, donnez-moi un paquet de votre poudre... A présent, dites-moi comment je dois m'en servir.

— Je vais vous l'expliquer... D'abord, prenez la puce, tenez-la délicatement entre le pouce et l'index de la main gauche, et pressez-la un peu, de manière à la forcer à ouvrir la bouche; insinuez-y ensuite un seul grain de ma poudre, et vous la verrez mourir sur-le-champ.

— Mais quand j'ai pris une puce, répliqua la femme, je puis la tuer moi-même.

— J'en conviens, dit Timothée; mais cela

n'empêche pas que ma poudre ne soit infaillible. Faites-en l'essai, si elle ne réussit pas, je vous rendrai votre argent.

Toute la place retentit d'éclats de rire, et nous nous retirâmes après avoir vendu pour plus de dix-sept livres de drogues qui ne nous avaient coûté que quelques shillings. Nous fîmes une récolte à peu près semblable chacun des cinq jours que nous restâmes dans cette ville. Nous n'eûmes pas moins de succès dans plusieurs autres où nous nous rendîmes ensuite. Je secondais Melchior de tout mon pouvoir, et il lui arrivait souvent, pour se donner plus d'importance, de dire à son auditoire qu'il était obligé d'aller donner des secours à quelques malades, et qu'il laissait à son élève le soin d'expliquer les vertus de ses médicamens. Au bout de six semaines, nous retournâmes au camp, qui, suivant l'usage, se trouvait à peu de distance.

CHAPITRE XV.

Les profits de Melchior avaient été beaucoup plus considérables qu'il ne l'avait espéré, et il nous paya, Timothée et moi, très-libéralement. J'étais charmé d'être de retour au camp, car après six semaines de fatigues continuelles, un peu de repos et de tranquillité était agréable. La petite Fléta se jeta dans mes bras, et Nattée, avec sa grâce et sa dignité ordinaires, me dit qu'elle était charmée de me voir de retour sous ma tente... *Ma* tente! Je me disais que la tente d'un camp d'Égyptiens ne pouvait être une demeure permanente, ni pour moi, ni pour Fléta, et que nous ne devions y faire qu'un séjour temporaire.

Nous avions ainsi continué pendant un an à exercer nos talens divers, et toujours d'une manière lucrative, quand, un jour que j'étais assis devant notre tente, donnant une leçon de

lecture à la petite Fléta, je vis arriver un Égyptien qui ne faisait point partie de notre troupe. Il était couvert de poussière, et la sueur qui lui tombait du front prouvait qu'il avait voyagé avec vitesse. Il s'adressa à Nattée, qui était près de nous, et lui parla en sa propre langue, que je n'entendais pas, mais je compris qu'il demandait Melchior. Lorsqu'ils eurent échangé quelques phrases, Nattée donna des signes de surprise et d'alarme. Elle se couvrit le visage de ses deux mains, mais elle les retira sur-le-champ, comme si elle eût cru déroger à son rang en montrant de l'émotion, et parut ensevelie dans de profondes réflexions. Voyant Melchior approcher, l'Égyptien courut à lui, et ils eurent une conversation très-animée qui dura une douzaine de minutes, après quoi il repartit aussi subitement qu'il était arrivé.

Melchior suivit des yeux l'étranger, et quand il ne le vit plus, il s'approcha de nous, prit sa femme à l'écart, et se mit à causer avec elle; je les observai avec attention, et je vis qu'il devait être arrivé quelque chose de très-important. Melchior avait les yeux fixés sur Nattée, elle le regardait d'un air mélancolique, les bras croisés sur sa poitrine en signe de soumission. Enfin elle lui dit en anglais, en citant un texte de l'Écriture : Où tu iras, j'irai;

ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu mon Dieu. »

Ils se séparèrent, et Melchior me fit signe d'approcher de lui. — Japhet, me dit-il, ce que je vais vous dire vous surprendra; j'ai eu en vous toute la confiance que je puis accorder à qui que ce soit, mais il est de certains secrets qu'on doit renfermer dans son sein, ou ne révéler qu'à celle à qui l'on est uni par des nœuds solennels. Dans quelques jours, ce camp sera levé, et les Égyptiens qui le composent iront rejoindre une autre division de la tribu. Quant à moi, ni eux, ni vous, vous ne me verrez plus. — Ne me demandez pas quelle en est la cause, je ne puis vous le dire.

— Et Nattée?

— Elle me suivra partout où j'irai. — Mais vous, quel parti allez-vous prendre?

— Je n'en sais rien, Melchior. Le monde est ouvert devant moi, et je ne resterai certainement pas sans vous avec les Égyptiens. Mais permettez-moi une question : — Que va devenir la petite Fléta? Vous accompagnera-t-elle, ou comptez-vous la laisser au milieu d'une tribu à laquelle elle est étrangère?

Melchior hésita un instant. — Je ne sais trop que vous répondre; mais quel intérêt pouvez-vous prendre de la fille d'un soldat inconnu?

— En supposant qu'elle soit ce que vous dites, Melchior, je lui suis sincèrement attaché, et je verrais avec peine une si aimable enfant rester ici. Je suis sûr que vous ne m'avez pas dit la vérité sur sa naissance, car elle m'a rapporté plusieurs circonstances de son enfance dont elle se souvient, et qui prouvent qu'elle est née d'une bonne famille et qu'elle a été volée à ses parens.

— Je ne croyais pas qu'elle eût eu une si bonne mémoire, dit Melchior les dents serrées; elle ne m'en a jamais dit autant, ni à Nattée.

— Cela est très-probable, mais je n'en suis pas moins convaincu qu'elle a été volée à ses parens ; et il ne faut pas qu'elle reste ici.

— Il ne faut pas !

— Je le répète, Melchior, il ne faut pas qu'elle y reste. Quand vous serez parti, vous n'aurez plus aucun pouvoir dans votre tribu, et vous ne sauriez avoir de motif pour l'y laisser.

— Qu'en savez-vous ? je puis avoir pour cela des raisons secrètes.

— Je vous ferai la même question que vous venez de me faire : Quel intérêt pouvez-vous prendre à la fille d'un soldat inconnu ?

Melchior parut confus et embarrassé. — Elle n'est pas fille d'un soldat, Japhet, et je con-

viens qu'elle a été volée à ses parens. Mais vous ne devez pas en conclure que ce soit ma femme ou moi qui l'avons volée.

— Je ne vous en accuse point, je ne vous en ai jamais cru capable; et c'est pourquoi je suis surpris de l'intérêt que vous semblez prendre à elle. Il faut lui laisser la liberté du choix, Melchior; si elle veut vous suivre ou rester ici, je n'ai pas un mot à dire; mais si elle préfère m'accompagner, je l'emmènerai quoi que vous puissiez dire.

— Japhet, dit Melchior après un instant de réflexion, nous avons vécu en amis depuis plus d'un an, il ne faut pas nous quereller à l'instant de nous séparer. Dans une demi-heure vous aurez ma réponse.

Il rentra dans sa tente, sans doute pour conférer avec Nattée, et j'allai rejoindre Fléta.

— Fléta, lui dis-je, savez-vous que le camp va être levé, et que Melchior et Nattée vont le quitter pour toujours?

— Vraiment! et qu'allez-vous devenir, vous et Timothée?

— Il faudra bien que nous allions chercher fortune ailleurs.

— Et moi, continua-t-elle, avec un air d'alarme, en fixant sur moi ses grands yeux bleus, faudra-t-il donc que je reste ici?

— Vous en déciderez vous-même, Fléta. Si vous préférez m'accompagner, je trouverai le moyen de vous emmener avec moi, même en dépit de Melchior.

— Si je préfère vous accompagner, Japhet!... vous qui avez eu tant de bonté pour moi!... Pouvez-vous en douter? — Mais qu'est-il donc arrivé?

— Je ne le sais pas plus que vous, Fléta; mais Melchior vient de me dire qu'il allait quitter les Égyptiens pour toujours avec Nattée.

Fléta jeta un coup d'œil autour de nous, et me dit à voix basse :

— Je comprends leur langue, du moins en partie, Japhet, quoiqu'ils ne s'en doutent pas, et j'ai entendu quelques mots de ce que cet Égyptien disait à Nattée, quoiqu'ils fussent à quelque distance de nous : il désirait voir Melchior. Nattée lui a demandé ce qu'il avait à lui dire, et il lui a répondu : — *Il est mort!* — Je n'ai pas pu comprendre le reste de leur conversation, mais il a parlé d'*un cheval*.

Il est mort! Melchior avait-il donc commis un meurtre, et était-il obligé de s'enfuir du pays? Cette supposition paraissait assez vraisemblable, et pourtant je ne pouvais l'admettre; car, à l'exception de ce système d'imposture qu'il pratiquait en abusant de la crédulité

publique, je n'avais jamais remarqué en lui rien qu'on pût appeler criminel. Au contraire, il était bon, généreux, équitable, et il montrait même souvent qu'il avait un bon cœur. Sa conduite était une énigme. Caché sous un de ses déguisemens, il ne se faisait aucun scrupule de mentir et de tromper; mais de retour sous sa tente, il semblait homme d'honneur, et, à l'exception de ce qu'il m'avait dit sur la naissance de Fléta, il ne m'avait jamais fait un mensonge, du moins que je pusse découvrir. J'étais occupé de ces réflexions quand Melchior revint. Ayant dit à Fléta d'aller trouver Nattée dans sa tente :

— Japhet, me dit-il, j'ai résolu de vous accorder votre demande relativement à Fléta; mais ce ne peut être qu'à quelques conditions.

— Quelles sont-elles?

— D'abord, dites-moi ce que vous avez dessein de faire, et si votre projet est de suivre la profession que je vous ai apprise?

— Je vous répondrai franchement que je n'ai pas dessein de suivre cette profession, à moins que la nécessité ne m'y force : mon projet est de chercher mon père.

— Et si la nécessité vous y forçait, comptez-vous faire usage des talens de Fléta? En d'autres termes, désirez-vous la prendre avec vous

par spéculation, pour en tirer un profit, et la laisser ensuite tomber dans le vice et l'infamie?

— Je suis surpris que vous me fassiez cette question, Melchior; c'est la première fois que vous êtes injuste envers moi. Non, si j'étais obligé de suivre cette profession, je ne permettrais point à Fléta d'en faire autant; j'aimerais mieux la voir dans la tombe; c'est, au contraire, pour la préserver du vice et de l'infamie, et pour l'arracher à un genre de vie qui n'aurait jamais dû l'avilir, que je désire la prendre avec moi.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur. Je l'aime comme ma sœur, et je ne puis m'empêcher d'espérer que tout en cherchant mon père, le hasard pourra me faire rencontrer le sien.

Melchior se mordit les lèvres.

— J'ai une autre promesse à exiger de vous, Japhet, c'est de me donner tous les six mois, à une adresse que je vous remettrai, de vos nouvelles et de celles de Fléta, et de me donner en même temps votre adresse.

— Je vous le promets de tout mon cœur, Melchior. Mais vous paraissez prendre tout à coup un étrange intérêt à cette petite fille?

— Je désire que vous le pensiez; mais ne

m'en demandez pas la raison. Voulez-vous quelque argent pour son entretien?

— Non, à moins que la nécessité ne m'y force. Si cela arrivait, je verrais avec plaisir que vous êtes encore son ami.

— Fort bien. Souvenez-vous donc qu'en m'écrivant à l'adresse que je vous laisserai en partant, vous pourrez toujours obtenir les fonds dont vous aurez besoin pour elle. Ce point étant réglé, je suis satisfait des arrangemens que nous venons de prendre.

Timothée avait été absent pendant les événemens qui venaient de se passer. Dès qu'il fut de retour, je lui en fis part.

— Eh bien, Japhet, je ne sais trop qu'en dire; je n'étais pas mécontent de notre vie actuelle, et pourtant je ne serai pas fâché d'en changer. Mais qu'allons-nous faire à présent?

— C'est à quoi nous devrons réfléchir. En attendant nous ne manquons pas d'argent, et il faudra l'économiser.

Nous soupâmes tous ensemble pour la dernière fois, et Melchior nous dit qu'il avait résolu de partir le lendemain. Nattée paraissait triste, mais résignée. Au contraire, la joie brillait sur tous les traits de Fléta. Elle était enchantée en songeant qu'elle ne serait plus obligée de danser sur la corde, et il était délicieux

pour moi de la voir si heureuse. Tout le camp fut bientôt enseveli dans le sommeil, et Melchior s'occupa dans sa tente à faire ses préparatifs de départ. Je n'avais pas envie de dormir, et me promenant, par un superbe clair de lune, à quelques pas des tentes, je vis bientôt Nattée s'avancer vers moi.

— Japhet, me dit-elle, vous allez emmener Fléta avec vous, prenez-en grand soin : si elle était abandonnée à la merci du monde, ma conscience me le reprocherait. Elle part avec joie; que cette joie ne se change pas en larmes. Je m'en sépare avec regret, mais il le faut; il faut que je renonce à mon peuple, à mes habitudes, à mon autorité; c'est ma destinée. C'est une excellente enfant, Japhet; promettez-moi d'être pour elle un ami véritable. Remettez-lui ceci, et qu'elle le porte en souvenir de moi... mais pas à présent... pas avant que nous soyons partis; et.... Elle hésita. Et que Melchior n'en sache rien, il serait peut-être mécontent que je le lui eusse donné.

Je pris le petit paquet enveloppé de papier qu'elle me présenta; je lui fis la promesse qu'elle désirait, après quoi elle se retira dans sa tente, et je regagnai la mienne.

Le lendemain matin, tout était prêt pour le départ de Melchior, dont tout le bagage ne

consistait qu'en deux petites valises. Il fit ses adieux aux Égyptiens dans leur propre langue. Nattée en fit autant, les larmes aux yeux, et tous lui baisèrent la main l'un après l'autre. Melchior distribua entre eux ses tentes, son mobilier, et tout ce qui lui appartenait dans le camp. Jumbo et Num restèrent avec les Égyptiens. Fléta, Timothée et moi, nous avions également fait tous nos préparatifs, et nous comptions partir en même temps que Melchior et sa femme.

— Japhet, me dit Melchior, je vous dois encore quelque chose, ainsi qu'à Timothée, pour notre dernière excursion... C'était la vérité... Prenez ceci. Je sais que vous n'avez tous deux qu'une même bourse. Adieu! Puissiez-vous prospérer !

Nattée nous tendit la main. Fléta s'approcha d'elle, la tête baissée et les bras croisés sur sa poitrine. Nattée l'embrassa tendrement, et la conduisit à Melchior. Il se baissa pour la baiser au front, et je remarquai en lui des signes d'une forte émotion qu'il cherchait à cacher. Fléta ne put s'arracher des bras de Nattée sans verser bien des larmes. Enfin nous nous séparâmes, et nous partîmes en nous dirigeant de deux côtés opposés.

CHAPITRE XVI.

Je tenais par la main Fléta, qui pleurait encore, et nous marchâmes quelque temps en silence. Ce ne fut que lorsque nous eûmes gagné la grande route que Timothée interrompit le cours de mes méditations.

— Japhet, me dit-il, avez-vous décidé ce que nous allons faire ?

— C'est à quoi je viens de réfléchir, Timothée. J'ai trop long-temps perdu de vue l'intention dans laquelle j'étais parti de Londres, et dès que j'aurai mis cette pauvre petite fille en lieu de sûreté, je suis résolu à exécuter sérieusement mon projet de chercher mon père, et à ne plus m'en détourner.

— Je crois que nous n'avons pas perdu notre temps, Japhet. Nous avions fort peu d'argent quand nous partîmes pour notre expédition, et nous en avons gagné assez pour que vous puis-

siez suivre votre plan plus long-temps. La question est de savoir où nous irons. En partant de Londres, nous avons marché vers l'Occident à l'imitation des Mages, ces sages venus de l'Orient, et, avec toute déférence pour votre jugement, je crois qu'en cela nous avons agi comme des fous.

— Je suis d'accord avec vous sur ce point, Timothée. D'après des raisons que vous connaissez aussi bien que moi, je m'attends à trouver mon père parmi les classes supérieures de la société, et le chemin que nous avons pris nous a conduits parmi les plus basses. Il me paraît que ce que nous avons de mieux à faire est de revenir sur nos pas. Nous avons maintenant le moyen de vivre en hommes comme il faut, et de voir la bonne compagnie, et je crois que nous ferons bien de retourner à Londres.

— C'est précisément mon opinion, Japhet, sauf une exception dont je vous parlerai tout-à-l'heure. Mais, dites-moi d'abord, avez-vous calculé à combien monte le contenu de nos deux bourses ? Ce doit être une somme considérable.

Je n'avais pas encore examiné le petit paquet que Melchior m'avait remis en partant; je l'ouvris, et j'y trouvai cent livres en billets de banque. Je supposai qu'il ne m'avait donné une

aussi forte somme que pour m'aider à pourvoir aux dépenses de Fléta.

— Avec cette somme, dis-je à Timothée, je ne puis avoir moins de deux cent cinquante livres sterling.

— Et moi, j'en ai plus de soixante. Réellement notre profession n'était pas mauvaise.

— Sans doute, mais souvenez-vous que nous étions logés et nourris ; que nous n'avions pas de taxes à payer, et que nous en levions une sur la folie et la crédulité.

— C'est la vérité ; mais quoique je sois charmé d'avoir cet argent, je ne suis point faché d'avoir renoncé à notre profession.

— Ni moi ; et à présent, il faut oublier que nous l'ayons jamais exercée. Mais quelle est l'exception dont vous parliez ?

— La voici : quoique trois cents livres et plus soient beaucoup d'argent, cependant, si nous voulons paraître dans le monde en hommes comme il faut, cela ne durera pas toujours. Par exemple, il nous faut chacun un valet. Quelle dépense ne sera-ce pas ? et nos habits !... Nous perdrons bientôt notre rang dans la société, à moins que nous n'obtenions des places du gouvernement.

— Nous ferons durer notre argent aussi

long-temps que nous le pourrons, et nous nous fierons à la fortune pour le reste.

— Tout cela est bel et bon, Japhet ; mais il vaudrait mieux nous fier à notre prudence. Ecoutez-moi bien à présent. Si je joue le rôle d'homme comme il faut, je vous serai à charge, et je ne ferai que vous occasionner un surcroît de dépense. Si au contraire je suis votre valet, je vous éviterai la dépense d'en prendre un, et je pourrai vous rendre des services de plus d'une espèce. Avec votre permission, je porterai donc la livrée ?

Je ne pus m'empêcher de reconnaître les avantages que m'offrait la proposition de Timothée; mais il me repugnait de l'accepter.

— Je vous remercie de cette offre, lui dis-je ; mais je ne pourrai jamais vous regarder autrement que comme mon ami et mon égal.

— Vous avez raison et vous avez tort en même temps. Vous avez raison en me regardant comme votre ami, Japhet, et vous l'auriez encore davantage, si vous ne me permettiez de vous prouver mon amitié ; mais vous avez tort en me considérant comme votre égal, car je ne le suis ni par l'éducation, ni par la tournure, ni par rien au monde. Il est vrai que nous sommes tous deux enfants trouvés ; mais on vous a donné le nom d'Abraham Newland, le

signataire si connu de tous les billets de banque, et je n'ai reçu que celui de la pompe d'une maison de charité. Vous vous êtes présenté à l'hospice, bien vêtu et avec un billet de cinquante livres; je n'avais sur moi que des vieux haillons quand on m'a trouvé sur les degrés d'une porte. Si vous découvrez vos parens, vous vous élèverez très-probablement dans le monde; si je déniche les miens, il est vraisemblable que je n'aurai pas lieu d'en être fier. Vous devez donc me laisser choisir le rôle que je veux jouer, et je vais vous prouver que j'en ai le droit. Vous oubliez qu'en partant votre but était de chercher votre père, et que je vous ai dit que le mien serait de découvrir ma mère. C'est dans le grand monde que vous comptez trouver ce que vous cherchez; moi, je ne puis m'attendre à le rencontrer que dans une sphère beaucoup plus basse. Vous voyez donc qu'il faut nous arranger de manière à pouvoir nous occuper de notre recherche, sans être obligés de nous séparer. Vous visiterez les salons, tandis que je fureterai dans les cuisines. Vous pourrez vous jeter sur un sofa et vous écrier : Qui est mon père ? E moi, je m'assiérai sur les genoux de la cuisinière, et je lui demanderai si par hasard elle ne serait pas ma mère ?

Cette saillie de Timothée fit rire jusqu'à la petite Fléta ; et après avoir fait encore quelques objections, je consentis à sa proposition.

Cet arrangement venait de se terminer quand nous arrivâmes dans la ville où nous voulions aller, et nous entrâmes dans une auberge. La maîtresse de la maison était une femme de moyen âge, ayant l'air aussi honnête qu'obligeant ; je confiai Fléta à ses soins, et je sortis avec Timothée pour voir si je trouverais dans cette ville une pension convenable pour y placer ma sœur d'adoption, car c'était le premier objet que j'avais en vue. J'aurais eu grande envie de l'emmener à Londres ; mais je savais que les pensions étaient beaucoup plus chères dans la capitale et dans ses environs immédiats, et il était indispensable de ménager nos fonds. J'avais recommandé à Fléta de m'appeler son frère, et de ne répondre à aucune question qu'on pourrait lui faire. Mais cette précaution était presque inutile, car Fléta avait appris à être plus circonspecte et plus réservée que ne le sont ordinairement les enfans de son âge. En traversant la grande rue, nous passâmes devant la boutique d'un tailleur, sur la porte duquel était une grande plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés ces mots : Féodor Scheider, tailleur de S. A. R. le prince de Darmstadt.

— Voilà qui vient fort à propos, dis-je à Timothée; mais comment diable se fait-il que le prince de Darmstadt fasse faire ses habits par un tailleur d'une petite ville d'Angleterre ?

— Peut-être les lui faisait-il quand il était en Allemagne ?

— Cela est possible. Dans tous les cas, il aura l'honneur de m'en faire un.

Nous entrâmes dans la boutique, et je commandai un habit complet des plus à la mode, qu'on me promit pour le lendemain à midi. On prit ma mesure, et j'allais me retirer quand le tailleur, jetant un coup d'œil sur mes vêtemens, qui n'étaient certainement ni neufs ni élégans, me dit qu'il était d'usage qu'on lui payât d'avance une partie du prix. Je fus piqué de ce compliment, mais tirant de ma poche une poignée de guinées, j'en mis deux sur la table, et je partis. Je résolus d'attendre que j'eusse mon habillement pour faire faire une livrée à Timothée, et de la commander chez un autre tailleur. Je fis quelques autres emplettes, comme un porte-manteau, un chapeau, des gants, etc., et nous retournâmes à l'auberge.

Dans la soirée, je dis à Fléta que j'allais la mettre en pension, et je lui en fis sentir la nécessité. L'idée de se séparer de moi lui fit verser bien des larmes; mais je la consolai en lui pro-

mettant de venir la voir, et elle se soumit à la raison. Le lendemain matin, on m'apporta mon habit. Je le mis sur-le-champ; je pris mon chapeau et mes gants, et je sortis avec Timothée pour lui commander une livrée. A peine étais-je dans la rue, que je m'aperçus que j'avais oublié mes gants. Je rentrai pour les prendre, et l'hôtesse, voyant arriver chez elle un homme si bien mis, s'avança vers moi avec empressement, et me fit une grande révérence. Elle ne me reconnut qu'en me voyant sourire. Ce tribut involontaire, payé à ma bonne mine, me fit plus de plaisir que tous les complimens qu'on aurait pu me faire. J'allai ensuite chez un autre tailleur, et je lui commandai une livrée pour Timothée. Enfin j'entrai chez une couturière que je fis venir à l'auberge, pour voir ma sœur, petite fille que je voulais mettre en pension, et à qui il fallait un trousseau.

Le quatrième jour après mon arrivée, tout était prêt. Pendant ce temps, j'avais trouvé une pension tenue par une veuve respectable, et dont le prix était très-modéré... Vingt livres par an. Les renseignemens que je pris m'assurèrent que je ne pouvais laisser Fléta en meilleures mains. Je payai six mois d'avance, et je laissai chez un banquier de la ville une somme de cinquante livres pour payer les semestres

suivans, à mesure qu'ils seraient dus. Au moyen de cette précaution, le paiement de la pension de Fléta était assuré pour trois ans, quand même je tomberais dans la pauvreté, et elle avait assez de linge et de vêtemens pour tout ce temps. La pauvre enfant versa des larmes amères en me faisant ses adieux, et il me sembla que je perdais ce que j'avais de plus cher au monde.

Je ne voulus pas que Timothée mît sa livrée avant notre arrivée à Londres, car il aurait paru fort étrange qu'un homme qui avait mangé à ma table portât ma livrée. Dans une petite ville, cela aurait mis toutes les langues en mouvement, ce que je désirais éviter, surtout à cause de Fléta. Ayant fait nos adieux à l'hôtesse sans qu'elle eût pu satisfaire la curiosité qu'elle avait de savoir qui nous étions, nous montâmes sur l'impériale de la diligence, et nous arrivâmes à Londres dans la soirée.

CHAPITRE XVII.

—

J'ai oublié de faire mention d'un accident qui arriva pendant la soirée qui précéda notre départ pour la métropole. En arrangeant mon porte-manteau, je trouvai le petit paquet contenant le présent que Nattée m'avait remis pour Fléta, et que j'avais complétement oublié. Je le lui montrai, et je l'ouvris en sa présence. Il s'y trouvait une longue chaîne formée de grains d'or et de corail, placés alternativement. Les grains d'or n'étaient pas aussi gros que ceux de corail, mais le métal en était pur, et ce collier était d'une grande valeur. Fléta l'examina avec attention, le passa autour de son cou, et resta quelques minutes en silence, paraissant réfléchir profondément.

— Japhet, me dit-elle enfin, j'ai déjà vu ce collier; je suis même sûre de l'avoir porté. Il se présente à mon esprit comme un ancien ami,

et je crois qu'il éveillera en moi quelques nouveaux souvenirs de mon enfance.

— Faites tous vos efforts pour cela, Fléta.

— Cela serait inutile; il faut que mes souvenirs se présentent d'eux-mêmes à mon imagination. Ils semblent fuir quand je les cherche, et ils arrivent à l'instant où j'y pense le moins.

Elle alla se coucher, et je pensai qu'il était très-probable qu'elle portait cette chaîne quand on l'avait volée à ses parens, et qu'elle pouvait aider à les découvrir... Ce n'était point une chaîne ordinaire; elle était grossièrement travaillée, n'avait rien qui attirât les yeux, et l'on aurait dit qu'elle avait été faite dans quelque pays où l'art de la bijouterie était encore au berceau. Il aurait été impossible d'en trouver une semblable.

Le lendemain matin j'interrogeai Fléta, mais la chaîne ne lui avait rien rappelé. Elle persista seulement à assurer qu'elle était certaine de l'avoir portée autrefois. Je lui recommandai de la porter constamment, et d'en avoir le plus grand soin; je regrettai même, après mon départ, de ne pas l'avoir emportée pour la déposer en lieu sûr.

J'avais demandé à un voyageur quel était le meilleur hôtel de Londres pour un jeune homme à la mode, et il me recommanda celui de

la Piazza dans Covent-Garden. En arrivant dans le capitale, je m'y fis conduire en fiacre; je pris un joli appartement de garçon, et je commandai mon souper. Pendant qu'on le préparait, Timothée resta à la cuisine, causa avec l'hôte, mit sa livrée et vint me retrouver. Je me mis à table, et quand le garçon qui me servait se fut retiré, je partis d'un grand éclat de rire.

— Réellement, Timothée, m'écriai-je, c'est une excellente farce; mais à présent asseyez-vous, et aidez-moi à finir cette bouteille.

— Non, non, répondit-il, il vaut mieux que j'agisse comme le font tous mes confrères. Laissez seulement les bouteilles sur le buffet, et j'aurai soin de ne pas me laisser manquer de vin. D'ailleurs quelqu'un peut entrer à l'improviste, et que dirait-on si l'on vous trouvait à table avec votre valet? Il faut que nous soutenions tous deux notre caractère. On m'a fait dans la cuisine je ne sais combien de questions pour savoir qui vous êtes, ce que vous faites, d'où vous venez, comment vous vous nommez, etc. J'ai répondu que vous arriviez d'un long voyage sur le continent; mais quant à votre nom, je l'ai trouvé trop beau pour le changer.

Nous fûmes interrompus par le garçon, qui apportait une lettre sur un plateau.

— Monsieur, me dit-il, voici une lettre qu'on vient d'apporter, adressée à J. N., au retour de son voyage. Je présume qu'elle est pour vous ?

— Laissez-la sur la table, lui dis-je avec un air de nonchalance.

Le garçon obéit et se retira.

— Cela est fort étrange, Timothée ; cette lettre ne peut être pour moi, et cependant elle porte les initiales de mes noms. Il faut que ce soit quelque pauvre diable qui, ayant appris ce que vous avez dit dans la cuisine, fait un appel à ma libéralité.

— Je le pense comme vous ; mais lisez cette lettre, et nous verrons ce qu'elle chante.

— Mais si je l'ouvre, il me sera plus difficile de faire un refus.

— Que cela ne vous inquiète pas ; c'est à moi à vous débarrasser de toutes demandes importunes.

Je rompis le cachet, et je trouvai sous l'enveloppe deux lettres, dont l'une était adressée à une autre personne. L'autre contenait ce qui suit :

« Mon cher neveu, »

— Bravo, Japhet ! s'écria Timothée, vous cherchez un père, et vous ne pouvez tarder à

le trouver, puisque voilà déjà un oncle... Eh bien, que vous dit-il?

« Attendu l'incertitude des communications » par la poste avec les pays étrangers, je n'ai » osé, en vous écrivant, faire qu'une allusion » très-légère à ce qui a été découvert l'année » dernière. Il est pourtant indispensable que » vous soyez au fait de toute cette affaire; et » comme je sais que vous comptez loger à la » Piazza, et que vous pouvez y arriver pendant » que je serai hors de la ville, je vous envoie » une lettre pour M. Mastenton que je charge » de vous remettre un paquet cacheté, dans » lequel vous trouverez tous les détails de l'af- » faire, les lettres qui y ont rapport, et l'exposé » des mesures qui ont été prises pour l'étouffer. » Vous en reconnaîtrez l'importance, car si » elle venait à s'ébruiter, ce serait une tache » pour l'honneur de notre famille. J'aurais dé- » siré que vous fussiez resté encore quelque » temps sur le continent, comme je vous l'a- » vais conseillé; mais puisque vous avez voulu » absolument revenir, songez du moins à la » nécessité de garder un strict incognito quant » à présent; car il court déjà bien des bruits, » et votre retour imprévu donnerait lieu à » beaucoup de conjectures. Votre long séjour » à l'université de Gœttingue, et le voyage que

» vous avez fait ensuite, ne permettront à per-
» sonne de vous reconnaître; je puis donc vous
» faire passer pour le fils d'un de mes amis par-
» ticuliers, et vous introduire dans le monde
» en cette qualité. Prenez tel nom qu'il vous
» plaira, pourvu que ce ne soit ni Smith, ni
» Brown, ni aucun autre aussi vulgaire, et
» adressez-moi dans Portman-Square un billet
» dans lequel vous vous bornerez à me dire :
» Un tel est arrivé. Comme j'ai donné ordre
» qu'on m'envoie à mon château près de Wor-
» cester toutes les lettres qui pourront arriver
» pendant mon absence, je ne tarderai pas à
» la recevoir, et je viendrai vous voir sur-le-
» champ. Ayez soin de signer votre billet du
» nom que vous aurez pris, et si vous aviez
» quitté la Piazza, ne manquez pas de m'en
» informer.

» Votre oncle affectionné,

» WINDERMEAR. »

— Une chose très-claire, c'est que cette lettre ne m'est pas destinée, dis-je en la jetant sur la table.

— Comment pouvez-vous être sûr que celui qui l'a écrite ne soit pas votre oncle ? Dans tous les cas, il faut faire ce qu'il vous ordonne.

— Quoi ! que j'aille chercher les papiers dont il parle ? je n'en ferai certainement rien.

— Et comment, au nom du ciel, espérez-vous pouvoir jamais trouver votre père, si vous ne profitez pas d'une si bonne occasion pour vous introduire dans le grand monde ? ce n'est qu'en vous insinuant dans les secrets des autres que vous pouvez vous attendre à découvrir celui qui vous concerne.

— Mais l'honneur ne le permet pas, Timothée.

— Pourquoi ? une lettre vous est adressée ; vous faites ce qu'elle vous prescrit de faire ; je ne vois là rien de contraire à l'honneur. Comptez-y bien, Japhet ; la possession d'un secret est un grand moyen de faire son chemin. Songez à votre position dans le monde, vous n'avez personne pour vous aider, vous ne devez donc pas regarder de trop près au choix des moyens à employer.

— C'est une vérité fâcheuse, Timothée, et je commence réellement à croire qu'il faut que je mette mes scrupules de côté.

— Faites-le, Japhet, et attendez que vous soyez devenu riche pour être scrupuleux, car c'est une chose très-coûteuse. On ne s'est fait aucun scrupule pour vous faire perdre votre

rang dans le monde; pourquoi en auriez-vous quand il s'agit de le recouvrer ?

Il y avait de l'adresse et quelque chose de la sagesse du serpent dans les observations de Timothée. D'une autre part, mon désir de trouver mon père s'était rallumé avec plus d'ardeur que jamais, depuis que j'avais quitté le camp des Egyptiens; je sentis donc mes scrupules s'affaiblir, et pourtant j'hésitais encore. Je me retirai dans ma chambre pour y réfléchir, et la balance penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Enfin je me couchai, je m'endormis et je fis un rêve fort étrange.

Il me semblait que je me trouvais sur un rocher isolé; j'étais entouré d'eau, la marée montait, et les vagues étaient sur le point de m'atteindre; j'étais dans un état d'agonie, et je m'attendais à être englouti à chaque instant. La terre n'était pas très-éloignée, et j'y voyais une foule de gens qui dansaient, chantaient et s'amusaient; je poussai de grands cris, je leur tendis les bras ; ils me virent, m'entendirent, mais personne ne songea à me secourir. Je frémis en voyant s'avancer une vague furieuse ; mais au même instant quelque chose parut se dérouler du côté de la terre, et c'était un pont qui s'étendit jusqu'au rocher sur lequel j'étais ; j'allais m'y précipiter pour me sauver quand je

vis s'élever au commencement du pont, sur le bord du rocher, un poteau sur lequel était écrit en lettres de feu : On ne passe point par ici ! je fis un pas en arrière de surprise, et je n'osai braver cette défense. Tout à coup je vis près de moi une figure colossale vêtue en blanc, qui me dit : Chercher sa conservation, c'est la loi de nature. Je levai les yeux sur elle, et je ne vis plus que M. Cophagus avec son habit noir, et il me dit, sa canne appuyée sur le bout de son nez : Fadaises, Japhet.... Excellent pont.... hum !... passez hardiment ; votre père de l'autre côté, et ainsi de suite. Je m'élançai sur le pont qui paraissait flotter sur l'eau et n'être que de papier, et j'arrivai en sûreté sur la terre au milieu des félicitations de la foule. Un homme d'un certain âge s'avança vers moi ; je sentis que c'était mon père et je le serrai dans mes bras. Je m'éveillai en ce moment, et je me trouvai me roulant sur le tapis et embrassant tendrement mon traversin.

Ce rêve m'avait fait une si vive impression, que je ne pus en détourner mes pensées, et je finis par le regarder comme une manifestation des volontés du ciel. Tous mes scrupules disparurent, et avant le lever du soleil j'étais décidé à suivre l'avis de Timothée. Un enthousiaste croit aisément ce qu'il désire ; il prend ses pro-

pres idées pour des avis que le ciel lui donne, et les rêves nocturnes qui sont la suite des pensées qui l'occupent pendant le jour, pour une intervention céleste. Il compte sur des secours surnaturels, et il pense que le ciel l'autorise à exécuter ses projets, même quand ils sont contraires à la loi divine. Ce fut ainsi que mon imagination m'égara, et donna à ma monomanie une force qui ne me permit plus de distinguer ce qui était bien de ce qui était mal.

CHAPITRE XVIII.

—

Le lendemain matin je racontai mon songe à Timothée; il rit de tout son cœur en voyant que je l'attribuais à une intervention de la Providence, mais il eut l'air d'en être convaincu comme moi dès qu'il vit que cette idée m'avait déterminé à agir comme il le désirait. Dès que j'eus déjeûné, je demandai un Almanach des adresses, et j'y trouvai le numéro de la maison de lord Windermear dans Portman-Square. Je

me bornai à lui écrire le billet suivant : « *Japhet Newland* est arrivé à la Piazza, Covent-Garden. » Je chargeai Timothée de la porter, et je partis avec l'autre lettre pour la porter à M. Masterton, procureur de Lincol's-Enn. Il logeait au rez-de-chaussée; dès que j'eus sonné, la porte s'ouvrit et se referma d'elle-même, et je me trouvai dans une antichambre d'où je passai dans un cabinet où un petit vieillard portant des lunettes était assis devant une table couverte de papiers. C'était M. Masterton. Il me pria de m'asseoir et je lui présentai la lettre.

— Je vois que je parle à M. Néville, me dit-il après l'avoir lue; je vous félicite de votre retour à Londres. Peut-être ne vous souvenez-vous pas de moi ?

Je crus devoir en convenir.

— Je n'en suis pas surpris, vous avez été si long-temps en pays étranger. Mais comme vous êtes changé! je ne retrouve pas en vous un seul trait de votre enfance; au surplus vous y avez gagné, je n'aurais jamais cru que vous pussiez devenir un si beau jeune homme.... Avez-vous reçu des nouvelles de votre oncle ?

— Lord Windermear m'a écrit quelques lignes en m'envoyant la lettre que je viens de vous remettre.

— J'espère qu'il se porte bien?

— Je le crois ainsi.

M. Masterton se leva, ouvrit une caisse en fer, en tira un paquet cacheté et me le remit.

— Vous lirez ces pièces avec beaucoup d'intérêt, monsieur Néville; mon ministère a été employé dans cette affaire, et je dois vous engager à ne pas vous montrer en Angleterre sous votre nom véritable avant qu'elle soit définitivement arrangée. Votre oncle me dit qu'il vous a fait la même demande.

— Et j'y ai consenti, monsieur, je porte en ce moment un nom qui n'est pas le mien.

— Puis-je vous demander quel est ce nom?

— Japhet Newland.

— C'est un nom singulier, mais il en vaut bien un autre. J'en vais prendre note, car je puis avoir à vous écrire... Où logez-vous?

— A la Piazza, Covent-Garden.

M. Masterton prit par écrit mon nom et mon adresse; je mis les papiers dans ma poche, et nous nous séparâmes avec des démonstrations mutuelles de civilité.

Je retournai à l'hôtel et j'y trouvai Timothée qui m'attendait avec impatience.

— Japhet, me dit-il, lord Windermear n'a pas encore quitté Londres; je l'ai vu, car il a donné ordre qu'on me fît entrer dans la salle

où il était à déjeûner. Il m'a demandé si vous vous portiez bien, depuis quand vous étiez arrivé, et si vous aviez fait un bon voyage depuis Milan jusqu'ici. Craignant qu'il ne me fît d'autres questions qui auraient pu m'embarrasser, je lui dis que je n'étais à votre service que depuis deux jours. Il me dit alors de dire à M. Newland qu'il irait le voir dans une couple d'heures au plus tard. — En ce cas, milord, lui dis-je, je ferai bien de m'en aller sur-le-champ, afin qu'il ait le temps de se lever. — Le paresseux! s'écria-t-il, dans son lit à une heure après midi! partez, partez, et qu'il s'habille de suite.

Un quart d'heure après, un bel équipage s'arrêta à la porte de l'hôtel. Un domestique demanda si M. Newland y logeait, et Sa Seigneurie ayant entendu la réponse, s'écria : — Suffit, James, suffit; ouvrez la portière. Une minute après, lord Windermear entra dans mon appartement; et nous restâmes un moment les yeux fixés l'un sur l'autre.

— Lord Windermear, à ce que je crois! dis-je en lui présentant la main.

— Vous m'avez reconnu le premier, John, répondit-il en me la serrant cordialement; et me considérant avec attention, il ajouta : De par le ciel! je n'aurais jamais cru possible

qu'un enfant si gauche et si laid devînt un si beau garçon ! je serai fier de mon neveu..... M'avez-vous reconnu quand je suis arrivé?

— Non, milord; mais comme je vous attendais, je n'ai pas eu de peine à deviner qui vous étiez.

— Il y a neuf ans que vous ne m'aviez vu, et neuf ans produisent une grande différence à mon âge, John..... Mais j'oublie que je dois vous appeler Japhet.... Comment avez-vous choisi un nom si étrange ? Vous êtes-vous mis à lire la Bible depuis peu ?

— Cet hôtel est une véritable arche de Noé, milord, et il n'est pas surprenant que ce nom me soit venu à l'esprit.

— Et vous ne me demandez pas des nouvelles de votre mère ?

— Milord, je....

— Je sais, je sais; mais elle n'en est pas moins votre mère, après tout. A propos, avez-vous lu les pièces que Masterton a dû vous remettre ?

— Non, milord, les voilà telles que je les ai reçues, répondis-je en lui montrant le paquet cacheté; j'ai éprouvé une répugnance invincible à rompre le cachet.

— Mais il faut que vous les lisiez. Cette lecture ne sera rien moins qu'agréable, j'en con-

viens; mais je ne puis causer avec vous de cette affaire que lorsque vous la connaîtrez.

Il prit le paquet et l'ouvrit lui-même.

— J'insiste pour que vous les lisiez sur-le-champ, ajouta-t-il; vous viendrez dîner avec moi, en tête à tête, à sept heures, et après le dîner nous en parlerons.

— Certainement, milord, je les lirai, si vous me l'ordonnez.

— Je vous l'ordonne très-positivement, John, et j'ai peine à concevoir une telle répugnance, quand cette affaire vous touche de si près.

— Je vous obéirai, milord.

— Eh bien, mon cher garçon, je vais vous quitter, afin que vous puissiez accomplir votre tâche avant le dîner. Demain, si vous le désirez, car je ne veux pas que vous pensiez que je cherche à vous imposer quelque contrainte, vous pourrez faire transporter votre bagage chez moi, et vous y installer. Mais dites-moi donc, ajouta-t-il en touchant mon habit, qui vous a affublé de la sorte?

— Le tailleur de Son Altesse Royale le prince de Darmstadt.

— Je croyais qu'on habillait mieux en Allemagne. Il faudra que vous employiez Stultz; avec une tournure comme la vôtre, on doit

être mieux habillé. Adieu, mon cher neveu, au revoir.

Il me serra la main et se retira. Timothée entra dès qu'il fut parti.

— Eh bien, me demanda-t-il, votre oncle a-t-il été charmé de vous voir?

— Oui, répondis-je, il m'a ordonné de lire toutes ces pièces, et il a lui-même rompu le cachet.

— Il serait fort mal à vous de ne pas lui obéir, dit-il en souriant, et pour que vous puissiez vous mettre à l'œuvre, je vais vous laisser seul.

CHAPITRE XIX.

—

Je m'assis devant une table, et je pris le paquet, qui était décacheté, mais non ouvert. Les pièces étaient numérotées suivant l'ordre dans lequel elles devaient être lues; j'en com-

mençai la lecture, et j'y pris un étrange intérêt. Oui, sans doute, elles contenaient un secret! un secret d'où dépendait l'honneur et la réputation de deux des familles les plus distinguées du royaume; un secret qui, s'il eût été divulgué, aurait fait couler des larmes bien amères, et couvert de honte l'innocent comme le coupable. Comme ce secret n'a pas un rapport direct à mon histoire, il n'est pas nécessaire que mes lecteurs en soient instruits, et rien au monde ne pourrait me déterminer à le faire connaître. Quand j'eus fini cette lecture, je me mis à réfléchir. Combien je voudrais, pensai-je, que ce fatal secret ne fût pas en ma possession! Dans un pays despotique, il pourrait me coûter la vie; mais ici, grace au ciel, ni ma vie, ni ma liberté ne sont en danger.

Ce que je venais de lire m'apprit tout ce qui m'était nécessaire pour jouer le rôle que j'avais entrepris. La raison qui faisait qu'il était indispensable de confier ce secret à l'individu pour lequel on me prenait, était qu'il se trouvait héritier éventuel en ligne directe; et la question était de savoir s'il consentirait, comme d'autres, à renoncer à exercer ses droits, jusqu'à ce que la mort eût enlevé le coupable, et enseveli son crime dans l'oubli. Je sentis, que si j'étais à sa place, j'y consentirais. Je me préparai donc à

répondre dans ce sens à Sa Seigneurie. Je remis toutes ces pièces sous cachet, je fis ma toilette et j'allai dîner chez lord Windermear. Lorsque le dessert fut mis sur la table et que les domestiques se furent retirés, il se leva et ferma la porte à double tour.

— Eh bien, me dit-il en baissant la voix, vous avez tout lu maintenant; vous savez ce qu'ont dessein de faire ceux qui ont presque le même intérêt que vous dans cette malheureuse affaire; quelle est votre opinion?

— Mon opinion, milord, est que je serais plus heureux si j'ignorais encore ce que j'ai appris aujourd'hui; que le plus sage est de ne plus parler de cette affaire, et de suivre la marche judicieuse tracée dans les pièces que je viens de lire.

— Fort bien. En ce cas nous sommes tous d'accord, et je me félicite de vous voir tant d'honneur et de générosité. Nous ne reviendrons plus sur cette affaire... Et qu'avez-vous dessein de faire? Voulez-vous m'accompagner à mon château près de Worcester?

— J'avoue, milord, que je préférerais rester à Londres, du moins quelque temps, si vous aviez la bonté de me présenter à quelques-unes de vos connaissances, car vous sentez que je n'en ai aucune.

— Sans doute, sans doute. Je vous présenterai comme M. Newland. Mais il est à propos que vous ne voyiez aucun des membres de notre famille. Ils croient que vous êtes encore en pays étranger, et il serait difficile de leur expliquer votre changement de nom, quand vous reprendrez le vôtre... Avez-vous dessein de voir votre mère?

— Impossible, quant à présent, milord; mais j'espère le pouvoir avant peu.

— Je crois que ce sera le mieux. Comme il faut que je quitte Londres demain matin, j'écrirai au major Carbonnell pour vous recommander à lui, comme le fils d'un de mes plus intimes amis. Il voit la meilleure compagnie, et il vous y introduira... A propos, je vous ai ouvert un crédit de mille livres chez Drummond, mon banquier. Faites durer cette somme le plus long-temps possible.

Il écrivit au major, me donna la lettre, je lui remis le paquet cacheté, et je lui fis mes adieux.

— Eh bien, Japhet, me dit Timothée quand j'arrivai à l'hôtel, quelles nouvelles? je grille de les apprendre. Quel est ce secret?

— C'est ce que je ne puis dire à personne, répondis-je... Timothée prit un air grave... Non, Timothée, pas même à vous. Si j'en faisais part

à qui que ce soit, je ne serais pas homme d'honneur... Homme d'honneur! Ai-je encore droit à ce titre? J'ai déjà commis une faute, mon cher Timothée, ne me pressez pas d'en commettre une autre.

— N'en parlons plus, dit Timothée; mais dites-moi du moins tout ce qui s'est passé et ce que vous comptez faire?

Je lui racontai mon entretien avec lord Windermear.

— Vous voyez, lui dis-je ensuite, que j'ai atteint le but que je me proposais, je vais être introduit dans la bonne société.

— Avec les moyens nécessaires pour vous y maintenir, dit Timothée en se frottant les mains; mille livres nous dureront long-temps.

— Très-long-temps, car je suis fermement résolu à ne jamais y toucher... Ce serait une escroquerie.

— C'est vrai, dit Timothée, sa figure s'allongeant; je n'y avais pas songé.

— Et moi, j'ai songé à quelque chose de plus. Lord Windermear saura la vérité avant peu, car son véritable neveu ne peut tarder à arriver.

— Juste ciel! s'écria Timothée d'un air alarmé; et que deviendrons-nous?

— Vous n'avez rien à craindre pour vous;

toute sa colère tombera sur moi; mais je suis préparé à la soutenir, et je supporterais bien plus encore pour la moindre lueur d'espoir de trouver mon père. Moi-même je redoute peu le courroux de lord Windermear, la connaissance que j'ai de son secret est ma sauvegarde, et elle m'assurera même sa protection, si je la lui demande.

— Je le désire, Japhet, mais je ne puis m'empêcher de trembler.

Dès le lendemain matin, je me rendis chez le major Carbonnell. Il occupait un appartement au premier étage dans Saint-Jame's Street. Je le trouvai à déjeûner, en robe de chambre de soie. Je savais qu'un air d'indépendance et d'insouciance est ce qui caractérise un homme à la mode, et jetant nonchalamment la lettre de lord Windermear sur la table : — Major, lui dis-je, voici une lettre que je vous prie de lire, et en attendant je me reposerai sur ce siége. Et je me laissai tomber sur un fauteuil, les jambes croisées et étendues, battant mes bottes avec une badine que j'avais à la main.

Le major Carbonnell, que j'eus le temps d'examiner pendant qu'il lisait la lettre, était un homme d'environ trente-cinq ans, fort bien fait, et ayant incontestablement un air de bon

ton ; mais son visage était défiguré par d'énormes favoris qui s'avançaient jusqu'au coin de sa bouche, et qui se réunissaient sous son menton. Son linge, arrangé avec soin, était d'une blancheur parfaite, et quand il était habillé, il portait autant de bagues et de bijoux qu'une dame.

— Mon cher monsieur, me dit-il en se levant et en m'offrant la main, dès qu'il eut fini sa lecture, accordez-moi l'honneur de faire sur-le-champ connaissance intime avec vous. Je verrai toujours avec grand plaisir tout ami de lord Windermear ; mais quand il porte sur lui-même une si bonne recommandation, il est doublement le bien-venu.

— Major Carbonnell, répondis-je, je ne vous ai encore vu que deux minutes, mais je me sens déjà prévenu en votre faveur, ce qui est sans doute une preuve de mon jugement... Vous savez sûrement que je viens seulement d'arriver à Londres après une longue absence ?

— C'est ce que m'écrit Sa Seigneurie.... Monsieur Newland, tout mon temps est à votre service. Où logez-vous ?

— A la Piazza.

— Excellente auberge ? Je dînerai avec vous aujourd'hui. Faites préparer une soupe à la

mulligatawny (1); on l'y fait à ravir. Après le dîner, nous irons au spectacle.

Je fus un peu surpris de la manière dont il se priait sans façon à dîner avec moi, et commandait même son dîner. Un moment de réflexion me fit découvrir à quelle sorte d'homme j'avais affaire.

— Major, m'écriai-je, vous me faites presque un affront : vous dînerez avec moi *aujourd'hui*. Permettez-moi de vous dire que j'entends que vous dîniez avec moi toutes les fois que nous ne serons pas invités ailleurs, et j'espère que, chaque fois que nous dînerons ensemble, vous prendrez la peine de commander le dîner; j'insiste même pour que vous invitiez qui vous jugerez à propos pour nous tenir compagnie. Ne faisons pas les choses à demi, major, je vous connais maintenant aussi bien que si nous étions amis intimes depuis dix ans.

Le major me serra la main. — Mon cher Newland, je regrette que nous ne nous soyons pas connus dix ans plus tôt, comme vous le dites; mais toute la perte a été de mon côté..... Je présume que vous avez déjeûné ?

— Oui, n'ayant rien à faire et ne connaissant personne ici, attendu ma longue absence, j'ai

(1) Soupe indienne très épicée. — *Note du Trad.*

avancé l'heure de mon déjeûner afin d'être sûr de vous trouver. Maintenant je suis à votre service.

— Dites plutôt que je suis au vôtre.... Eh bien, nous ferons une promenade... Prenez le journal, sifflez un air ou deux, faites ce qu'il vous plaira pour tuer une dixaine de minutes, et j'aurai fait ma toilette.

CHAPITRE XX.

— Je vous demande pardon, Newland, me dit le major en sortant de son cabinet de toilette, resplendissant de chaînes d'or, de bagues et de joyaux de toute espèce, mais il faut que je sache votre nom de baptême.

— Il n'est pas très-commun : Japhet.

— Japhet! par toutes les puissances célestes! vous devriez intenter une action contre tous vos parrains et marraines pour obtenir des dommages-intérêts.

— Vous ne voudriez donc pas de ce nom pour un revenu de dix mille livres clair et net?

— Oh! oh! cela change l'affaire; tout nom paraît beau quand il est écrit en lettres d'or. Si l'on a fait une compensation, il faut pardonner... Maintenant où irons-nous?

— Comme je suis venu à Londres avec cet habit qui m'a été fait par un tailleur allemand, tailleur du prince de Darmstadt, mais non prince des tailleurs, je vous prierai de me conduire chez le vôtre, car je vois que vous êtes habillé à ravir.

— Vous montrez votre jugement, Newland, certainement mon costume est correct. Stultz sera enchanté d'avoir votre nom sur ses registres, et de rendre justice à votre taille et à votre tournure... Partons.

Nous remontâmes Saint-Jame's Street, et avant d'arriver chez Stultz, j'avais déjà été présenté à une vingtaine de jeunes gens à la mode. Le major donna des instructions particulières au tailleur sur l'étoffe, la couleur et la coupe, et comme je vis qu'il connaissait la mode, je lui donnai carte blanche. Quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit : — Mon cher Newland, je viens de vous donner une preuve d'amitié que personne n'a encore reçue de moi en Angleterre. Votre habit sera

le *nec plus ultrà* de la mode. Il existe de petits secrets qui ne sont connus que des initiés, et j'ai fait à Stultz certain signe qui lui a appris que, pour cette fois, je lui parlais sérieusement. Bien des gens m'ont souvent prié d'en faire autant pour eux, mais un seul regard suffit, et Stultz n'oserait les habiller comme moi... Avez-vous besoin de quelques objets de bijouterie ?

— J'achèterai volontiers quelques bagatelles.

Il me conduisit chez un des premiers joailliers de Londres, et il me choisit lui-même pour une quarantaine de livres de bijoux : — Cela vous suffira, me dit-il; il ne faut jamais en acheter beaucoup en même temps, car il est indispensable de les changer tous les trois mois... Quel est le prix de cette chaîne ?

— Quinze guinées seulement, major, répondit le marchand.

— Eh bien, je la prendrai, mais souvenez-vous bien que je vous dis franchement que je ne vous la paierai jamais.

Le marchand sourit, mit la chaîne dans un écrin, la présenta au major et nous sortîmes.

— Il me paraît, major, lui dis-je, qu'on ne croit pas à votre parole dans cette boutique.

— C'est leur faute et non la mienne; je les avertis que je ne les paierai pas, et, sur ma pa-

role d'honneur, j'ai dessein de tenir ma parole. Je ne paie jamais personne, et la raison en est toute simple, je n'ai point d'argent.... Mais je leur rends service, je leur procure des pratiques, je les mets à la mode, et ils le savent.

— Quelles sont les dettes que vous payez, major ?

— Quelles dettes ?..: hum ! ceci mérite réflexion... Je paie ma blanchisseuse.

— Ne payez-vous pas vos dettes d'honneur ?

— Vous parlez de dettes de jeu ? Ma foi, quand je gagne, je reçois l'argent du perdant, et quand je perds, j'oublie de payer ; mais j'en avertis toujours avant de me mettre au jeu, et ce n'est pas ma faute si l'on ne me croit pas... Mais il est l'heure de faire quelques visites du matin, et je vous présenterai dans quelques bonnes maisons.

Il me conduisit dans Grosvenor Square, et nous entrâmes dans une grande maison élégamment meublée. Un laquais nous annonça.

— Ma chère lady Maelstrom, dit le major, permettez-moi de vous présenter mon ami intime, M. Newland, récemment de retour de ses voyages, et qui m'a été très-spécialement recommandé par lord Windermear pendant son absence.

La dame m'honora d'un sourire gracieux :

— A propos, major, dit-elle, cela me rappelle.... Ecoutez-moi un instant.... Vous nous excuserez, monsieur Newland.

Ils s'avancèrent vers une fenêtre, échangèrent quelques phrases et revinrent près de moi, tandis que lady Maelstrom disait : — Vous me promettez de ne pas l'oublier.

— Les désirs de Votre Seigneurie sont des ordres pour moi, répondit le major.

Après un quart d'heure de conversation assez animée, nous nous levâmes pour nous retirer; lady Maelstrom me tendit la main et me dit : — Monsieur Newland, l'amitié de lord Windermear et celle du major Carbonnell sont des titres plus que suffisants pour être admis chez moi. J'espère que je vous verrai souvent et que nous serons amis.

Je lui fis un salut de remercîment et nous partîmes.

— Vous avez vu qu'elle m'a pris à part, c'était pour me sonder. Elle n'a pas d'enfans, mais elle a, je crois, une cinquantaine de nièces..... Je lui ai dit que vous êtes garçon, et que je pouvais lui garantir sur mon honneur que vous avez tout au moins dix mille livres de rente.... Je suppose que je n'ai pas exagéré?

— Major, répondis-je en souriant, je ne saurais réellement dire quel est mon revenu;

mais jespère que le temps vous prouvera que vous ne vous êtes pas trompé... N'en disons pas davantage quant à présent.

— Je comprends.... vous êtes mineur et vous n'êtes pas encore en possession de votre fortune.

— C'est cela même..... Je n'ai guère plus de dix-neuf ans.

— Vous paraissez davantage; mais ces misérables exécuteurs testamentaires n'en veulent croire que les extraits de baptême. Newland, il faut d'ici à deux ans vous contenter de jouer le rôle de Moïse et de jeter un coup d'œil sur la terre promise.

Nous fîmes deux ou trois autres visites, et nous retournâmes dans Saint-Jame's Street.

— Où irons-nous maintenant? dit le major; mais à propos n'avez-vous pas besoin de faire une visite à votre banquier?

— J'y passerai volontiers, répondis-je avec un air d'insouciance, pour savoir s'il a reçu des fonds pour moi.

Nous entrâmes chez M. Drummond, et je demandai si l'on avait reçu quelque argent pour M. Newland.

— Oui, monsieur, répondit le caissier, on a fait hier un versement de mille livres pour son compte.

— Cela suffit.

— Quelle somme comptez-vous tirer? me demanda le major.

— Aucune. J'ai chez moi, en ce moment, plus d'argent qu'il ne m'en faut.

— Eh bien, en ce cas, allons à la Piazza, pour commander le dîner. Mais vous désirez peut-être vous promener encore un peu? Ne vous gênez pas, je me chargerai d'aller le commander. Ah! voici Harcourt; rien ne pouvait être plus heureux. Harcourt, voici M. Newland, mon très-intime ami. — Il faut que je vous quitte, prenez-lui le bras, faites connaissance avec lui, et venez dîner avec nous à la Piazza.

M. Harcourt était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, bien fait, élégant et fort aimable. Il avait reçu une excellente éducation, était plein d'esprit et un peu caustique. Egalement charmés l'un de l'autre, nous fûmes en moins d'un quart d'heure amis intimes. Il me demanda ce que je pensais du major. Cette question me fit sourire.

— Je vois que vous ne serez pas sa dupe, me dit-il, sans quoi je vous aurais averti. C'est un homme dangereux, sous un certain rapport; mais si vous êtes assez riche pour l'entretenir, vous ne sauriez mieux faire, car il connaît tout le monde, et il est reçu partout. Il a eu une

fort belle fortune; mais il ne lui a pas fallu long-temps pour la dissiper, il a été obligé de vendre sa commission de major dans les gardes. Maintenant il vit aux dépens du monde, qui est son huître, comme dit Shakespeare, et il a assez d'adresse et d'esprit pour l'ouvrir. D'ailleurs il a la chance d'hériter d'une pairie : cette perspective, ses qualités amusantes, et le fait qu'il est l'homme le plus à la mode de Londres, l'empêchent de couler à fond. Je crois que lord Windermear, qui est son cousin, l'a aidé plus d'une fois.

— C'est Sa Seigneurie qui m'a fait faire sa connaissance.

— Alors il ne se hasardera pas à vous jouer d'autres tours que de manger votre dìner, de vous emprunter de l'argent, et d'oublier de vous le rendre.

— Vous conviendrez, du moins, qu'il vous avertit toujours d'avance qu'il ne vous paiera point.

— Oui, et c'est une parole qu'il tient avec la plus grande exactitude. Mais dois-je réellement dîner avec vous aujourd'hui?

— J'espère que vous me ferez cet honneur.

— Ce sera un grand plaisir pour moi, et je saisirai toutes les occasions de cultiver votre connaissance.

Nous prîmes alors le chemin de la Piazza, et nous ne tardâmes pas à y arriver.

CHAPITRE XXI.

—

En entrant dans mon appartement, nous trouvâmes la table mise, du vin d'Aï placé dans des seaux pleins de glace sur le buffet; le major, sur le sofa, donnant des ordres au garçon, et Timothée écoutant le major en ouvrant de grands yeux.

— Major, dis-je, je ne sais comment vous remercier de la peine que vous avez prise, et je.....

— N'en parlez pas, mon cher Newland, j'ose dire que vous en ferez autant pour moi quand je donnerai à dîner.

Harcourt me jeta un coup d'œil qui semblait dire : Vous pouvez promettre sans aucun risque.

— Mais savez-vous, Newland, que le neveu

de lord Windermeer vient d'arriver ? l'avez-vous rencontré sur le continent?

— Non, répondis-je un peu troublé. Quant à Timothée, il sortit de la chambre à la hâte.

— Eh bien, vous allez faire connaissance avec lui, car je l'ai invité à dîner avec nous, plutôt par égard pour son oncle que pour lui-même, car je crois que j'entreprendrais en vain de faire de lui un jeune homme de bon ton. Mais conduisez Harcourt dans votre cabinet de toilette, et pendant que vous vous laverez les mains, je ferai servir le dîner. Je me le suis fait montrer il y a quelques minutes par votre valet. Le drôle paraît intelligent; où diable l'avez-vous ramassé?

— Je l'ai pris au hasard, et tout récemment. Venez, monsieur Harcourt.

A notre retour nous trouvâmes le véritable Simon Pure, M. Estcourt, causant avec le major. Celui-ci nous présenta l'un à l'autre, et le dîner étant servi, nous nous mîmes à table.

M. Estcourt paraissait à peu près de mon âge, mais plus petit d'environ trois pouces. Il avait l'air commun et les traits durs; et en le voyant, je ne fus pas surpris de la satisfaction qu'avait montrée lord Windermear en me prenant pour son neveu. Il était sombre et taciturne, et il semblait attacher le plus grand prix

aux avantages de la naissance. Désirant faire plus ample connaissance avec lui, je lui prodiguai les attentions, et je m'aperçus que j'avais réussi à lui plaire. Le dîner était excellent, et nous étions tous de fort bonne humeur, à l'exception de M. Estcourt, qui conserva toujours son air morose. Nous restâmes si long-temps à table, qu'il était trop tard pour aller au spectacle. Harcourt et le major nous quittèrent de bonne heure, et je restai seul avec M. Estcourt.

Il n'avait pas ménagé les bouteilles; je l'excitai encore à boire après leur départ, et il devint plus communicatif. Il me dit qu'il avait eu des raisons pour arriver à Londres sous un nom emprunté, mais que le major, quoiqu'il ne l'eût pas vu depuis neuf ans, l'avait reconnu sur-le-champ. Il me parla beaucoup de sa famille, ainsi que du rang et de la fortune qu'il devait attendre avant peu. Je saisis cette occasion pour découvrir quel parti il prendrait, quand il connaîtrait le secret qui était en ma possession. Je supposai un cas à peu près semblable, et je lui demandai si, dans de telles circonstances, il consentirait à s'abstenir pendant un certain temps de faire valoir ses droits, pour sauver l'honneur de sa famille.

— Non, de par Dieu! s'écria-t-il. Quoi, renoncer à mes droits, à mon rang, même pour

un jour, pour l'amour de sots parens ! — Jamais. Rien ne pourrait m'y déterminer.

Je n'en dis pas davantage sur ce sujet ; mais je lui demandai s'il avait écrit à lord Windermear pour l'informer de son arrivée.

Il me répondit qu'il comptait lui écrire le lendemain, et bientôt après il me quitta, et je sonnai Timothée.

— Juste ciel, Japhet ! s'écria-t-il en entrant, où en sommes-nous ?... Qu'allez-vous faire ?... J'en perds l'esprit. — Du train dont vous y allez, notre argent ne durera pas deux mois.

— Je le crois comme vous, Timothée ; mais je ne saurais qu'y faire. Il faut que je sois introduit dans la société, et je dois payer mon introduction.

— Mais, laissant à part les dépenses, que me direz-vous de ce M. Estcourt ? — Tout va être découvert.

— Tout sera découvert sans contredit ; mais peut-être pas aussitôt que vous vous l'imaginez. Il doit écrire demain à son oncle ; il faut tâcher d'empêcher que sa lettre ne parte : car il faut que j'aie le temps de m'établir sur un bon pied dans le monde ; après cela, que lord Windermear fasse tout ce qu'il voudra.

— En vérité, Japhet, vous semblez n'avoir peur de rien !

— Je n'ai peur de rien, Timothée, quand il s'agit de marcher à mon but. Nuls obstacles ne pourront m'arrêter dans la recherche de mon père.

— Réellement, Japhet, c'est une folie complète.

— Cela peut être, Timothée, mais elle est incurable. — Allons nous coucher; demain je vous raconterai tout ce qui s'est passé aujourd'hui.

Le lendemain matin, M. Estcourt écrivit à son oncle. Timothée lui offrit officieusement de porter sa lettre à la poste, et il la brûla.

Je passerai très-légèrement sur les trois semaines suivantes. Mon intimité avec M. Harcourt et le major ne fit qu'augmenter, et ils me présentèrent dans les clubs et dans la meilleure société de Londres. Ma fortune présumée, mon air d'aisance et ma bonne mine m'y procurèrent un accueil très-favorable, et je devins bientôt un des astres du jour. Pendant ce temps je gagnai aussi toute la confiance de M. Estcourt. Ne recevant pas de nouvelles de son oncle, il lui écrivait lettre sur lettre, et les remettait à Timothée qui leur faisait subir le même sort qu'à la première. Enfin, surpris et mécontent, il me dit un jour qu'il partirait le lendemain pour le château de son oncle.

— Bon voyage, pensai-je, je suis maintenant ferme sur mes pieds.

Environ cinq jours après son départ, comme j'étais à me promener dans Bond-Street avec le major, je vis lord Windermear passer dans sa voiture. Il nous aperçut, tira le cordon avec vivacité et fit arrêter son équipage près de nous le long du trottoir.

— Vous m'excuserez, major, dit-il, mais j'ai besoin d'avoir une conversation avec M. Newland, et il me fera peut-être le plaisir de monter dans ma voiture.

J'étais préparé à cette rencontre, et je ne perdis pas ma présence d'esprit. Je le saluai avec un air de respect.

— Très-volontiers, milord.

Et je montai en voiture.

— A la maison, grand train ! dit-il au laquais qui fermait la portière; et pendant tout le chemin il ne m'adressa pas un seul mot. Quand nous fûmes arrivés, il me fit entrer dans la salle où nous avions dîné tête à tête, et en fit le tour deux ou trois fois en silence. Enfin il me dit :

— Monsieur Newland, ou quel que soit votre nom, je vois que vous regardez comme une sauvegarde la connaissance que vous avez acquise d'un secret important. Je n'ai pas besoin

de vous dire ce que je pense de votre conduite. Je ne sais ni qui vous êtes, ni ce que vous êtes, mais certainement, ajouta-t-il, la rougeur de la colère lui couvrant le front, vous ne pouvez avoir aucun droit au titre d'homme d'honneur.

— Votre Seigneurie voudra peut-être bien m'informer sur quoi est fondée cette opinion, répondis-je avec calme.

— D'abord n'avez-vous pas ouvert une lettre qui était destinée à un autre ?

— J'ai ouvert une lettre qui portait les initiales de mon nom, et en l'ouvrant j'étais convaincu qu'elle était pour moi.

— Soit, monsieur; mais après l'avoir lue, vous avez dû voir qu'elle n'était pas pour vous.

— Je ne le nierai pas, milord.

— Et cependant, vous allez chez mon homme d'affaires; vous vous présentez à lui sous le nom d'un autre, et vous vous faites remettre un paquet cacheté.

— Tout cela est encore vrai, milord ; mais je ne l'ai fait que parce que j'y ai été encouragé par un rêve.

— Par un rêve ! quelle misérable excuse !... Et ensuite vous brisez le cachet de ce paquet, et....

— Permettez que je vous arrête, milord ; je

n'étais nullement décidé à en rompre le cachet, et vous ne pouvez avoir oublié que vous l'avez rompu vous-même, et que vous m'avez ordonné, positivement ordonné de lire les pièces qu'il contenait.

— Parce que j'ai été trompé par votre faux nom, monsieur.

— Je n'en ai jamais porté d'autre, monsieur, et s'il est faux, ce n'est pas ma faute.

— Il est très-vrai, monsieur, que, relativement à tout ce que je viens d'alléguer, la loi ne peut vous atteindre, mais souvenez-vous qu'en prenant le nom d'un autre, vous....

— Je n'ai jamais pris le nom de personne, milord.

— Eh bien, je dirai donc qu'en me portant à croire que vous étiez mon neveu, vous avez tiré de moi de l'argent sur un faux prétexte, et, sous ce rapport, vous êtes en mon pouvoir.

— Milord, je ne vous ai jamais demandé d'argent; c'est vous qui, de votre propre mouvement, m'avez ouvert un crédit chez votre banquier.

— Monsieur Newland, si je regrette profondément ce qui s'est passé, je l'avouerai, je regrette encore plus qu'un jeune homme d'un extérieur si prévenant, et si sincère en apparence, soit déjà un imposteur aussi habile. Vous

croyant mon neveu, je sentais mon cœur s'échauffer pour vous, et je dois dire que, depuis que j'ai vu mon véritable neveu, ma mortification n'en a été que plus grande.

— Milord, je vous remercie; mais permettez-moi de vous faire observer que je ne suis pas un escroc; vos mille livres sterling sont restées intactes chez votre banquier, car la misère la plus extrême n'aurait pu me décider à y toucher. Mais à présent que Votre Seigneurie paraît plus calme, voudrait-elle bien m'écouter? Quand vous connaîtrez ma vie, et les motifs qui m'ont entraîné, vous déciderez alors jusqu'à quel point je suis à blâmer.

Sa Seigneurie prit un siége et me fit signe d'en faire autant; je lui racontai comment j'avais été laissé à l'hospice des Enfans-Trouvés, et lui fis le récit succinct de mes aventures subséquentes : ma détermination de trouver mon père; le rève qui me décida à aller chercher les papiers; enfin tout ce que le lecteur sait déjà. Lord Windermear comprit de quelle monomanie j'étais atteint, et il m'écouta avec une grande attention.

— Il est certain, M. Newland, que cette explication vous relève dans mon opinion, et qu'il est juste d'avoir égard à la préoccupation excessive sous l'influence de laquelle je vous

vois placé; mais à présent, monsieur, permettez-moi une seule question à laquelle je vous prie de répondre franchement. A quel prix mettez-vous votre discrétion sur ce sujet important?

— Milord, répondis-je en me levant avec dignité, c'est le plus grand affront que vous m'ayez encore fait; cependant, puisque vous le voulez, je vais vous dire à quel prix je m'engagerai solennellement au secret, par toutes mes espérances de trouver mon père dans ce monde, et de trouver un père éternel dans l'autre, et ce prix, milord, c'est votre estime.

Lord Windermear se leva à son tour, et se promena à grands pas dans l'appartement d'un air agité.

— Que dois-je penser de vous, monsieur Newland?

— Milord, si j'étais un escroc, j'aurais pris votre argent; si j'avais voulu tirer profit du secret, je me serais enfui avec les papiers, et j'aurais fait ensuite mes conditions. Je ne suis, milord, rien de plus qu'un enfant abandonné, faisant tout ce qu'il peut pour trouver son père... Je ne fus pas maître de mon émotion, et je fondis en larmes. Dès que je pus parler, je dis à milord, qui me regardait en silence, et non sans attendrissement : J'ai encore quelque

chose à vous dire, milord... Je lui rapportai alors la conversation que j'avais eue avec M. Estcourt, et l'inconvénient qu'il pouvait y avoir à lui communiquer le secret.

Sa Seigneurie me laissa continuer sans m'interrompre, et après quelques momens de réflexion :

— Je crois que vous avez raison, monsieur Newland, me dit-il, et maintenant je commence à croire qu'il vaut mieux que ce soit vous que lui qui soyez dépositaire de ce secret. Maintenant je suis votre obligé, et vous pouvez disposer de moi. Je vous crois honnête, mais fort étrange, et je vous demande pardon de la peine que je vous ai causée.

— Milord, je suis plus que satisfait.

— Puis-je vous être de quelque utilité, monsieur Newland ?

— Si vous pouviez, milord, m'aider à me diriger dans mes recherches...

— Je crains bien, sous ce rapport, de ne pouvoir vous être d'un grand secours ; mais du moins je vous donnerai les moyens de les continuer ; en cela, je ne ferai qu'un acte de justice, car, en vous faisant faire la connaissance du major Carbonnell, je sais que je dois avoir accru considérablement vos dépenses. C'est une erreur que je dois réparer. Je vous prie donc, mon-

sieur Newland, de regarder comme à vous la somme que j'ai déposée chez mon banquier, et d'en faire usage pour faciliter l'accomplissement de votre ardent désir.

— Milord...

— Point de refus, je n'en veux point, et si vous éprouvez quelques scrupules à cet égard, supposez que c'est un prêt que vous me rendrez quand vous le jugerez convenable. Ne croyez pas que j'agisse ainsi parce que je vous sais en possession d'un secret important; non, sous ce rapport, je m'en rapporte entièrement à votre honneur.

— En vérité, milord, répondis-je, tant de bonté me confond, et, à ce que j'éprouve, il me semble qu'en vous j'ai déjà *presque* trouvé un père. Excusez-moi, milord, mais Votre Seigneurie n'a-t elle jamais...?

— Je devine ce que vous voulez dire, mon pauvre garçon; non, jamais je n'ai eu le bonheur d'avoir d'enfans, autrement j'aurais été charmé d'avoir un fils qui vous ressemblât. Allons, monsieur Newland, du courage, que le mystère qui couvre votre naissance n'absorbe pas ainsi toutes vos facultés. Et à présent je vous dis adieu; et si je puis vous être utile, j'espère que vous ne manquerez pas de m'en informer.

— Que le ciel répande ses bénédictions sur vous! m'écriai-je en lui baisant respectueusement la main; et puisse mon père, quand je le trouverai, vous ressembler le plus possible! Je m'inclinai profondément, et je quittai la maison.

CHAPITRE XXII.

—

Je revins à l'hôtel, car mon esprit avait été vivement agité, et j'avais besoin de repos. Je racontai à Timothée tout ce qui s'était passé.

— Pour le coup, me dit-il, les choses prennent une tournure agréable, car je crois bien que sans ces mille livres sterling, nous n'aurions pas pu aller encore une quinzaine. Notre mémoire ici doit déjà monter très-haut, et l'hôte semble très-pressé de voir la couleur de notre argent.

— Combien pensez-vous qu'il nous reste? Il est grand temps, Timothée, de faire nos

comptes et de régler nos plans pour l'avenir. J'ai payé le bijoutier et le tailleur, et d'après l'avis du major qui dit qu'il faut toujours payer comptant les premiers mémoires, et tous les autres ensuite le plus tard possible, et que, pour ceux-ci, le mieux même est de les ajourner indéfiniment. Dans le fait, je ne dois presque rien à présent, à l'exception de la carte de l'hôtel. Je la ferai demander ce soir.

Nous fûmes interrompus par l'arrivée de notre hôte. — Parbleu, monsieur Wallace, lui dis-je, vous arrivez bien à propos; donnez-moi votre mémoire s'il vous plaît.

— Oh ! monsieur, rien n'est moins pressant; mais si vous le voulez absolument, je vais le préparer. Et M. Wallace se retira.

— Vous aviez tous deux la même idée, j'en réponds, dit Timothée en riant, car il avait son mémoire à la main, et il l'a caché dès que vous l'avez demandé.

Dix minutes après, l'hôte reparut, et présentant le mémoire sur un plateau, il s'inclina et sortit. J'en regardai le total : il montait à 104 livres sterling, ce qui, pour à peu près trois semaines, était assez cher. Timothée haussait les épaules à mesure que je parcourais les articles. — Je ne vois pas qu'il y ait lieu de se plaindre, Timothée, dis-je après avoir fini ; mais je vois

qu'il n'y a pas moyen de vivre ici avec le major, tenant table ouverte. Examinons un peu combien il nous reste d'argent.

Timothée apporta la cassette dans laquelle nos espèces étaient déposées, et nous vîmes qu'après avoir payé le pour-boire des garçons et quelques mémoires qui n'étaient pas encore liquidés, il ne nous resterait que cinquante shillings.

— Dieu du ciel, que nous l'avons échappé belle ! s'écria Timothée. sans ce nouveau subside, qu'aurions-nous fait ?

— Fort triste mine, en vérité ; mais l'argent n'a pas été dépensé inutilement, après tout. J'ai maintenant accès dans les premières maisons ; je puis me passer du major Carbonnell. En tout cas, je quitterai cet hôtel ; je vais prendre un appartement garni, et nous dînerons au restaurant. Je sais le moyen de me débarrasser de lui.

Je déposai l'argent sur le plateau, et je venais de dire à Timothée de sonner l'hôte, lorsqu'au moment même le major entra avec Harcourt.

— Eh ! quoi, Newland, qu'allez-vous faire de cet argent ? dit le major.

— Payer ma dépense, major.

— Votre dépense ? Voyons un peu : 104 livres

sterling? Oh! c'est une infâme exaction! Il ne faut point payer cela. Dans ce moment, le maître de l'hôtel entra. — Monsieur Wallace, dit le major, mon ami M. Newland était sur le point, comme vous pouvez le voir, de vous payer votre note intégralement; mais permettez-moi de vous faire observer que M. Newland est mon ami intime, que c'est moi qui lui ai recommandé particulièrement la Piazza, et que je trouve vos prétentions exorbitantes. Je conseillerai certainement à M. Newland de quitter dès demain votre hôtel, si vous n'êtes pas plus raisonnable.

— Je dois dire, major, que si j'ai demandé mon mémoire, c'est que je pars demain à la campagne pour quelques jours, et que je voulais l'acquitter auparavant.

— Eh bien! je conseillerai certainement à M Newland de ne pas descendre ici à son retour, M. Wallace, car je me regarde jusqu'à un certain point, après les nombreux dîners que j'ai commandés chez vous, et dont j'ai pris ma part, comme *particeps criminis*, ou, en d'autres termes, complice de cette extorsion. Allons, monsieur Wallace, il faut faire quelque réduction, ou vous nuirez considérablement au crédit de votre hôtel.

M. Wallace déclara qu'il n'avait porté que

les prix les plus modérés, qu'il examinerait de nouveau le mémoire, et qu'il verrait ce qu'il pourrait faire.

— Mon cher Newland, dit le major, j'ai commandé les dîners, permettez-moi de régler la carte. Allons, monsieur Wallace, supposons que nous diminuions d'un tiers?

— D'un tiers! major Carbonnell, j'y perdrais.

— Je ne suis pas entièrement de votre avis. Du reste, réfléchissez, vous avez à choisir. Rayez vingt livres sterling, ou vous perdez mon patronage et celui de mes amis. C'est oui ou non.

L'hôte, après quelques récriminations, consentit enfin; il donna sa quittance, et laissant vingt livres sur le plateau, il se retira.

— Il est assez heureux que je sois survenu, mon cher Newland, et voilà vingt livres de sauvées. A propos, je me trouve à court d'argent; vous n'avez pas d'objection à me prêter cela. Je ne le vous rendrai jamais comme vous savez.

— Je le sais parfaitement, major; cependant comme, sans votre intervention, j'allais les donner à notre hôte, je vous les prêterai avec plaisir.

— Vous êtes un brave garçon, Newland, dit

le major en empochant l'argent ; si je vous avais emprunté cette somme, et que vous eussiez pu croire que je vous l'aurais rendue, je ne vous aurais pas remercié ; mais comme vous me la prêtez les yeux bien ouverts, ce n'est plus qu'une manière délicate de m'obliger, et je vous dis du fond du cœur que je ne l'oublierai pas. Ainsi donc, vous partez demain ?

— Oui, il le faut ; car je m'aperçois que l'argent s'en va vite, et je ne suis pas encore à la veille d'entrer en possession de mes biens.

— Je comprends, mon cher ami. Les exécuteurs testamentaires sont une vraie peste ; ils n'ont point de cœur. Mais n'importe ; il y a moyen de leur damer le pion. Ah çà, je dîne avec Harcourt, il vient vous prier d'être de la partie.

— Avec plaisir.

— Je vous attendrai à sept heures, Newland.

Et ils sortirent tous deux.

— Comment, vous le laissez emporter votre argent ? s'écria Timothée. Je me frottais les mains à l'idée que vingt livres sterling allaient rentrer dans notre bourse, et voilà qu'elles s'envolent comme de la fumée.

— Et elles ne reviendront pas, Timothée ; mais n'importe. Il était important de m'en faire un ami, et son amitié est vénale. Je puis tirer

sur lui maintenant. A présent, Timothée, faisons nos paquets, car nous partons demain matin. Je vais aller voir la petite Fléta.

Je dînai avec Harcourt. Le major était assez curieux de savoir quelle était la cause de l'agitation de lord Windermear, et ce qui s'était passé entre nous. Je lui dis que Sa Seigneurie avait eu quelques inquiétudes pour des affaires d'intérêt, mais que tout était arrangé : que, quant à moi, il fallait que je fusse plus économe à l'avenir... — En vérité, major, je crois que je vais prendre un logement garni : je serai plus à mon aise, et plus à même de recevoir mes amis.

Harcourt m'approuva, et le major se hâta de dire : Parbleu, Newland, j'ai une chambre à votre service. Vous demeurerez avec moi.

— Je ne sais si ce serait une grande économie, répondis-je en riant; car je présume qu'il me faudrait payer pour deux.

— Pour cela, d'honneur, vous avez raison; mais comme je dîne toujours avec vous quand je n'ai pas quelque autre invitation, vous ferez du moins l'économie du logement; car vous savez, Newland, que la maison est à moi; et il n'y aura de loyer à payer ni pour l'un ni pour l'autre.

— C'est un marché qui n'est pas à dédaigner,

Newland, dit Harcourt; acceptez son offre, et soyez sûr qu'au bout du compte vous y gagnerez quelque chose.

— Voilà en effet qui mérite considération; et la compagnie doit entrer aussi pour beaucoup dans la balance. Si Carbonnell voulait promettre d'être un peu plus économe?

— Je le promets. J'agirai en fidèle intendant, et je ferai durer votre argent le plus long-temps possible, dans mon intérêt autant que dans le vôtre. Est-ce fait? Je puis loger aussi votre domestique, et s'il veut me rendre quelques petits services, je congédierai le mien.

Je consentis à cet arrangement.

CHAPITRE XXIII.

—

Le lendemain j'allai chez le banquier; je pris cent cinquante livres sterling, et je partis avec Timothée pour ***. Dès que Fléta m'aperçut, elle se jeta dans mes bras, et sanglota de joie.

Quand je lui dis que Timothée était dehors et désirait la voir, elle demanda pourquoi il n'était pas entré; et pour me montrer à quel point elle avait été accoutumée à tout voir sans faire aucune remarque, lorsqu'il parut avec sa livrée, elle ne manifesta pas la moindre surprise, et ne me fit aucune question à ce sujet. La maîtresse de l'école vanta beaucoup sa docilité et son attention; puis elle nous laissa seuls. Fléta détacha alors la chaîne de son cou, et me dit qu'elle avait fini par se rappeler que la dame dont elle se souvenait portait des boucles d'oreilles entièrement pareilles. Je restai trois heures avec elle, et ensuite je repartis pour Londres et allai m'installer avec mes effets chez le major Carbonnell.

Le major tint sa promesse. Certes nous vivions bien, car il lui eût été impossible de vivre autrement; mais il évitait avec soin d'ajouter à la dépense. La saison des plaisirs était alors passée, et tout le beau monde avait quitté la capitale. Rester plus long-temps à Londres, c'eût été dépenser son argent en pure perte, et nous tînmes conseil pour décider où nous irions.

— Newland, dit le major, vous avez fait sensation ici, et cela fait honneur à mon patronage; mais j'espère que le printemps prochain,

je vous ferai former une bonne alliance. Croyez-moi, au milieu de tous ces êtres sans cœur que nous avons coudoyés, on peut encore trouver des filles et même des mères qui ne se laissent point guider par des vues basses et sordides.

— Comment donc, Carbonnell ! voilà la première fois que je vous entends prêcher la morale.

— Oui, Newland, et il se peut que cela ne m'arrive plus de long-temps. Le monde est mon huître, voyez-vous ; il faut que je l'ouvre pour vivre. Il y eut un temps où j'étais tout aussi confiant, tout aussi désintéressé, tranchons le mot, tout aussi innocent que vous l'étiez quand j'entrepris pour la première fois votre éducation. Mes bonnes qualités me ruinèrent ; je les plantai là, et je m'en trouvai à merveille. Il faut combattre le monde avec ses propres armes ; cependant, comme je vous le disais, on peut encore y trouver de l'or pur au milieu de l'alliage, c'est-à-dire une grande fortune et en même temps un cœur innocent. Si vous vous mariez, je me fais fort de vous découvrir cet heureux assemblage, non que la fortune puisse être une considération pour vous.

— Mais pourquoi donc désirez-vous tant que je me marie ?

— Parce qu'alors je suis sûr d'avoir une

bonne maison et une bonne table à mon service, tant que je resterai en faveur auprès de votre femme; et à tout événement, un ami au besoin. Quant à votre fortune, je ne la dissiperai point, si je puis m'en défendre. J'espère que voilà une belle promesse de ma part.

— Je vous défie de dissiper ma fortune, répondis-je en riant.

— Ne me défiez pas, Newland, car je me piquerais d'honneur. Surtout ne me proposez point de pari, ce serait encore plus dangereux. Nous n'avons dépensé qu'environ quatre cents livres sur les mille livres du banquier depuis que nous demeurons ensemble, ce que je regarde comme un prodige d'économie. Qu'en dites-vous? irons-nous à Cheltenham? Vous y trouverez foule de jeunes Irlandaises, le nez au vent pour flairer les maris, qui vous sauteront au cou, si vous le voulez.

— Je hais les femmes qui courent après un mari.

— Ecoutez donc, il est vrai que, si vous vous déclarez, elles vous accepteront en moins de trois jours; mais, une fois mariées, elles font les meilleures femmes du monde. Et puis songez qu'il faut que nous allions quelque part; autant vaut Cheltenham que toute autre ville. Je vous dirai même que j'ai mes raisons pour lui donner la préférence.

Cette dernière observation me décida, et quelques jours après nous étions à Cheltenham. Nous nous lançâmes aussitôt dans le tourbillon de la société.

— Newland, me dit Carbonnell, je suis sûr que le temps vous paraît terriblement long dans cette ville monotone.

— Nullement, je vous jure. Ce sont des dîners, des danses et des promenades continuelles.

— Il faut faire quelque chose de mieux. Dites-moi, êtes vous fort au whist?

— En aucune manière. C'est à peine si je connais le jeu.

— Alors il faut que je vous l'apprenne. C'est un talent indispensable, et nos matinées seront employées à vous le faire acquérir.

— Volontiers, lui dis-je. Et depuis ce moment, à partir du déjeûner jusqu'à quatre heures, le major et moi nous restions renfermés à jouer le whist avec deux hommes de bois. Avec un maître aussi habile, j'eus bientôt appris toute la beauté et toutes les finesses de ce jeu.

— Vous en savez assez à présent, Newland, dit le major un matin en jetant les cartes par les fenêtres. Maintenant, si l'on vous demande à

jouer, et que j'aie accepté, ne refusez pas; mais ayez soin de toujours jouer contre moi.

— Je ne vois pas ce qui nous en reviendra ; car si je gagne, vous perdrez.

— Ne vous en inquiétez pas. Seulement, suivez mes conseils, et jouez aussi cher qu'on voudra. Nous ne resterons plus ici que trois semaines; il faut mettre à profit les instans.

J'avoue que je ne devinai pas quels pouvaient être les projets du major ; mais, le soir, nous nous rendîmes dans la salle de réunion. C'était la première fois qu'on nous y voyait, et ceux qui ne connaissaient pas le major, nous croyant des novices, nous engagèrent à faire une partie.

— Je dois vous avertir, messieurs, dit le major, d'abord que je joue très-mal, et ensuite, ajouta-t-il en riant, que si je perds, je ne vous paierai pas, car je n'ai pas le sou.

Le ton dont ces paroles furent prononcées ne firent qu'exciter un sourire; on ne le crut pas, et je fus prié de faire le quatrième.

— Volontiers, répondis-je, pourvu que je ne sois pas avec le major; car, outre qu'il joue fort mal, il est très-malheureux, et j'aimerais autant jeter mon argent sur la table.

Les choses s'arrangèrent ainsi, et nous nous mîmes au jeu. Le premier rob fut gagné par le major et son partenaire; avec les paris, il mon-

tait à dix-huit livres sterling. Je tirai ma bourse pour payer le major, mais il refusa en disant :

— Non, Newland, payez mon partenaire ; quant à nous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant au mien, si cela vous convient, nous ne réglerons qu'à la fin de la soirée. Newland, nous n'allons pas vous lâcher de sitôt, je vous en avertis.

Je payai mes dix-huit livres, et nous recommençâmes. A partir de ce moment, sans que son partenaire qui jouait lui-même assez médiocrement, y fît attention, — ou du moins s'il le remarqua il eut la politesse de n'en rien dire — le major fit fautes sur fautes. Il perdit trois robs de suite, et avec les paris et les enjeux, ils montaient à cent quarante livres. A la fin du dernier rob, il jeta les cartes à terre en se récriant contre son malheur, et en déclarant qu'il ne jouerait pas davantage.

— Où en sommes-nous ? dit-il à mon partenaire.

— Je vous devais, je crois, dix-huit livres.

— Dix - huit de cent quarante, c'est cent vingt-deux que je vous dois à mon tour. Il faudra que vous me permettiez d'être votre débiteur, continua le major du ton le plus insinuant. Je n'étais pas venu ici dans l'intention

de jouer. Je présume que je vous retrouverai ici demain soir.

Le gagnant inclina la tête en signe d'acquiescement. Le partenaire du major Carbonnell me paya cent quarante livres sterling, que je mis dans mon portefeuille, et nous quittâmes l'assemblée.

CHAPITRE XXIV.

—

Dès que nous fûmes dans la rue, je priai le major de m'expliquer les motifs de sa conduite. — Pas un mot, mon cher Newland, jusqu'à ce que nous soyons au logis, répondit-il. Dès que nous y fûmes arrivés, il se jeta sur un fauteuil, et croisant ses jambes, il me dit : — Vous remarquerez, Newland, que j'ai soin de ne vous laisser rien faire qui puisse nuire à votre réputation. Quant à la mienne, toute l'honnêteté du monde ne pourrait la rétablir ; une pairie seule peut la relever, car la couronne de comte, comme la charité, couvre une multitude de

péchés. J'ai cru de mon devoir d'ajouter quelque chose à nos finances, et j'ai dessein de les améliorer considérablement avant de quitter Cheltenham. Vous avez gagné cent vingt-huit livres.

— Oui, mais vous en avez perdu tout autant.

— Sans contredit, mais je ne les ai pas payées; et comme je ne paie jamais ce que je dois, vous voyez que nous ne pouvons que gagner tant que nous jouerons l'un contre l'autre.

— Je m'en aperçois; mais le rôle que je joue dans cette spéculation...

— N'a rien que d'honorable. Vous payez quand vous perdez, vous recevez quand vous gagnez. Mes dettes d'honneur me regardent seul.

— Mais vous retrouverez demain votre créancier.

— Je l'espère bien, et je vais vous dire pourquoi. Je crois qu'il est impossible de trouver deux plus mauvais joueurs de whist. Il faudra demain que nous soyons partenaires. Nous ne pouvons manquer de gagner; j'acquitterai ma dette, et vous empocherez votre gain. Toutes les fois que je saurai que nous avons affaire à de mauvais joueurs, nous serons partenaires; quand je n'en serai pas certain, nous jouerons l'un contre l'autre. Si je gagne, vous perdrez

et par conséquent il n'y aura pour nous ni perte, ni gain ; mais si vous gagnez, vous recevrez, et le profit sera clair, car, moi, *je devrai*, et j'avertis toujours d'avance que, lorsque je dois, je ne paie point.

— Mais personne ne vous croit.

— Que puis-je y faire ? ce n'est pas ma faute.

Tout en me déshabillant, je réfléchis à cette conversation, et je craignis que la part que je prenais à la spéculation du major ne fût pas très-honorable. Cependant, me dis-je, je paie quand je perds, je ne reçois que ce que j'ai gagné : que peut-on me reprocher ? La vue des billets de banque placés sur ma table acheva de mettre ma conscience en repos. Ce n'est pas la première fois que l'argent a fait disparaître les scrupules.

Le lendemain soir, nous retournâmes au club, et nous y trouvâmes les deux individus avec qui nous avions joué la veille. Pour cette fois, le major refusa de jouer à moins de m'avoir pour partenaire, alléguant qu'il jouait fort mal et que la chance me favorisait toujours. Ils ne firent aucune objection à cet arrangement, et nous jouâmes jusqu'à quatre heures du matin. La fortune commença par favoriser nos adversaires ; mais suivant la coutume, elle ne fut pas constante, et quand nous

quittâmes le jeu, le major, sa dette de la veille acquittée, gagnait quarante livres, et j'en avais gagné cent soixante et onze, de sorte qu'en deux nuits nous avions fait un gain de trois cent quarante-deux livres. Nous continuâmes à jouer ainsi pendant trois semaines ; nous avions en poche plus de huit cents livres. Je proposai au major de payer ses dettes de jeu, qui ne montaient pas à la moitié de cette somme.
— Donnez-moi l'argent, s'écria-t-il sur-le-champ de crainte que je ne les paye moi-même; maintenant, mon cher ami, ajouta-t-il, si vous saviez combien j'ai de créances de cette espèce, dont je ne toucherai jamais un farthing, vous penseriez comme moi que je ne fais que recevoir de l'un ce qui m'est dû par l'autre. D'ailleurs, je tiens une note exacte de toutes mes dettes; je les paierai peut-être un jour; mais quant à présent, non, décidément non.

Le lendemain matin, nous avions demandé des chevaux de poste, et nous étions à déjeûner, quand Timothée ouvrit la porte et me fit signe de sortir. Je le suivis.

— Japhet, me dit-il tout bas, je ne puis m'empêcher de vous le dire, je viens de voir quelqu'un qui a exactement votre nez, et qui vous ressemble beaucoup, si ce n'est qu'il paraît au moins le double de votre âge.

— Où est-il ? m'écriai-je, croyant déjà avoir trouvé mon père.

— A la porte de l'auberge, prêt à monter dans une chaise de poste attelée de quatre chevaux.

Je me précipitai le long de l'escalier, tenant encore en main ma serviette, et j'arrivai à la porte en un clin d'œil. L'homme en question était déjà en voiture, le domestique fermait la portière, et disait au postillon de partir; je n'eus que le temps de voir le nez... un nez sur le moule duquel le mien semblait formé. — Pardon, monsieur, m'écriai-je, mais je...

Trompé sans doute par la serviette que j'avais en main, mon père supposé me répondit : — Je n'ai pas oublié les garçons. La chaise partit au grand galop, et le moïeu de la roue de derrière me frappa si fortement la cuisse, que je ne pus remonter qu'en boitant. En rentrant dans l'appartement, je me jetai sur un sofa, presque au désespoir.

— Que vous est-il donc arrivé, Newland ? me dit le major; vous avez l'air bien ému.

— On le serait à moins... je viens de voir mon père !

— Votre père ! perdez-vous l'esprit ? vous m'avez dit qu'il était mort avant que vous l'eussiez connu. Comment donc pourriez-vous le reconnaître, quand vous auriez vu son esprit ?

Je sentis l'imprudence que je venais de commettre. — J'ai vu son portrait, major, et cet homme y ressemblait tellement, que... que... Je sais que c'est une absurdité.

— Mon pauvre ami, vous ne le verrez jamais que dans l'autre monde, et je suppose que vous n'êtes pas très pressé d'y arriver... Je vous ai plus d'une fois entendu parler de votre père en dormant, et cela m'a toujours étonné.

— Depuis ma plus tendre enfance, mon père a été constamment l'objet de mes pensées... j'ai toujours désiré qu'il me fût possible de le voir.

— Fort étrange!... J'ose dire que peu de fils sont aussi fidèles à la mémoire de leur père.

Je parvins à reprendre mon sang-froid. Nous finîmes de déjeûner, et nous partîmes; j'eus soin auparavant de charger Timothée de s'informer au relais suivant de quel côté était allé le voyageur qui nous avait précédés. Le major, me voyant l'air préoccupé, me parla peu; il me fit pourtant une observation qui me frappa. Je me souviens, dit-il, qu'un jour que je faisais votre éloge à lord Windermear, il me dit que vous étiez un jeune homme d'un mérite peu commun, mais que vous aviez *la tête montée* sur un certain point... Je comprends maintenant ce qu'il voulait dire. Je ne répondis rien, mais je pensai qu'il était étrange que le major n'eût

jamais eu le moindre soupçon sur l'état véritable de mes affaires. Je l'avais laissé croire que j'avais perdu mon père et ma mère en bas âge, et que je serais maître d'une fortune considérable à ma majorité; mais ce n'avait été que par des réponses indirectes, sans aucune assertion positive. Il s'était trompé lui-même, parce qu'il ne se doutait pas qu'un trompeur aussi habile que lui pût être trompé par un jeune homme comme moi.

Tout ce que Timothée put apprendre au premier relais, fut que la chaise de poste qui nous précédait suivait la route de Londres. Cette nouvelle lui fut confirmée à tous les autres, et nous entrâmes dans la capitale à la nuit tombante.

CHAPITRE XXV.

—

Nous nous couchâmes dès que nous eûmes soupé. Quand je fus au lit, je pensai que j'al-

lais avoir vingt ans, et que je n'avais pas encore découvert qui était mon père. Ma monomanie revint avec plus de force que jamais, et je résolus de me mettre sérieusement en recherche dès le lendemain. Je fis part de ma résolution à Timothée, et je lui dis de passer tout le temps dont il pourrait disposer à chercher l'individu que nous avions vu à Cheltenham. Moi-même j'étais tous les jours en course; Carbonnell ne me voyait plus qu'aux heures des repas. Comme le beau monde n'était pas encore de retour à Londres, nous recevions très-peu d'invitations, et il ne pouvait concevoir à quoi je passais tout mon temps. Je parcourais toutes les rues et toutes les promenades; j'étais à l'entrée et à la sortie des spectacles les plus fréquentés; j'examinais tous ceux qui se trouvaient dans quelque voiture avec un soin si marqué, qu'ils devaient croire que j'étais un fou ou un insolent.

Enfin, après avoir ainsi passé environ cinq semaines, je reconnus mon nez dans une voiture dont les panneaux étaient peints en brun foncé. Des armoiries étaient peintes sur la portière, mais j'en étais trop loin pour les distinguer.

— C'est lui! c'est lui! c'est bien mon nez? m'écriai-je en courant après la voiture de

toutes mes forces, et renversant, de droite et de gauche, tous ceux que je rencontrais. La rapidité de ma course fit tomber mon chapeau, mais je ne m'arrêtai pas pour le ramasser. Tout à coup j'entendis crier derrière moi : Arrêtez-le ! arrêtez-le !... Et je criai de mon côté : Oui, arrêtez-le ! arrêtez-le !

Je voulais parler du carrosse; mais au même instant un homme du peuple, espèce de colosse, me prit au collet, en s'écriant : Je connais ces tours-là ; mais j'ai bonne poigne, et tu n'iras pas plus loin.

— Lâchez-moi, m'écriai-je en faisant pour lui échapper des efforts furieux, au milieu desquels mon habit et ma chemise se déchirèrent. Mais tout fut inutile, et il me tint ferme jusqu'au moment où des officiers de police arrivèrent et s'emparèrent de moi. Le fait était qu'un filou avait exercé sa profession pendant que je courais à toutes jambes après la voiture, et qu'en me voyant courir avec tant de précipitation, sans songer même à ramasser mon chapeau, chacun avait été convaincu que j'étais le coupable. Je fis en vain mille protestations d'innocence, on me conduisit devant le tribunal de police de Marlborough-Street; et la vue d'un homme sans chapeau, et dont les vêtemens étaient couverts de boue et déchirés,

n'avait certainement rien qui plaidât en ma faveur.

— Qui m'amenez-vous? demanda le magistrat.

— Un filou, répondit un officier de police.

— Y a-t-il des preuves? reprit le magistrat.

— Oui, monsieur, dit un jeune homme en s'avançant. J'étais à me promener dans Bond-Street; je sentis une main prendre mon mouchoir dans ma poche; je me retournai, et je vis ce jeune homme s'enfuir... Mon mouchoir avait disparu.

— Pouvez-vous prêter serment de son identité?

Une foule de personnes étaient prêtes à jurer qu'elles m'avaient vu fuir.

— Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense? me demanda le magistrat.

— Oui, monsieur. Il est très-vrai que je courais fort vite dans Bond-Street; et il est possible que le mouchoir de monsieur ait été volé; mais je ne suis pas coupable de ce larcin.

— Peut-être me direz-vous pourquoi vous couriez avec tant de précipitation?

— Je courais après une voiture, afin de parler à quelqu'un qui s'y trouvait.

— Quel était son nom?

— Je n'en sais rien, monsieur.

— Pourquoi couriez-vous après une personne que vous ne connaissiez-pas?

— C'était à cause de son nez, monsieur.

— A cause de son nez! répéta le magistrat d'un ton sévère; croyez-vous pouvoir vous jouer de moi, monsieur?... Greffier, préparez un mandat de détention.

— Comme il vous plaira, monsieur; mais si vous me permettez d'écrire un billet à un de mes amis, vous verrez qu'aucun soupçon ne peut s'élever contre moi.

— Écrivez, monsieur, vous resterez à la barre, sous la garde d'un officier de police, jusqu'à ce que la réponse arrive. En attendant, je m'occuperai d'autres affaires.

Au bout d'une heure, le major Carbonnell arriva, suivi de Timothée. Il connaissait le magistrat, alla s'asseoir à côté de lui, tandis que Timothée demandait aux officiers de police comment ils avaient osé arrêter son maître, ce qui leur fit ouvrir de grands yeux. Le magistrat rendit compte de l'affaire au major, et j'ajoutai que l'individu que j'avais poursuivi était celui que j'avais vu quelques instans avant notre départ de Cheltenham. A la grande surprise du magistrat, le major lui dit alors que j'étais son ami le plus intime, M. Newland, jeune homme jouissant d'un revenu de dix mille livres, et

vivant dans la meilleure société de la capitale. Le magistrat lui demanda alors à demi-voix et en souriant si je n'avais pas un grain de folie; mais le major qui voyait alors quelle avait été la cause de mon étrange conduite, lui dit que j'avais reconnu à Cheltenham un homme qui m'avait insulté, et avec qui je voulais avoir une explication, et qu'il était probablement dans la voiture que j'avais poursuivie.

— Je l'ai reconnu à son nez! m'écriai-je.

— En ce cas, major Carbonnell, dit le magistrat, mon devoir exige que je demande à M. Newland le cautionnement d'usage qu'il vivra en paix pendant un an avec tous les sujets de Sa Majesté.

Le major me servit de caution, et comme il en fallait deux, le magistrat permit que Timothée m'en servît pour la forme. Dès que l'acte fut signé, je fus congédié. Le major envoya chercher un fiacre, et dès que nous y fûmes montés, il me fit de sérieuses remontrances sur la folie de ma conduite. Je lui promis d'être plus prudent à l'avenir, et je lui tins parole, mais sans renoncer à ma recherche.

Environ un mois après, comme je me promenais avec le major, qui me regardait alors comme atteint de folie sur ce point, et qui me laissait rarement sortir sans lui, j'aperçus la

même voiture, et j'y reconnus l'individu que j'avais déjà vu.

— Le voilà, m'écriai-je; c'est lui!

— Qui, lui?

— L'homme qui ressemble tant à mon père.

— Dans cette voiture? C'est l'évêque de*** ; je le connais. Quelles étranges idées vous avez dans la tête, mon cher Newland! Réellement cela touche à la folie... Allons, pourquoi nous arrêter ainsi? continuons notre chemin.

Je me remis en marche, mais en tournant sans cesse la tête vers la voiture, jusqu'à ce que je l'eusse perdue de vue. Mais j'avais appris le nom de celui qui s'y trouvait, et cela me suffisait pour le moment. Quand nous fûmes rentrés, je consultai l'almanach des adresses, j'y vis que l'évêque de*** demeurait dans Portland-Place, et dès le lendemain matin, trouvant le moyen d'échapper à la surveillance du major, je me mis en chemin pour m'y rendre.

CHAPITRE XXVI.

—

La main me tremblait en frappant à la porte de la maison de l'évêque. On l'ouvrit sur-le-champ. Je lui envoyai ma carte en le priant de vouloir bien m'accorder une audience. Après avoir attendu quelques minutes dans une antichambre, on me fit entrer dans son cabinet. Un homme de moyen âge était avec lui. — Milord, lui dis-je avec émotion, daignerez-vous m'accorder quelques minutes de conversation tête à tête?

— Monsieur est mon secrétaire, et il a toute ma confiance, monsieur. Cependant je sens que je n'ai pas le droit d'exiger que vous lui accordiez la vôtre. — Monsieur Temple, faites-moi le plaisir de remonter quelques instans dans votre appartement.

Le secrétaire se retira, et l'évêque m'invita à m'asseoir. Je le considérai avec grande atten-

tion : c'était mon nez, il n'y avait pas à en douter, et je crus même distinguer quelque ressemblance entre ses autres traits et les miens. Je fus convaincu que j'avais enfin réussi dans ma recherche. — Je crois, monsieur, lui dis-je, que vous conviendrez que, dans la chaleur et l'impétuosité de la jeunesse, nous formons souvent des liaisons avec une précipitation imprudente.

— Cela est vrai, jeune homme; et alors il arrive souvent que nous nous en repentons ensuite.

— J'en conviens, monsieur; mais en ce cas, nous devons en supporter les résultats, quelque désagréables qu'ils puissent être.

— Quand nous faisons le mal, monsieur Newland, non-seulement nous savons que nous devons en être punis dans un autre monde, mais nous en portons même souvent la peine dans celui-ci... J'espère que vous n'êtes pas dans cette situation?

— Malheureusement, monsieur, les fautes des pères sont punies dans leurs enfans; et sous ce point de vue, je puis dire que j'en ai porté la peine.

— Mon cher monsieur, j'espère que vous m'excuserez si je vous dis que mon temps est précieux. Vous ne paraissez pas avoir besoin de

secours. Si vous avez quelque avis à me demander, ou quelque chose d'important à me communiquer, je vous prie de venir au fait.

— Je serai aussi bref que l'affaire le permet, monsieur. Je vous supplie de ne pas trouver mauvais que je vous fasse quelques questions, et je compte sur votre honneur, sur la dignité de votre profession, pour me répondre avec franchise.... Ne vous êtes-vous pas marié fort jeune, et dans un temps où vous n'étiez pas favorisé par la fortune?

L'évêque me regarda avec surprise. — Cette question est fort étrange, monsieur, et je ne conçois pas quel peut en être le but. J'y répondrai pourtant. Oui, je me suis marié dans ma première jeunesse, et à cette époque, j'étais loin d'être riche.

— Et vous avez un enfant de ce mariage..... un fils?

— C'est encore la vérité.

— Et il y a long-temps que vous ne l'avez vu?

— Très-long-temps, dit l'évêque en soupirant.

— Pardonnez-moi cette question, monsieur... Ne l'avez-vous pas abandonné?

— Non, certainement, non. J'étais pauvre alors, très-pauvre; mais pourtant, en me sé-

parant de lui, je lui laissai cinquante livres pour pourvoir à ses premiers besoins.

— Mais, monsieur, m'écriai-je avec une vive émotion, pourquoi ne l'avez-vous donc jamais rappelé près de vous?

— Plût à Dieu que cela m'eût été possible! Mais je l'ai perdu pour toujours.

— Mais à présent, monsieur, et avec votre fortune actuelle, vous désireriez sûrement le revoir.

— Il est mort, monsieur, et j'espère qu'il est maintenant dans le ciel, dit l'évêque en s'essuyant les yeux.

— Non, monsieur, m'écriai-je en me jetant à ses pieds; il n'est pas mort; il est à vos pieds, il vous demande votre bénédiction.

L'évêque se leva, et parut au comble de la surprise.

— Que voulez-vous dire, monsieur? Vous prétendez être mon fils!

— Oui, monsieur, ce fils que vous avez laissé avec cinquante livres...

— Sur l'impériale de la diligence de Portsmouth?

— Non, monsieur... dans le panier... vous savez?

— Impossible, monsieur; mon fils est mort à l'hôpital.

— Non, monsieur, il n'y est pas mort; il en est sorti.

— Ou vous faites une étrange méprise, monsieur, ou vous vous jouez de moi. J'ai eu le chagrin de voir mourir mon fils, et je l'ai suivi jusqu'à son tombeau.

— En êtes-vous bien sûr, monsieur? m'écriai-je avec consternation.

— Je voudrais ne pas l'être, car je suis sans enfans... Mais qui êtes-vous, monsieur, vous qui connaissez si bien les événemens du commencement de ma vie, et qui cherchez à m'en imposer ainsi?

— A vous en imposer, monsieur! m'écriai-je, reconnaissant mon erreur. Hélas! je suis loin d'avoir conçu ce projet. Je lui racontai alors brièvement mon histoire, et les circonstances qui m'avaient porté à m'imaginer qu'il était mon père.

L'évêque, voyant que je n'avais pas l'air d'un imposteur, et que j'étais sincèrement ému, me donna alors à son tour quelques explications. Quand il n'était encore que desservant d'une paroisse de campagne, il avait eu un fils, et il n'avait jamais eu d'autre enfant. Ce fils voulut absolument entrer dans la marine, en dépit de toutes les remontrances de son père; et celui-

ci, cessant enfin de s'y opposer, le vit monter sur l'impériale de la diligence de Portsmouth, et lui donna les cinquante livres dont il m'avait parlé. Ce jeune homme, dangereusement blessé dans un combat naval, avait été envoyé à l'hospice de la marine, à Plymouth, et il y était mort.

Enfin, cruellement désappointé, je pris congé de l'évêque, qui me serra la main avec bonté, et qui me souhaita plus de succès dans ma recherche.

Je rentrai chez moi presque au désespoir. Timothée m'engagea à chercher à voir davantage la société, convaincu que j'y trouverais des distractions. Mais je ne pouvais suivre cet avis dans la situation de mon esprit. — Non, lui dis-je, j'irai voir la petite Fléta; sa vue me fera plus de bien que toute autre chose. Je partis dès le lendemain. Je la trouvai grandie et changée à son avantage sous tous les rapports. Je passai huit jours avec elle, cherchant à l'amuser en la conduisant dans tous les environs, et m'amusant moi-même de sa conversation naïve et enjouée. Je la quittai à la fin de la semaine.

En arrivant chez le major Carbonnell, je le trouvai en grand deuil.

— Mon cher Carbonnell, lui dis-je, j'espère

que vous n'avez pas fait une perte très-affligeante?

— Je serais un hypocrite si je le prétendais, Newland; car jamais on n'a porté le deuil plus gaîment. M. M***, qui, comme vous le savez, devait hériter avant moi de la pairie que j'attends, s'est noyé dans le Rhône. Il ne laisse qu'une fille, qui ne me gêne en rien; mais sa femme est enceinte. Si elle accouche d'une seconde fille, la pairie est à moi, avec quinze mille livres de rente; mais si c'est un garçon, tout est flambé. Quoi qu'il en soit, j'ai fait un bon marché.

— Que voulez-vous dire?

— On dit qu'en général quand une femme commence par une fille, elle continue de même : il y a donc au moins deux contre un en ma faveur. J'ai trouvé à faire des gageures sur ce pied, de sorte que, si c'est une fille, j'aurai à payer quinze mille livres quand la pairie m'arrivera, et si c'est un garçon, j'en recevrai comptant trente mille, ce qui sera du moins une consolation.

— Je vous en félicite de tout mon cœur..... Quel âge a lord B***?

— Soixante-douze ans; mais il est vert et bien portant, et il peut vivre encore longtemps. Mais à propos, Newland, j'ai commis

une grande faute la nuit dernière, j'ai joué au club, et j'ai fait une perte énorme.

— Cela est très-malheureux.

— Sans contredit; j'ai perdu sept cent cinquante livres, ce qui réduit nos finances fort bas. Mais la faute, c'est que j'ai payé — réellement payé — toute cette somme. Je sais que je n'aurais pas dû disposer ainsi de votre argent; mais tout en jouant, je négociais ma gageure, et si je n'avais pas payé, elle n'aurait pas été tenue. Enfin, d'ici à quelqües semaines, mistress M*** décidera de mon sort, et alors, qu'elle ait fille ou garçon, je ne manquerai pas d'argent. En attendant, si vos tuteurs vous en refusent, je vous ferai faire connaissance avec un de mes bons amis, de qui vous en emprunterez pour vous et pour moi.

— Emprunter! jamais personne ne voudra me prêter de l'argent.

— Vous croyez cela? Moi je vous dis que, présenté par moi, vous n'aurez qu'à signer pour obtenir telle somme qu'il vous plaira.

— Je voudrais que nous pussions nous en dispenser, major; je n'aime pas les emprunts.

— Eh bien, nous verrons si nous pouvons nous en passer. Le malheur, c'est qu'il ne me reste en caisse qu'une cinquantaine de livres. Et vous, que vous reste-t-il?

— Environ vingt livres; mais je crois que j'ai encore quelques fonds chez le banquier, et je vais aller m'en informer sur-le-champ.

Je pris mon chapeau et je partis.

CHAPITRE XXVII.

—

Ce que le major venait de m'apprendre me contraria et m'inquiéta. Personne ne voudrait me prêter d'argent sans savoir où mes biens étaient situés, et sans me demander à voir les titres qui m'en assuraient la propriété. Le major apprendrait nécessairement la vérité, et il me regarderait comme un imposteur. J'entrai dans Pall-Mall si profondément enfoncé dans mes réflexions, que je heurtai une dame qui descendait de sa voiture pour entrer dans une boutique à la mode. Elle se retourna, et c'était certainement une très-belle femme, quoiqu'elle n'eût plus la fleur de la jeunesse. Je lui faisais mes excuses de mon mieux, quand ses boucles d'oreilles me frappèrent les yeux. Elles étaient

composées de grains d'or et de corail, exactement semblables à ceux dont était formée la chaîne de Fléta, et le travail en était le même. J'avais si souvent examiné cette chaîne, que je ne pouvais m'y méprendre. Pour m'en assurer encore mieux, je la suivis dans la boutique, et restant derrière, je considérai ses boucles d'oreilles avec la plus grande attention. Pendant ce temps, elle se faisait montrer des dentelles, et en ayant choisi une pièce, elle la paya, la mit dans son sac, et se leva pour s'en aller. Je m'approchai du comptoir, sur lequel plusieurs pièces de dentelles étaient encore étalées, et je demandai au commis s'il savait comment se nommait cette dame. Il me répondit qu'il l'ignorait; mais que M. H..., le maître de la boutique, la connaissait peut-être, et qu'il allait le lui demander. Malheureusement M. H... était occupé, le commis tarda à revenir, et j'entendis partir la voiture de la dame. Craignant de la perdre de vue, je me précipitai hors de la boutique pour courir après l'équipage. Cette espèce de fuite soudaine, quand j'aurais dû attendre une réponse à la question que j'avais faite, fit soupçonner que j'avais pris quelqu'une des dentelles qui étaient sur le comptoir; on cria au voleur, et l'on se mit à ma poursuite pendant que je poursuivais la dame

inconnue. Un homme passa sa jambe entre les miennes, je tombai sur le trottoir, on s'empara de moi, et l'on me remit entre les mains de la police, qui me conduisit de nouveau dans Malboroug-Street, devant le même magistrat.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il.

— D'un vol dans une boutique, Votre Honneur, répondit un officier de police.

— J'en suis incapable, monsieur, dis-je au magistrat. Vous me connaissez déjà ; je me nomme Newland.

— Newland, répéta-t-il, cela est fort étrange ! C'est la seconde fois que vous êtes traduit devant moi sur une accusation de larcin.

— Et je suis aussi innocent que la première, monsieur.

— Vous me pardonnerez, monsieur, mais pour cette fois le soupçon m'est permis. Où est le plaignant ?

Le commis auquel j'avais parlé se présenta, et raconta ce qui s'était passé. Le magistrat ordonna qu'on me fouillât, et l'on ne me trouva aucunes dentelles.

— Maintenant êtes-vous convaincu, monsieur ? lui demandai-je.

— Pas du tout, répondit le magistrat ; il est facile de se débarrasser d'un aussi petit objet qu'une pièce de dentelle..... Retournez dans

votre boutique, dit-il au commis, et vérifiez avec soin ce qui peut vous manquer... En attendant, monsieur, vous resterez ici.

J'écrivis au major Carbonnell pour l'informer de ce qui venait de m'arriver et demander son aide; il arriva en même temps que le commis, qui déclara qu'autant qu'il avait pu s'en assurer sans faire un inventaire général, il manquait deux pièces de dentelle.

— Si cela est vrai, m'écriai-je, ce n'est pas moi qui les ai prises.

— Sur mon honneur, monsieur B..., dit le major au magistrat, il est fort dur qu'un homme comme il faut soit traité de cette manière. Je suis déjà venu une fois pour vous déclarer que je réponds de l'honneur de monsieur comme du mien.

— Cela est vrai, monsieur, mais vous me permettrez de demander à M. Newland, si tel est son nom, ce qui l'a engagé à suivre une dame dans cette boutique.

— Ses boucles d'oreilles, monsieur.

— Ses boucles d'oreilles! La première fois qu'on vous a amené ici, vous parliez du nez d'un homme, et aujourd'hui il s'agit des boucles d'oreilles d'une dame!... Et pourquoi vous êtes-vous enfui si précipitamment de cette boutique?

— Parce que je voulais faire une question importante à cette dame relativement à ses boucles d'oreilles.

— Je ne puis admettre de si misérables excuses. Il faut que vous alliez en prison jusqu'à ce qu'on ait fait l'inventaire régulier des dentelles et qu'on ait pris de plus amples renseignemens sur cette affaire; alors vous serez interrogé de nouveau... Je suis fâché, major Carbonnell, d'être obligé de décerner aussi un mandat d'arrêt contre vous; mais si ce jeune homme est un filou, vous êtes nécessairement suspect d'être son complice.

— Monsieur, dit le major avec un ton de persifflage, vous êtes certainement excellent juge pour savoir distinguer un homme comme il faut, quand par hasard il vous arrive de vous trouver en sa compagnie; mais avec votre permission j'enverrai chercher un autre complice.

Le major écrivit un billet à lord Windermear, et il le lui envoya par Timothée qui l'avait accompagné. Pendant son absence, le major se donna des airs d'importance, regarda le magistrat avec dérision et en ricanant, et enfin celui-ci le menaça de l'envoyer en prison sur-le-champ.

— Je vous ferai repentir de votre conduite,

s'écria le major, voyant arriver lord Windermear.

— De par Dieu, répliqua le magistrat en colère, c'est vous qui vous repentirez de la vôtre!

— Mettez-vous à l'amende de cinq shillings pour avoir juré, dit Carbonnell, vous en prononcez souvent une semblable contre les autres.

— De quoi s'agit-il donc, major? demanda lord Windermear.

— D'une bagatelle, milord, répondit le major : notre ami Newland a été arrêté comme ayant volé dans une boutique, parce qu'il lui a pris fantaisie de courir après la voiture d'une jolie femme; et moi je suis accusé par *son honneur* d'être son complice, parce que je me présente pour être sa caution. Peut-être *son honneur* vous enverra-t-il aussi en prison, car il ignore sans doute qu'il n'en a pas le droit!

— Monsieur, dit lord Windermear, avec quelque hauteur, je puis vous assurer que monsieur est le major Carbonnell mon cousin, et que ce jeune homme est mon ami, M. Newland. Je suis prêt à les cautionner tous deux pour telle somme qu'il vous plaira.

Le magistrat fut surpris et confus, et pourtant il n'avait fait que son devoir. Avant qu'il

eût pu répondre, le maître de la boutique arriva lui-même pour déclarer que son commis avait fait une méprise, et que rien ne lui avait été pris. Lord Windermear me prit à part, et je lui racontai ce qui m'était arrivé. Il se rappela l'épisode de Fléta dans mon histoire, et il sentit que j'avais dû désirer de savoir qui était cette dame. Le magistrat nous témoigna ses regrets de ce qui s'était passé, expliqua à lord Windermear les motifs qui lui avaient inspiré des soupçons, et nous reconduisit avec beaucoup de politesse jusqu'à la porte.

— Mon cher monsieur Newland, me dit Sa Seigneurie quand nous fûmes montés dans sa voiture, j'espère que cette aventure vous servira de leçon, et que vous ne vous amuserez plus à courir après des nez et des boucles d'oreilles qui pourront ressembler à celles dont vous m'avez fait la description.

Il nous reconduisit jusqu'à la porte du major, et quand je descendis de voiture, il me serra la main en m'invitant à aller le voir plus fréquemment.

— Que diable signifie cette histoire de boucles d'oreilles? me dit le major quand nous fûmes rentrés.

— Le travail m'en avait paru remarquable, et je désirais les examiner.

— A d'autres, mon cher ami, à d'autres ; ce n'est pas moi que vous tromperez ainsi. Je sais fort bien que c'est la femme qui vous paraissait remarquable, et que vous désiriez examiner.

Je le laissai dans son erreur, en ne lui répondant rien.

CHAPITRE XXVIII.

—

Quand je descendis pour déjeûner le lendemain matin, le major me dit : — Mon cher Newland, j'ai pris la liberté de prier un de mes anciens amis de venir vous voir ce matin, et je ne vous cacherai pas que c'est le juif Emmanuel. Il nous faut de l'argent jusqu'à ce que mon affaire soit décidée de manière ou d'autre ; et, en cette occasion, je vous rendrai très-fidèlement la somme que vous m'aurez prêtée, dès que j'aurai touché le montant de mes gageures, ou que j'aurai obtenu la certitude de la pairie, ce qui ne peut tarder.

Je me mordis les lèvres, car cette proposition ne me plaisait nullement. Cependant, que faire ? Il fallait ou avouer au major ma véritable situation, ou montrer des scrupules qui lui auraient paru fort étranges dans un jeune homme qu'il supposait héritier d'une fortune considérable. Je crus donc que le mieux était de laisser au hasard le soin d'arranger cette affaire, et je me bornai à exprimer quelque doute qu'elle pût réussir.

— Ne craignez rien, répondit le major, le vieux coquin se trouvera trop heureux de vous obliger, et vous n'aurez aucun embarras.

Nous finissions notre déjeûner, quand Timothée annonça M. Emmanuel, qui le suivit dans la chambre.

— Eh bien, mon vieux Cent pour Cent, dit le major, comment va la santé ? permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, monsieur Newland.

— Oh ! monsieur le major, répondit le descendant d'Abraham, petit homme courbé sous le poids des années, et tenant constamment une main derrière son dos, comme pour tenir en équilibre sa tête et ses épaules penchées en avant, vous voulez vous amuser à mes dépens, en m'appelant Cent pour Cent. Je voudrais bien être en état de tirer un si bon parti de mon ar-

gent... Monsieur Newland, puis-je vous rendre quelque petit service ?

— Asseyez-vous, Emmanuel, asseyez-vous, je vous ai déjà dit quelle était la fortune de M. Newland ; ainsi, plus tôt l'affaire sera terminée, mieux cela vaudra.

— Oh ! monsieur le major, vous m'avez déjà recommandé beaucoup de bonnes pratiques... non, pas toutes également bonnes pourtant; mais n'importe, je ne vous en suis pas moins obligé... Que puis-je faire pour votre jeune ami? Les jeunes gens ont toujours besoin d'argent, car la jeunesse est le temps des plaisirs et des jouissances.

— Il a besoin de mille livres, Emmanuel.

— Mille livres!... c'est une somme considérable!... Et il ne lui en faut pas davantage?

— Non, répondis-je, cela me suffira.

— Eh bien, j'ai cette somme dans ma poche. Je prierai seulement votre jeune ami de signer un petit morceau de papier pour que je puisse recevoir mon argent au temps convenu.

— Et que contiendra ce papier? lui demandai-je.

— Seulement une promesse de me rendre mon argent, avec les intérêts à vingt pour cent, et les intérêts des intérêts calculés de mois en

mois quand vous serez en possession de votre fortune.

— Impossible ! m'écriai-je ; j'ai fait le vœu solennel de ne jamais emprunter d'argent à intérêt.

— Vous avez fait vœu, mais avez-vous juré sur la Bible ?

— Non ; mais l'exactitude que je mets à exécuter mon vœu doit vous faire juger de celle que je mettrai à tenir ma parole avec vous.

— C'est bien dit... parfaitement bien dit !... Mais l'affaire peut s'arranger autrement... Supposons... mais, avant tout, quel âge avez-vous, monsieur ?

— Vingt ans depuis quelques jours.

— Oh ! c'est un bon âge que vingt ans... Eh bien donc, vous me signerez un petit morceau de papier pour me payer deux mille livres sans intérêts, quand vous serez en jouissance de vos biens, à condition que je vous remettrai aujourd'hui la somme de mille livres... Cela est loyal... n'est-il pas vrai, monsieur le major ?

— C'est un peu cher, Emmanuel.

— Mais le risque, monsieur le major, le risque !

— Je n'emprunterai pas à ces conditions, m'écriai-je, vous pouvez emporter votre argent, monsieur Emmanuel.

— Combien m'offrirez-vous?

— Je vous signerai une promesse de vous payer quinze cents livres pour les mille livres que vous me prêterez. Si cela ne vous convient pas, je chercherai ailleurs.

—C'est un fort mauvais marché pour moi!... Vous dites que vous êtes âgé de....

— Vingt ans.

— Allons, il faut en passer par là, je désire vous obliger, ainsi que mon excellent ami M. le major.

Emmanuel mit ses lunettes, tira de sa poche une écritoire de forme oblongue, contenant encre, plume et papier, et écrivit un billet de quinze cents livres, payables à ma majorité. Il me le présenta pour que j'y misse ma signature. Je le lus avec attention, et le lui remis après l'avoir signé. Il compta alors mille livres en billets de banque, les plaça devant moi sur la table, et prit congé de nous.

Il peut paraître étrange au lecteur qu'un usurier ait prêté son argent si facilement; mais il faut faire attention que le major passait universellement pour ne voir que des jeunes gens jouissant d'une fortune considérable. Comme l'avait dit Emmanuel, il lui avait déjà procuré plusieurs bonnes pratiques, et ce juif avait pleine confiance en lui. Les usuriers sont tou-

jours à l'affût des jeunes gens riches et dissipateurs, et ils tiennent même registre de leurs noms. Emmanuel avait déjà entendu parler de moi, avant que le major lui eût fait une ouverture, et il désirait que j'eusse besoin de lui. Il est pourtant probable qu'il se proposait de me demander des renseignemens plus exacts sur ma fortune, avant de se dessaisir de son argent; mais sa confiance dans le major, la manière péremptoire dont je refusai non-seulement de signer un billet portant intérêt, mais d'accepter sa seconde proposition, l'aveuglèrent complétement, et lui firent oublier sa prudence ordinaire.

— Sur ma foi, Newland, me dit le major, vous avez obtenu du vieux coquin des conditions plus favorables que je ne m'y attendais.

— Je n'espérais pas si bien réussir. A présent, major, de combien d'argent avez-vous besoin?

— Rien de plus amical qu'une telle question, mon cher Newland; grace au ciel, je serai bientôt en état de vous rendre ce que vous me prêterez. Mais ce qui me charme le plus, c'est votre parfaite confiance en moi! — en moi à qui je ne connais personne qui voulût confier un shilling. J'accepte donc votre offre aussi cordialement que vous me la faites, et je prendrai cinq cents livres, uniquement pour me mettre en

état de figurer dans le monde pendant les cinq à six semaines que j'ai à attendre pour sortir d'incertitude; et vous verrez alors qu'avec tous mes défauts je ne manque pas de reconnaissance.

Je lui remis cinq cents livres, et il sortit un moment après.

Dès qu'il fut parti, Timothée entra dans la chambre, les yeux brillans de curiosité :

— Eh bien, monsieur, qu'avez-vous fait?

— J'ai emprunté mille livres, à condition d'en rendre quinze cents quand je serai en possession de ma fortune.

— Excellent! Le juif en sera pour son argent.

— Pas du tout; j'ai dessein de payer mon billet aussitôt que je le pourrai.

— Je voudrais bien savoir quand cela arrivera.

— Et moi aussi, Timothée; car cela dépend de l'époque où je trouverai mon père. Hélas! comment pourrai-je jamais découvrir qui est mon père?

CHAPITRE XXIX.

Je m'habillai, je sortis, et ayant rencontré Harcourt, je dînai avec lui. Lorsque je rentrai, le major n'était pas encore de retour. Il était alors plus de minuit, et n'ayant pas envie de dormir, je pris un livre et je restai dans le salon à l'attendre. Il arriva vers trois heures du matin, le visage échauffé, et paraissant en grande gaîté.

— Newland, dit-il en jetant son portefeuille sur la table, ouvrez ceci, et vous ouvrirez de grands yeux.

J'ouvris le portefeuille, et, à ma grande surprise, j'y trouvai trois mille cinq cents livres en billets de banque.

— D'où vient tant d'argent? lui demandai-je.

— Je vais vous le dire. Sachant que d'ici à quelques semaines je serais de manière ou d'autre ferme sur mes pieds, je résolus de tenter la fortune avec les cinq cents livres que vous m'a-

vez prêtées. J'entrai dans une maison de jeu, et je jouai à la roulette. Je perdis d'abord jusqu'à deux cents livres; mais la fortune me favorisa ensuite constamment, et vous en voyez le résultat. Je vous réponds qu'on ne m'y rattrapera pas; on ne joue d'un pareil bonheur qu'une fois dans sa vie. Il y a pourtant un petit *retentum* dans cette affaire, Japhet, et j'aurai un léger service à vous demander dans deux ou trois heures.

— De quoi s'agit-il donc?

— D'une affaire d'honneur. J'ai été insulté par un vagabond, et nous nous sommes donné rendez-vous à six heures près de Chalk-Farns.

— Un vagabond! Certainement vous ne vous abaisserez pas jusqu'à....

— Je le répète, un vagabond, et généralement reconnu pour tel; mais il est pair du royaume, et son titre autorise à se mesurer avec lui. — Mais, après tout, qu'en résultera-t-il?

— J'espère qu'il n'en résultera rien de fâcheux, Carbonnell; mais l'événement peut être différent.

— D'accord; mais qu'importe, mon cher Newland? nous sommes tous nés pour mourir, et si je meurs, je ne m'inquiéterai plus ni de titre, ni de fortune.

— C'est une mauvaise manière de vider une querelle, dis-je d'un ton grave.

— Il n'y en a pas d'autre, Newland ; sans duel, la société ne pourrait se maintenir. Nous vivrions ensemble comme des ours... Je suppose que vous ne vous êtes jamais battu ?

— Jamais, et j'espère bien que cela ne m'arrivera pas.

— Vous aurez donc plus de bonheur, ou plus de prudence et de sang-froid que la plupart des hommes, si vous faites le voyage de la vie sans avoir sur les bras quelque affaire de ce genre... je veux dire comme acteur principal, non pas comme second. — Mais, mon cher ami, il faut que je vous donne quelques petites instructions sur ce que vous aurez à faire en cette dernière qualité; car je suis très-pointilleux en pareille occasion, et j'aime que les choses se fassent comme il faut. D'abord, il faut avoir soin de ne pas arriver au rendez-vous avec cet air mélancolique; je ne veux pas dire que vous deviez rire, ni même sourire, cela ne serait pas dans l'ordre, mais vous devez avoir un air de calme et d'indifférence; il faut traiter l'autre second avec une politesse scrupuleuse, mais, en même temps, ne jamais céder un point contesté, quand mon intérêt exige que vous le souteniez. Marchez avec lenteur, et

autant que le terrain pourra le permettre, comme si vous vous promeniez dans un salon. Ne gardez jamais le silence; faites des remarques insignifiantes plutôt que de paraître distrait... Il y a un point de grande importance, c'est le choix du terrain, et peut-être aurez-vous besoin que je vous aide à cet égard, sans qu'on s'en aperçoive. Un grand avantage pour mon adversaire serait d'avoir un objet quelconque derrière moi en ligne directe, comme un tronc d'arbre, un poteau, même une élévation de terrain; mettez-le, s'il est possible, dans un faux jour; cela empêche d'ajuster avec autant de précision. Mais, comme vous ne serez probablement pas en état d'arranger tout cela d'une manière satisfaisante, je vous aiderai. Quand nous serons sur le terrain, et tandis que vous et l'autre second vous partagerez le soleil équitablement entre nous, je me promènerai avec un air d'insouciance, et quand je trouverai un endroit convenable, je prendrai une prise de tabac, je me servirai de mon mouchoir, et je me tournerai vers le côté où je désirerai que mon adversaire soit placé. Faites-y bien attention, et, avec les manières les plus civiles et les plus suaves, insistez pour que nous soyons placés ainsi; vous emploierez à cet égard tous vos moyens de persuasion. Je crois

vous avoir dit tout ce qui était nécessaire, et maintenant je vais préparer mes instrumens... A ces mots, il monta dans sa chambre.

Jamais je ne m'étais senti d'une humeur si noire qu'après cette conversation, et j'étais tourmenté par les plus funestes pressentimens. Mais c'est, je crois, ce qui arrive à quiconque, pour la première fois, prend part, comme second, à une de ces rencontres sanglantes. J'étais plongé dans de lugubres réflexions quand le major revint avec ses pistolets, et à la vue de ces instrumens de mort, je ne pus m'empêcher de frissonner.

— Qu'avez-vous donc, Newland? je vous croyais plus de fermeté.

— J'en aurais davantage s'il s'agissait de me battre moi-même, Carbonnell; mais je ne puis supporter la réflexion qu'il peut vous arriver quelque accident; vous êtes le seul être avec qui j'aie jamais vécu sur le pied de l'amitié, et l'idée qu'il m'est possible de vous perdre m'est insupportable.

— Vous faites de moi une femmelette, Newland, et vous pouvez voir en ce moment un miracle, dit le major en passant une main sur ses yeux... une larme mouillant la joue d'un roué de Londres; d'un homme qui, depuis long-temps, n'a vécu que pour lui et pour ce

monde. On ne vous croirait pas si vous le disiez... Newland, il fut un temps où j'étais ce que vous êtes encore. Le monde a profité de ma candeur et de mon inexpérience. Mes meilleures qualités furent la cause de ma ruine; et peu à peu je devins aussi endurci que les autres... Mon cher ami, je croyais que tout sentiment d'affection était éteint pour moi; mais il n'en est rien. Vous m'avez fait sentir que j'ai encore un cœur, et que je puis vous aimer..... Mais tout cela n'est que du roman, et ne convient pas au moment présent... Il est cinq heures; soyons les premiers au rendez-vous, cela nous donnera un avantage.

— Je n'aime pas à vous parler d'un pareil sujet; mais avant cette fatale rencontre, Carbonnell, n'auriez-vous pas quelques mesures à prendre ?

— Des mesures ?..... non..... Ah ! oui sans doute, cela vaudra mieux. Donnez-moi une feuille de papier, Newland. Il appela Timothée, lui dit d'aller chercher un marchand voisin, et de revenir avec lui; et il se mit à écrire pendant quelques minutes. Quand Timothée et le marchand furent arrivés : Messieurs, leur dit-il, voyez-moi signer ce papier et y apposer mon cachet. Je déclare que c'est mon testament, et je vous prie d'y mettre votre signature comme

témoins. Lorsqu'ils eurent rempli cette formalité, il congédia le marchand, et dit à Timothée d'aller chercher un fiacre. Pliant alors son testament, il le mit dans le portefeuille qui contenait ses billets de banque, et le plaça lui-même dans ma poche, en me disant : — Gardez cela avec soin jusqu'à ce que nous soyons de retour.

— La voiture est à la porte, monsieur, me dit Timothée, en me regardant avec des yeux qui semblaient dire : Que signifie donc tout cela ?

— Vous pouvez nous accompagner, et vous verrez ce dont il s'agit, lui dit le major, devinant ses pensées. Prenez ceci, ajouta-t-il, et mettez-le dans la voiture. Timothée, reconnaissant l'étui des pistolets du major, resta immobile, et prit un air de consternation. — Ne craignez rien, lui dit le major en lui frappant sur l'épaule, ce n'est pas votre maître qui doit s'en servir.

Rassuré par cette nouvelle, Timothée descendit avec les pistolets ; nous le suivîmes, et nous nous fîmes conduire à Chalk-Farns. En arrivant, Timothée me demanda s'il devait dire au cocher d'attendre.

— Oui, très-certainement, répondis-je. Le major jeta un coup d'œil sur le lieu où se vi-

dent ordinairement les querelles de cette espèce. — Maintenant, Newland, me dit le major, si vous pouvez réussir à placer mon adversaire... Mais les voici qui arrivent..... Faites attention ! Je ferai ce que je vous ai dit.

Le pair, qui se nommait lord Tineholme, arriva avec son témoin, qu'il me présenta sous le nom de M. Osborn. — Je vous présente M. Newland, dit à son tour le major à M. Osborn. Nous nous saluâmes, et nous nous occupâmes sur-le-champ de nos fonctions. Je dois dire, pour rendre justice à M. Osborn, que sa politesse était égale à la mienne. Il ne fut pas dit un seul mot, de part ni d'autre, d'explication ni de rétractation ; l'insulte avait été trop grossière, et le caractère du major ainsi que celui du pair étaient trop bien connus. M. Osborn proposa que les deux adversaires fussent placés à douze pas l'un de l'autre, et qu'ils tirassent en même temps au signal que donnerait l'un de nous en laissant tomber un mouchoir. J'y consentis ; le sort décida du choix des pistolets, et il désigna ceux du major. Pendant ce temps, celui-ci ouvrit sa tabatière, prit une prise de tabac, et se moucha, le visage tourné vers un bouquet de hêtres.

— Avec votre permission, mon cher monsieur, je mesurerai le terrain, dis-je à M. Os-

born ; et je me disposai à faire douze pas dans la direction que le major m'avait indiquée.

— Ne croyez-vous pas comme moi, mon cher monsieur, qu'il serait plus à propos, plus juste pour les deux parties, de faire dévier un peu sur la gauche la ligne que vous allez tracer ?

— Je suis prêt à céder à votre jugement supérieur, mon cher monsieur; mais vous n'avez sans doute pas fait attention que, dans la direction que vous proposez, le soleil ne serait pas si également partagé, et que mon ami en aurait trop. Je suis loin de vouloir procurer aucun avantage au major, mais je répondrais mal à la confiance qu'il m'a accordée dans cette affaire désagréable, si je ne veillais pas à ce que son adversaire n'en ait aucun sur lui, et vous êtes trop homme d'honneur pour le désirer.

Il s'ensuivit une courte altercation dans laquelle nous déployâmes, de part et d'autre, toute l'aménité possible; et enfin, M. Osborn, voyant que je ne voulais pas céder, renonça à son objection. Je fis les douze pas dans la direction que j'avais proposée, et il mit en place notre adversaire. Je remarquai que lord Tineholme n'avait pas l'air content, et qu'il fit quelques remontrances à son témoin; mais il était trop tard. Les pistolets étaient chargés, le choix

en fut laissé à lord Tineholme. Il en prit un, et je présentai l'autre au major. Ma main tremblait, mais la sienne était ferme. Je priai M. Osborn de laisser tomber le mouchoir, car je ne pouvais me résoudre à donner un signal qui pouvait être fatal au major... Les deux coups partirent au même instant, et l'on n'entendit qu'une seule explosion..... Lord Tineholme tomba sur-le-champ... Le major resta debout deux ou trois secondes, et tomba à son tour... Je courus à lui... — Où êtes-vous blessé ?

Il appuya une main sur sa hanche.

— Ici, Newland. C'est une blessure sérieuse, mais je crois que la sienne l'est encore davantage. Allez-y voir.

Je laissai le major, et je courus près du lord. M. Osborn le tenait dans ses bras, la tête appuyée sur son genou.

— Il n'existe plus, monsieur Newland, me dit-il; la balle lui a traversé le cerveau.

CHAPITRE XXX.

—

Je me hâtai de retourner près du major, et, à l'aide de Timothée, j'examinai sa blessure. La balle l'avait frappé à la hanche, et elle paraissait avoir pénétré dans la direction des intestins. Il n'y avait que peu d'effusion de sang, ce qui ne m'alarma que davantage.

— Pourrez-vous supporter le transport en voiture, major?

— Je n'en sais rien; mais il faut l'essayer, et le plus tôt sera le mieux, me répondit-il d'une voix faible.

Timothée fit avancer la voiture et m'aida à l'y placer. Je saluai M. Osborn, effort de politesse dont je me serais certainement dispensé si le major lui-même ne m'y eût engagé. Nous partîmes, et le major supporta le transport sans faire une seule plainte; mais il perdit connaissance quand nous le descendîmes de voiture

pour le transporter dans sa chambre. Dès que nous l'eûmes mis au lit, j'envoyai Timothée chercher un chirurgien, qui arriva au bout de quelques minutes. Il sonda la blessure, secoua la tête, et me fit signe de le suivre dans la chambre voisine. — La blessure est mortelle, me dit-il; la balle a coupé les intestins, et il n'y a aucun espoir. Mon cœur fut percé d'une angoisse que je n'avais jamais éprouvée. C'était le coup le plus cruel dont j'eusse encore été frappé. Pour un jeune homme isolé dans le monde, comme je l'étais, la perte d'un ami était irréparable. Il me restait Timothée et Fléta; mais l'un n'avait reçu aucune éducation, l'autre était un enfant, et je sentais qu'ils ne me suffisaient pas.

Cependant, le chirurgien était retourné près du major et avait pansé sa blessure. Carbonell, qui avait repris connaissance, le pria de lui dire franchement ce qu'il pensait de sa blessure.

— Elle est dangereuse, répondit le chirurgien ; mais il faut espérer.

Je vous entends... la guérison est impossible... je sens que vous avez raison. Combien de temps croyez-vous que je puisse encore vivre?

— Si la blessure ne tourne pas bien, environ

quarante-huit heures, monsieur; mais nous devons espérer un événement plus heureux.

— Dans les cas désespérés, les médecins et chirurgiens sont comme les hommes de loi; on ne peut en obtenir une réponse claire et nette. Où êtes-vous, Newland?

— Me voici, Carbonnell, répondis-je en lui serrant la main, pendant que le chirurgien sortait pour aller voir un malade en disant qu'il ne tarderait pas à revenir.

— Mon cher ami, je sais que mon cas est sans ressource, et vous le savez aussi bien que moi. Ne croyez pas que je regrette beaucoup de quitter ce misérable monde, non; mais je suis fâché, très-fâché de me séparer de vous. Le docteur dit que je vivrai encore quarante-huit heures; je ne crois pas que je vive quarante-huit minutes. Je sens que mes forces diminuent à chaque instant. Mon cher ami, je vous ai nommé mon héritier et mon exécuteur testamentaire. Ce que je vous laisse est peu de chose; mais cela pourra vous suffire jusqu'à votre majorité. Je n'ai pas eu autant de bonheur ce matin que la nuit dernière. Veillez à ce que je sois enterré décemment, Newland.

— Mais, mon cher Carbonnell, ne voudriez-vous pas voir quelqu'un, un ecclésiastique?

— Non, Japhet, non... Ce n'est ni par manque de respect pour cette profession, ni par

incrédulité; mais il est trop tard, je serais mort avant qu'il arrivât... J'ai eu des momens de remords, Japhet; mais à quoi cela me servira-t-il? N'est-il pas juste que je récolte ce que j'ai semé? Cependant j'ai confiance en la merci du ciel. Dieu seul connaît le fond de nos cœurs, et j'ose espérer qu'il me jugera avec moins de rigueur que ceux qui... Je ne puis plus parler, Japhet... Donnez-moi à boire... Dieu vous protège, mon cher ami!

Je lui offris un peu de vin; il y mouilla ses lèvres, retomba sur son oreiller, et ne parla plus. Je tenais une de ses mains dans les miennes; elle était couverte d'une sueur froide, et je sentais son pouls s'affaiblir à chaque instant. Au bout d'un quart d'heure, ses yeux devinrent fixes; et quelques minutes après, il avait cessé d'exister. Le chirurgien, qui arriva bientôt, apprenant qu'il était mort, me dit : — C'est un bonheur pour lui. La balle, dans son passage, a divisé une artère, il en est résulté une hémorrhagie intérieure qui lui a procuré une mort prompte et douce : sans cette circonstance, il y aurait eu une inflammation dans les viscères, et il aurait souffert des douleurs inouïes pendant quelques jours.

Je payai le docteur, et il se retira, après avoir fermé les yeux du pauvre major.

La mort de Carbonnell me causa des regrets

très-sincères. Peut-être faut-il les attribuer en partie à la longue habitude que je m'étais faite de vivre avec lui; mais ils avaient pour principale cause la certitude que j'avais acquise qu'il possédait des qualités qui rachetaient ses défauts, et que le monde l'avait pour ainsi dire forcé à devenir ce qu'il était. J'étais en outre convaincu qu'il m'était attaché, et, dans ma situation, que pouvais-je avoir de plus précieux qu'un ami? Je lui fis faire des funérailles conformes au rang qu'il avait occupé dans le monde, mais sans ostentation. Je payai toutes ses dettes légitimes, qui ne s'élevaient pas à deux cents livres, et dont ses créanciers ne s'attendaient pas à être jamais payés. Quant à ses dettes de jeu, je n'en entendis jamais parler. Je lus son testament, et je vis qu'il m'avait réellement nommé son seul et unique héritier, et son exécuteur testamentaire. Ses biens consistaient en sa maison dans St.-Jame's Street, qui valait au moins quatre mille livres; le mobilier qui la garnissait aurait pu s'estimer quatre cents avec les bijoux et autres effets à son usage personnel, et, comme je l'ai déjà dit, il se trouvait dans son portefeuille trois mille cinq cents livres en billets de banque. En un mot, déduction faite des frais funéraires, et des dettes que j'avais payées, je me trouvai en

possession d'une fortune d'environ huit mille livres, fortune qu'on n'aurait jamais supposée au major, car on le regardait en général comme un homme ayant moins que rien, et vivant aux dépens des autres.

— Eh bien, me dit Timothée, il y a quelquefois de bonnes chances dans la vie. Si le major ne vous avait pas fait emprunter de l'argent, il n'aurait pas gagné une pareille somme; s'il avait vécu, il l'aurait dissipée; et il est mort dans l'instant le plus propice pour vous faire son héritier.

— Ne nous occupons pas de telles considérations, Timothée. Allez sur-le-champ chez Emmanuel, et dites-lui que je désire lui parler; car je veux lui rembourser la somme qu'il m'a prêtée. Pendant ce temps j'irai verser chez le banquier de lord Windermear les mille livres qu'il m'a prêtées, et je porterai ensuite à Sa Seigneurie la bague de diamans que lui a léguée le pauvre major comme marque de souvenir.

CHAPITRE XXXI.

Cette courte conversation eut lieu le lendemain des funérailles du major; et m'étant mis en grand deuil, je me rendis chez lord Windermear. Il avait aussi pris le deuil. Je lui remis la bague, et j'eus ensuite avec lui une longue conversation, dans laquelle je lui donnai tous les détails de la mort du major. Je lui montrai son testament, et je l'informai de la valeur des biens qu'il m'avait laissés.

— Excusez-moi, monsieur Newland, me dit-il quand je me levai pour prendre congé de lui, mais je voudrais savoir ce que vous comptez faire à présent. J'avoue que je prends à vous beaucoup d'intérêt, et j'aurais voulu que vous vinssiez me voir plus souvent. N'avez-vous donc pas dessein de prendre une profession ?

— Mon seul dessein, milord, est de continuer à chercher mon père; et en ménageant

les ressources inattendues que je viens d'obtenir, j'espère plus que jamais que je pourrai réussir à le trouver.

— Vous passez dans le monde pour posséder une fortune considérable.

— Ce n'est pas ma faute, milord; c'est par suite d'une méprise du major Carbonnell, que le monde s'est trompé; et je n'y ai participé qu'en ce que je n'ai jamais démenti cette supposition.

— Sans doute dans le dessein d'en profiter pour faire un bon mariage?

— Point du tout, milord; les autres peuvent se tromper, mais je ne tromperai personne.

— Mais vous ne détromperez pas le monde?

— Non, ce n'est pas mon dessein; mais quand je voudrais le détromper, je n'y réussirais pas. Personne ne croirait qu'il soit possible que j'ai vécu si long-temps dans l'intimité du major, sans avoir beaucoup d'argent à ma disposition. On pourrait croire que je l'ai dissipé, mais non que je n'en ai jamais eu.

— Il y a de la connaissance du monde dans cette remarque... Mais je vous interromps; continuez.

— Je voulais ajouter, milord... et comme vous connaissez toute mon histoire, vous pouvez juger jusqu'à quel point j'ai droit de parler

ainsi... que jusqu'à présent, j'ai marché sur une ligne qui tient le milieu entre ce qui est honnête et ce qui ne l'est pas. Si le monde se trompe à mon égard, vous pouvez me dire que dans la stricte honnêteté je dois le détromper. Je penserais comme vous, milord, si je ne me trouvais pas dans une situation particulière. Mais jamais je ne tromperai volontairement personne; par conséquent, je ne chercherai jamais à profiter de la fortune qu'on me suppose pour engager une femme riche à m'épouser. Si je l'aimais, je lui dirais franchement que je ne possède rien; et si elle m'accordait son affection, ce serait en toute connaissance de cause. Une femme ne peut avoir de confiance dans un homme qui l'a trompée en l'épousant.

— Votre secret sera toujours en sûreté avec moi, monsieur Newland; vous avez le droit de l'exiger. Les sentimens que vous venez d'exprimer ne sont peut-être pas basés sur les règles les plus strictes de la morale; mais il y a bien des gens qui y affichent de plus hautes prétentions, et qui y conforment beaucoup moins leur conduite.

— Mon seul motif, milord, pour laisser le monde dans l'erreur sur mon compte, c'est que je n'ai pas d'autre moyen pour me faire ad-

mettre dans cette classe de la société où je me figure que je dois trouver mon père. — Mais à propos, milord, avez-vous jamais rencontré la dame aux boucles d'oreilles?

— En vérité, monsieur Newland, dit Sa Seigneurie en souriant, vous êtes un homme fort étrange! Ce n'est pas assez pour vous de chercher vos parens, vous voulez encore découvrir ceux des autres. Ce n'est pas que je blâme votre conduite à ce dernier égard; mais je vois avec peine qu'en courant après des ombres, vous oubliez la substance. Souvenez-vous qu'en courant après le bonheur, on arrive souvent au désappointement.

— J'en conviens, milord, mais c'est un genre de chasse qui a son plaisir.

— Eh bien, puissiez-vous y réussir! Ce qui me reste à vous recommander, monsieur Newland, c'est de ne jamais avoir ce faux orgueil qui vous empêcherait de vous adresser à moi si je puis jamais vous être utile. Promet'ez-moi qu'en cas de revers imprévus ou de besoin quelconque, vous aurez recours à moi.

— Je vous avouerai franchement, milord, que j'aimerais mieux vous avoir obligation qu'à qui que ce soit au monde, et j'espère que vous apprécierez mes sentimens à cet égard. J'ai pris la liberté de verser chez votre banquier les

mille livres que vous avez eu la bonté de me prêter; mais je vous promets que, si jamais j'ai besoin de quelque assistance, je vous demanderai la permission de devenir une seconde fois votre débiteur.

Sa Seigneurie me tendit la main, et je me retirai.

A mon retour, je trouvai chez moi Emmanuel; il avait suivi Timothée sur-le-champ, car il supposait que je voulais encore emprunter de l'argent, et il n'était que trop disposé à m'en prêter. Il parut au comble de la surprise quand je lui dis que je désirais lui rendre la somme que j'avais empruntée de lui peu de temps auparavant.

— Voilà qui est fort étrange! dit-il; j'ai prêté de l'argent plus de mille fois, mais c'est la première qu'on m'offre de me le rendre avant l'échéance... Eh bien, mon cher monsieur, je suis prêt à le recevoir.

— Mais combien me demanderez-vous, monsieur Emmanuel, pour m'avoir prêté mille livres pendant dix jours?

— Combien?.... Je ne vous ai pas prêté à intérêt, vous devez vous en souvenir. Je ne vous demande que le montant de votre billet..... quinze cents livres.

— Quoi! cinq cents livres pour dix jours!

Non, non, monsieur Emmanuel, c'est trop cher. Je vous paierai, si vous y consentez, onze cents livres, et je crois que cette offre est fort honnête.

— Je n'ai pas besoin de mon argent, mon cher monsieur. Je vous ai prêté mille livres à condition que vous m'en paieriez quinze cents quand vous entreriez en jouissance de votre fortune, ce qui doit arriver dans onze mois et demi. Vous m'envoyez chercher, et vous me dites que vous désirez me rembourser. A la bonne heure, jamais je ne refuse de recevoir de l'argent. Je recevrai ce que vous me devez, si cela vous oblige; mais je n'accepterai pas un shilling de moins que le montant de votre billet.

— Fort bien, monsieur Emmanuel, faites ce qu'il vous plaira. Je vous offre, en présence de mon domestique, de vous rendre votre argent, et d'y ajouter cent livres pour me l'avoir prêté pendant dix jours. Refusez cette offre si vous le voulez, mais je vous conseille fortement de l'accepter.

— Réellement, mon cher monsieur, se serait agir en enfant. Je ne recevrai pas votre argent à ces conditions.... Je ne suis pas pressé, monsieur; j'attendrai l'échéance, et alors je recevrai mes quinze cents livres... Je vous souhaite

le bonjour, monsieur Newland; quand vous aurez besoin d'argent, je suis à votre service.

Et à ces mots, le juif se retira, une main derrière son dos, suivant sa coutume.

CHAPITRE XXXII.

—

— Réellement, dis-je à Timothée après le départ de l'Israélite, il paraît qu'il ne faut pas se donner beaucoup de peine pour tromper le monde, car je vois qu'il est très-disposé à se tromper lui-même... L'argent de ce juif ne me pèse plus sur la conscience, et maintenant il ne sera jamais payé avant que....

— Avant quoi, monsieur ?

— Avant que j'aie trouvé mon père.

— Si vous remettez tout à cette époque, monsieur, les autres finiront par être aussi intéressés que vous à cette découverte.

— Je le voudrais de tout mon cœur; mais malheureusement c'est un secret difficile à découvrir.

On frappa à la porte en ce moment; Timothée descendit, et m'apporta une lettre de lord Windermear. Elle contenait ce qui suit :

« Mon cher Newland,

» Je n'ai fait que penser à vous depuis que
» vous m'avez quitté ce matin. Comme vous
» paraissez déterminé à continuer à chercher
» votre père, il me semble que vous devriez y
» procéder plus méthodiquement que vous ne
» l'avez fait jusqu'ici. Je ne sais si ce que je vais
» vous proposer vous sera utile, mais du moins
» vous aurez l'avantage des conseils d'un homme
» plein d'honneur et d'expérience, M. Master-
» ton, mon homme d'affaires, chez qui vous
» avez été chercher les pièces qui m'ont fait
» faire votre connaissance. La lettre ci-incluse
» est pour lui. Il vous regarde... passez-moi ce
» terme... comme un imposteur, car il a vu
» mon neveu; mais, armé de cette missive,
» vous pouvez vous présenter hardiment de-
» vant lui. Donnez-lui toute votre confiance,
» et je ne doute pas qu'il ne se montre disposé
» à vous aider de tout son pouvoir, sans vous
» mettre inutilement en frais. Il est dépositaire
» de bien des secrets beaucoup plus importans
» que les vôtres; ne craignez donc pas de les
» lui confier. Je vous souhaite tout le succès

» que mérite votre persévérance, et suis votre
» affectionné,

» WINDERMEAR. »

— Je crois que l'avis est bon, dis-je après avoir lu cette lettre. Je suis moi-même en défaut, et je ne sais comment m'y prendre pour découvrir mon père. Je crois que j'irai voir sur-le-champ cet homme d'affaires, Timothée.

— Si cela ne sert à rien, cela ne peut nuire. Deux têtes valent mieux qu'une. Il y a des secrets qu'on aime à garder, et placer un enfant aux Enfans-Trouvés en est un qu'on ne confie qu'à peu de personnes.

— Vous me faites souvenir, Timothée, que depuis tant d'années que je suis sorti de cet hospice, je n'ai jamais été m'informer si quelqu'un s'y était présenté pour me réclamer.... Il faut que j'y aille incessamment.

— Oui, sans doute, monsieur, et moi j'irai à la maison de charité de Sainte-Brigitte, pour savoir si personne n'a été y demander de mes nouvelles.

— Il y a encore une chose que j'ai négligée, c'est de m'informer, à l'adresse que m'a donnée Melchior, dans Coleman-Street, s'il n'y a pas envoyé quelque lettre pour moi.

— J'ai souvent pensé à lui, monsieur, et je

voudrais bien savoir qui il est; car c'est un autre mystère...Croyez-vous que nous le revoyions jamais, lui et Nattée?

— C'est ce que le temps nous fera savoir; mais je pense, Timothée, que mon intimité avec Carbonnell a nui à mes recherches, au lieu de les favoriser. Il m'entraînait sans cesse dans un tourbillon qui ne me permettait de songer à rien. Aujourd'hui, je suis plus libre, plus indépendant, et il faut que je m'occupe sérieusement de ma recherche.

— Je vous demande pardon, Japhet; mais ne m'avez-vous pas dit la même chose quand nous sommes sortis de la boutique de M. Cophagus? Cependant nous avons passé plus d'un an avec les Égyptiens... Ne me l'avez-vous pas encore répété quand vous êtes arrivé à Londres, les poches pleines d'argent? Et pourtant quand vous avez été une fois reçu dans le grand monde, vous n'y avez plus songé... Aujourd'hui, vous prenez la même résolution; mais combien de temps durera-t-elle?

— Vous n'êtes pas juste, Timothée; vous savez que ce sujet est toujours présent à mes pensées.

— A vos pensées, soit! mais c'est à peu près tout ce que vous avez fait jusqu'ici.

— J'en conviens, et cela vient sans doute de

ce que je ne sais par où commencer. Quoi qu'il en soit, vous verrez que je mettrai désormais plus d'activité dans mes recherches, et je vais aller sur-le-champ voir le vieil avocat. Vous, Timothée, allez dans Colman-Street, et passez à Sainte-Brigitte, si bon vous semble.

— Quant à Sainte-Brigitte, il n'y a rien qui presse. Si ma mère me tombe sous la main, je la ramasserai; mais je n'ai pas dessein de me donner beaucoup de peine pour chercher ce qui ne vaut pas probablement la peine d'être trouvé.

Je me rendis dans Lincoln's-Trn, et je me trouvai pour la seconde fois en présence de M. Masterton.

— Monsieur, lui dis-je en le saluant, j'ai une lettre à vous remettre de la part de lord Windermear.

Le vieil avocat me regarda à travers ses lunettes.

— Oh, oh! s'écria-t-il; il me semble que nous nous sommes déjà vus... oui, sans doute... vous êtes le coquin qui...

— Oui, monsieur, vous ne vous trompez pas. Je suis le coquin qui vous a déjà apporté une lettre de lord Windermear, et je vous en apporte une seconde en ce moment; ayez, je vous

prie, la bonté de la lire. Et prenant une chaise, je m'assis sans cérémonie.

— Impudent drôle, sur mon ame!.... C'est dommage, car il est beau garçon.... C'est de l'argent qu'il lui faut sans doute, murmura M. Marsterton tout en ouvrant la lettre de Sa Seigneurie, et ayant l'air de se parler à lui-même.

Je ne lui répondis rien, mais j'examinai l'expression de sa physionomie. Elle changea tout à coup, et annonça une grande surprise.

— Si lord Windermear m'avait prié de prendre tous les moyens possibles pour vous faire pendre, me dit-il, je n'en serais pas étonné; mais qu'il me fasse votre éloge et qu'il m'invite à vous donner mes avis et à vous rendre tous les services qui sont en mon pouvoir, c'est ce qui me semble incompréhensible.

— Cela ne m'étonne pas, monsieur; mais si vous avez le temps de m'écouter, vous verrez que dans ce monde on peut être trompé par les apparences.

— C'est ce qui m'est arrivé la première fois que je vous ai vu. Jamais je n'aurais pu imaginer que vous fussiez un... Mais n'importe, n'en parlons plus.

— Dans quelques heures, monsieur, vous changerez peut-être d'opinion... Êtes-vous li-

bre? pouvez-vous m'écouter en ce moment, ou me donnerez-vous un rendez-vous pour un autre jour?

— Je ne suis pas libre, monsieur Newland; je n'ai jamais été plus occupé qu'en ce moment; et si vous étiez venu me consulter sur quelque affaire litigieuse, je vous aurais remis à trois ou quatre jours tout au moins; mais vous avez tellement piqué ma curiosité, que je veux la satisfaire, même aux dépens de mon intérêt. Je vais fermer ma porte, et vous m'obligerez en m'expliquant ce qui me paraît tout-à-fait inconcevable.

CHAPITRE XXXIII.

—

Il me fallut trois heures pour raconter à M. Masterton l'histoire de ma vie, presque avec tous les détails que le lecteur a lus jusqu'ici.

— Maintenant, monsieur, lui dis-je en finissant, croyez-vous que je mérite l'épithète de

coquin que vous m'avez appliquée quand je suis arrivé ?

— Sur ma foi, monsieur Newland, je sais à peine comment vous répondre; mais j'aime à dire la vérité. Si je vous disais que vous avez été parfaitement honnête, je mentirais à ma conscience... Oui, vous avez été coquin jusqu'à un certain point, mais ce sont les circonstances qui vous ont rendu tel. Il y a dans le monde de beaucoup plus grands coquins qui y jouissent d'une réputation sans tache; et bien des gens, dans votre situation, auraient été plus loin que vous ne l'avez fait dans la carrière de la coquinerie. Au surplus, coquin ou non, j'ai beaucoup de plaisir à vous serrer la main, et je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour vous être utile. L'espoir de découvrir votre père me paraît presque chimérique, mais puisque votre bonheur en dépend, je réfléchirai sur les moyens à prendre pour tâcher d'y réussir... Voyons, pouvez-vous venir dîner avec moi tête à tête vendredi prochain ? nous causerons de cette affaire.

— Vendredi, mon cher monsieur, je suis engagé à dîner chez lady Maëlstrom ; mais n'importe, je trouverai une excuse pour m'en dispenser.

— Lady Maëlstrom ! c'est une singulière coïn-

cidence que son nom soit prononcé précisément après la conversation que nous venons d'avoir.

— Pourquoi cela, monsieur?

— Parce que... C'est un secret, monsieur Newland; mais vous avez prouvé que vous savez garder un secret, et je puis vous le confier sans indiscrétion pour justifier ma remarque... Le fait est que lady Maëlstrom, il y a environ vingt ans, quand elle n'en avait encore que dix-huit, fit un faux pas... eut un enfant, en un mot.

— Est-il possible!

— Oui; elle était vivement attachée à un jeune officier de bonne famille, mais sans fortune. Les uns disent qu'elle l'épousa secrètement; les autres, que c'était un roué qui la trompa. On prit des mesures pour étouffer cette affaire; on obligea le jeune officier, qui se nommait Warrender, à partir pour les Indes-Occidentales, où il mourut de la fièvre jaune, à ce que je crois. Quelque temps après sa mort, elle épousa lord Maëlstrom.

— Il est donc mort! dis-je d'un air pensif.

— Oui, mon cher monsieur Newland, ce qui ne nous concerne, ni vous ni moi... Je vous ai dit que je suis très-occupé, adieu donc. A vendredi, à six heures précises.

Je retournai chez moi, et en y arrivant je me

jetai sur un sofa, la tête en feu. Je réfléchis sur l'histoire qu'il venait de me raconter si nonchalamment... Les dates, les circonstances, tout était d'accord avec les idées qui m'occupaient sans cesse. Je comparai mes traits à ceux de lady Maëlstrom, et il me fut impossible d'y trouver la moindre ressemblance. Mais je pouvais en avoir avec mon père... Et il était mort! Cette idée me désespérait. D'ailleurs, le billet trouvé dans mon panier disait que j'étais né en légitime mariage, et il paraissait y avoir du doute sur celui de lady Maëlstrom.

Après de longues réflexions, je me levai tout à coup, saisis mon chapeau, et partis pour Grosvenor-Square, déterminé à demander une conversation particulière à lady Maëlstrom, et à mettre fin aux conjonctures et aux doutes qui me harcelaient. Je crois qu'on ne pouvait donner une plus grande preuve de folie, que de se hasarder à faire subir un interrogatoire à une femme de quarante ans sur un faux pas de sa jeunesse, qui n'avait sans doute été connu que de bien peu de personnes, et qu'elle s'imaginait sans doute oublié depuis long-temps. Mais une seule idée me remplissait tellement l'esprit, que cette considération ne s'y présenta pas un instant. Je traversai toutes les rues en courant, ne voyant personne, ne songeant

qu'à la manière dont j'entamerais la conversation; car, en dépit de ma monomanie, je sentais que c'était un sujet très-délicat, et je heurtai, poussai, coudoyai, renversai tous ceux que je rencontrais sur mon chemin. Enfin j'arrivai à la porte, et j'y frappai, le cœur me battant vivement.

— Milady est-elle visible ?

— Oui, monsieur.

On m'annonça; j'entrai dans le salon, et je l'y trouvai assise avec deux de ses nièces, les miss Fairfax.

— Vous devenez bien rare, monsieur Newland, me dit-elle pendant que je la saluais. Mais je suppose que cette malheureuse affaire du pauvre Carbonnell a été un coup pénible pour vous... Vous étiez si intimes... Vous demeuriez ensemble, à ce que je crois ?... Eh bien, pour vous dire la vérité, je crois que vous devez vous consoler de cette perte, car ce n'était pas une compagnie très-convenable pour un jeune homme comme vous. Il vous aurait fait peu à peu dissiper toute votre fortune. J'ai eu plus d'une fois envie de vous en dire quelque chose; mais vous sentez combien cela était délicat. A présent qu'il n'existe plus, je vous dis franchement que cette séparation est un bonheur pour vous. Un jeune homme comme

vous, monsieur Newland, peut s'allier aux familles les plus distinguées du royaume. L'argent ne peut rien être pour vous, c'est certainement à la naissance que vous vous attacherez. Je serais charmée de vous voir établi..... bien établi, j'entends. A présent que vous êtes débarrassé du major, qui a ruiné tant de jeunes gens pendant sa vie, j'espère que vous y songerez bientôt... Cécilia, montrez votre broderie à M. Newland... Eh bien, comment la trouvez-vous ?

— Admirable, parfaite, milady, répondis-je, charmé qu'elle me laissât enfin la liberté de placer un mot.

— Vous avez l'air bien pâle, Emma. Mettez vos chapeaux et allez faire un tour de jardin ; l'air vous fera bien. Je vous ferai avertir quand la voiture sera prête. Les deux sœurs quittèrent l'appartement. — L'innocence et l'ingénuité personnifiées, monsieur Newland ; mais je crois que vous n'avez pas de prédilection pour les blondes ?

— Pardonnez-moi, milady ; je les préfère de beaucoup aux brunes.

— Cela prouve votre bon goût, monsieur Newland... Les Fairfax sont une famille très-ancienne... famille saxonne, monsieur Newland. Fairfax, en saxon, signifie chevelure

blonde. N'est-il pas remarquable que cette couleur se soit perpétuée dans la famille? C'est un sang pur, monsieur Newland. Vous avez sûrement entendu parler du général Fairfax, du temps de Cromwell? C'est un de leurs ancêtres en ligne directe... Excellente famille, et alliée aux premières maisons d'Angleterre, monsieur Newland... Vous savez sans doute qu'elles sont mes nièces? Une de mes sœurs a épousé M. Fairfax.

Je dis des miss Fairfax tout ce que je pensais véritablement d'elles, car elles étaient aussi jolies qu'aimables, et elles n'avaient nul besoin que leur tante fît de si grands efforts pour les faire valoir. Je jugeai que je pouvais alors commencer à entrer en matière. — Milady, dis-je, vous venez de me témoigner tant de bienveillance, que je ne pourrais jamais en être assez reconnaissant; mais peut-être me croirez-vous un peu romanesque, quand je vous aurai dit que je suis fermement résolu à ne jamais me marier que par amour.

— C'est une excellente résolution, monsieur Newland; il y a aujourd'hui bien peu de jeunes gens qui songent à l'amour; et pourtant je crois que l'amour est la meilleure garantie du bonheur dans le mariage.

— Sans doute, milady; et qu'y a-t-il de plus

délicieux qu'un premier amour? J'en appelle à vous-même : le temps de votre premier amour n'a-t-il pas été le plus heureux de votre vie?... Ne vous rappelez-vous pas encore à présent avec plaisir ces jours de bonheur?

— Mes jours de roman sont passés depuis long-temps, monsieur Newland; et dans le fait, mon caractère n'a jamais été très-romanesque; j'ai épousé lord Maëlstrom pour son titre, et mon amour pour lui était fort calme; mais je l'aimais assez pour obéir à mes parens, et l'épouser.

— Ce n'est pas de votre mariage avec lord Maëlstrom que je voulais parler, ma chère dame; j'entendais votre premier amour.

— Mon premier amour! Que voulez-vous dire, monsieur Newland? dit-elle en me regardant avec surprise.

— Vous n'avez pas à en rougir, milady. Nous ne sommes pas maîtres de nos cœurs, et il nous est souvent impossible de résister à un sentiment qui nous entraîne... Ai-je besoin de prononcer le nom de Warrender?

— Warrender! s'écria-t-elle avec émotion. Mais reprenant sur-le-champ son sang-froid, elle ajouta avec un accent d'ironie : — Qui vous a donc si bien instruit, monsieur Newland?

— Ne vous offensez pas, je vous en supplie,

ma chère lady Maëlstrom, car j'ai un intérêt tout particulier à vous parler de cette affaire. Je suis informé de l'amour que vous avez eu pour M. Warrender avant votre mariage, et c'est à quoi je faisais allusion en vous demandant si le souvenir n'en était pas encore délicieux.

— Eh bien! monsieur Newland, puisque vous connaissez cette circonstance, je ne nierai pas qu'il n'ait existé une sorte d'attachement entre Édouard Warrender et moi; mais j'étais alors bien jeune.

— Je le sais, milady, et je vous prie de ne pas supposer que je vous blâme le moins du monde; mais, comme je vous l'ai déjà dit, j'ai un grand intérêt à cette affaire.

— Quel intérêt pouvez-vous avoir à un attachement romanesque qui a eu lieu avant que vous fussiez né?

— C'est précisément parce qu'il a eu lieu avant ma naissance, que j'y prends un grand intérêt, ma chère dame.

— Je ne vous conçois pas, monsieur Newland. Nous ferions mieux de parler d'autre chose.

— Excusez-moi, milady, et permettez-moi d'ajouter encore quelques mots... M. Warren-

der vit-il encore? N'est-il pas mort dans les Indes-Occidentales?

— Vous paraissez bien curieux sur ce sujet, monsieur Newland. Je puis à peine vous répondre... Ah! oui, je m'en souviens à présent; il est mort de la fièvre jaune, à ce que je crois. Mais j'ai entièrement oublié toute cette affaire, ainsi ne me faites plus de questions, car je n'y répondrai pas... Savez-vous que si vous n'étiez pas mon favori, monsieur Newland, je vous trouverais fort impertinent!

— Je n'ai plus qu'une question à vous faire, ma chère lady Maëlstrom, mais il faut que vous me la permettiez.

— Eh bien, monsieur Newland?

— Ne vous fâchez pas contre moi. Rien n'est plus loin de ma pensée que de vous offenser.

— Parlez! parlez donc! s'écria-t-elle en paraissant alarmée.

— Croyez qu'il me faut les motifs les plus importans, les plus impérieux, pour vous faire une pareille question. Elle voulait m'interrompre, mais elle respirait à peine et elle ne put parler. Je continuai en bégayant : — Qu'est devenu le... le... le doux gage de votre premier amour, lady Maëlstrom?

Elle devint pourpre de rage, leva vers le ciel ses poings fermés, et perdit connaissance.

CHAPITRE XXXIV.

—

Je me trouvai dans le plus grand embarras. Si j'appelais du secours, c'était mettre fin à mon entrevue, et j'étais déterminé à découvrir la vérité. Pour la même raison, je ne me souciais pas de sonner pour demander de l'eau. Il y avait sur une console des vases remplis de fleurs; j'ôtai à la hâte les fleurs de l'un d'eux, et je jetai sur le visage de lady Maëlstrom une bonne partie de l'eau qui s'y trouvait. Malheureusement les fleurs y avaient été placées deux jours auparavant, et l'eau y avait pris une couleur verdâtre. Sa seigneurie portait une robe montante de soie, couleur d'ardoise, et elle fut complètement gâtée; mais ce n'était pas le moment de s'inquiéter de pareilles bagatelles. Je saisis avec précipitation une petite fiole de verre d'un bleu foncé, qui était sur la cheminée, et que je crus contenir de l'eau de Cologne,

et j'en versai quelques gouttes dans sa bouche. C'était de l'encre pour marquer le linge. Je m'aperçus de ma méprise, et, pour la réparer, je lui fis avaler une seconde dose d'eau verte. Je ne saurais dire si ces remèdes inusités produisirent quelque effet, mais lady Maëlstrom revint peu à peu de son évanouissement. Quoique encore agitée de mouvemens spasmodiques, et croyant qu'elle pouvait m'entendre, je lui fis toutes les excuses que je pus imaginer, et j'ajoutai que ses sentimens maternels devaient...

— C'est un mensonge, s'écria-t-elle, une infâme calomnie!

— Pourquoi rougir de votre premier amour, lady Maëlstrom? Nul n'a le droit de vous en faire un reproche; moi moins que personne. Ne seriez-vous pas au comble du bonheur, si vous retrouviez le gage de votre amour? Ne me béniriez-vous pas, si j'amenais votre fils à vos pieds?

— C'était une fille! s'écria-t-elle s'oubliant un instant, et elle retomba dans de violentes convulsions.

Une fille! ces mots renversèrent toutes mes espérances, et je n'avais pas besoin de rester davantage. Je saisis mon chapeau, je descendis l'escalier et j'allais quitter la maison sans

songer à envoyer du secours à lady Maëlstrom, quand heureusement, en passant devant le jardin, j'aperçus les miss Fairfax, et les ayant saluées, je leur dis que leur tante s'était trouvée indisposée, et qu'elles feraient bien de retourner près d'elle. Je me jetai dans le premier fiacre que je trouvai, et je me fis conduire chez moi. Timothée y était déjà de retour, et je lui fis part de tout ce qui venait de se passer.

— Vous ne pourrez plus vous présenter devant elle, dit-il, et soyez sûr qu'elle sera désormais votre ennemie déclarée. Je regrette que vous lui ayez parlé ainsi.

— Je ne saurais qu'y faire. Peut-être modérera-t-elle son courroux en songeant que je puis parler. Au surplus, je tâcherai de l'apaiser.

Je m'assis devant une table et j'écrivis ce qui suit :

« Ma chère lady Maelstrom,

» Je suis si étonné, si alarmé de la situation
» dans laquelle ma folie et mon impertinence
» vous ont mise, que je ne sais comment vous
» en faire mes excuses. Le fait est qu'examinant,
» il y a quelques jours, une liasse de papiers
» contenant la correspondance de mon père, j'y
» trouvai plusieurs lettres d'un M. Warrender.
» Il y parlait d'une liaison qu'il avait eue avec

» une jeune personne d'une famille distinguée,
» d'un fils qu'il en avait eu, et des moyens à
» prendre pour le retrouver. En sortant de chez
» vous, j'ai voulu relire cette correspondance,
» et, plus calme, j'ai remarqué que le nom de la
» jeune personne en question, quoique ressem-
» blant au vôtre, était orthographié d'une ma-
» nière différente. J'ai donc commis une erreur
» inexcusable. Que puis-je vous dire de plus, si
» ce n'est que je me jette à vos pieds pour ob-
» tenir merci ? Je quitte Londres pour quelque
» temps, demain matin, et je n'oserai jamais me
» présenter à vos yeux, à moins que le temps,
» adoucissant votre juste courroux, ne vous
» porte à m'écrire un mot pour m'accorder un
» généreux pardon, et alléger ainsi le poids qui
» pèse sur la conscience du respectueux servi-
» teur de Votre Seigneurie,

» J. Newland. »

— Tenez, Timothée, portez cette épître chez lady Maëlstrom. Comme j'y parle de lettres, elle jugera peut-être prudent de ne pas rompre avec moi, et de continuer à me recevoir en ami. Quoi qu'il en soit, je ne m'y fierai pas.

En moins d'une heure, il me rapporta la réponse suivante :

« Vous êtes un fou fieffé, et je devrais vous

» défendre ma porte. Vous m'avez à demi tuée,
» et je suis obligée de garder le lit... Avant
» d'assurer une chose, souvenez-vous désormais
» de bien lire les noms. Quant au pardon que
» vous sollicitez, j'y réfléchirai, et quand vous
» serez de retour à Londres, vous pourrez pas-
» ser chez moi pour recevoir votre sentence.
» Cécilia a été épouvantée de l'état dans lequel
» elle m'a trouvée. Pauvre chère fille, quel
» cœur affectueux ! J'aurais bien de la peine à
» me résoudre à m'en séparer. Elle vous fait ses
» complimens.

» Votre affectionnée,

» C. MAELSTROM. »

— Eh bien, Timothée, cette réponse est plus favorable que je ne m'y attendais. — A présent je vais vous dire ce que je me propose de faire. Vendredi, je dîne chez M. Masterton. Samedi, je vais voir Fléta. Mardi ou mercredi, je pars avec Harcourt pour aller chez son père. On va tenir les assises, il y aura grand monde, beaucoup de plaisirs, et, après tout, ma recherche peut réussir à la campagne aussi bien que dans la capitale. — Mais, à propos, avez-vous été dans Coleman Street ?

— Oui, monsieur. M. Iving m'a dit qu'il venait de recevoir une lettre de votre corres-

pondant, qui désirait savoir si la petite fille se portait bien ; je lui ai répondu affirmativement. La lettre était sur son bureau, et elle était timbrée de Dublin.

— De Dublin ! je voudrais savoir qui est ce Melchior, et je travaillerai à le découvrir dès que j'en aurai le temps.

— Je n'ai pas fini mon histoire, monsieur. M. Iving me dit alors : — Mon correspondant désire savoir si l'on prend soin de l'éducation de cette petite fille. — Oh ! très-grand soin. — Est-elle en pension ? — Elle y est depuis que nous sommes à Londres. — Et où est-elle en pension ? — Ne sachant pas trop si je devais répondre à cette question, je lui dis que je n'en savais rien. — Quoi, vous ne savez pas si elle est en pension à Londres ou ailleurs ? — Comment le saurai-je ? elle y était avant que je portasse la livrée de mon maître. — Et va-t-il la voir quelquefois ? — Je le suppose. — Et il ne vous emmène pas avec lui ? — Non. — Ecoutez-moi, mon garçon ; j'ai des raisons pour désirer de savoir dans quelle pension on l'a mise, et si vous pouvez le découvrir et m'en informer, il tombera de l'argent dans votre poche. — Oui dà ! et combien ? — Plus que vous ne le croyez, sans doute ; un billet de banque de dix livres. — Cela change l'affaire, et, à présent, je me

souviens que j'ai vu l'adresse de la pension sur une lettre que mon maître lui écrivait. — Ah! ah! mon garçon, c'est étonnant comme l'argent rappelle les choses qu'on a oubliées. Eh bien, je tiendrai mon marché; donnez-moi l'adresse, et voici le billet de banque. — Mais je crains que mon maître ne se mette en colère. — Comment pourrait-il le savoir? D'ailleurs vous attendrez long-temps avant qu'il vous donne dix livres en sus de vos gages. — Oh! c'est une chose bien sûre. Eh bien, donnez-moi l'argent, et je vais vous dicter l'adresse.

— Et vous la lui avez donnée! m'écriai-je.

— Ecoutez-moi avec patience, monsieur, et vous saurez tout. Je lui ai dicté l'adresse ainsi qu'il suit : Miss Johnson, chez mistress Lipscombe, maîtresse de pension à Kensington. C'est cette grande pension devant laquelle nous passons quand nous allons chez M. Aubrey White. Je n'en avais pas oublié le nom, car je l'ai lu plus de vingt fois. — Voici le billet de banque, monsieur, et je me flatte de l'avoir légitimement gagné.

— Légitimement, Timothée?

— Très-légitimement. N'est-il pas juste de tromper celui qui cherche à tromper?

— Je ne suis pas tout-à-fait d'accord avec vous, Timothée; cependant il est certain que

M. Iving méritait de perdre l'argent qu'il voulait employer à vous corrompre. — Mais pourquoi Melchior cherche-t-il à découvrir, par des voies indirectes, l'adresse de Fléta, au lieu de s'adresser à moi ? Cette conduite m'est suspecte.

— C'est ce que je me suis dit en revenant ici; et j'ai dans l'idée que, pour une raison ou pour une autre, il désire se rendre maître de sa personne une seconde fois.

— J'ai le même soupçon, Timothée; mais à présent que je suis sur mes gardes, je veillerai à ce qu'il ne puisse la découvrir.

— A présent, monsieur, je veux tirer la morale de cette circonstance, et c'est que si vous aviez eu à votre service un valet ordinaire, il aurait probablement sacrifié votre intérêt au billet de dix livres; ce qui prouve qu'en cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, j'ai agi sagement en me chargeant des fonctions que je remplis.

— Je le sens parfaitement, mon cher Timothée, lui dis-je en lui prenant la main ; et soyez bien sûr que si j'arrive à la fortune, vous en profiterez. — Vous me connaissez.

— Oui, Japhet, oui, je vous connais et j'aime mieux vous servir que le plus grand seigneur du pays. Avec ce billet de dix livres, je vais

m'acheter une montre, et je ne la regarderai jamais sans songer qu'il est à propos de ne pas faire montre de tout ce qu'on sait.

CHAPITRE XXXV.

—

Je remplis toutes les formalités nécessaires pour me mettre en possession de la succession du major Carbonnell, et je n'éprouvai aucune difficulté. La maison était en bon état et bien meublée. De son vivant le major avait au premier étage un salon qui nous était commun, sa chambre à coucher, et une autre pièce dont il faisait son cabinet de toilette. J'occupais le second, dont la distribution était la même, mais une des trois pièces nous servait de salle à manger, quand nous dînions à la maison, ce qui était assez rare. Nous occupions aussi les mansardes et les cuisines souterraines. Le rez-de-chaussée formait une boutique, et était loué cent livres par an; mais nous avions une porte séparée. N'ayant pas besoin d'un si grand local,

je résolus de louer le second étage, dont je n'eus pas de peine à trouver soixante livres.

Après avoir vendu tout ce qui ne m'était pas nécessaire, je me trouvai plus de trois mille livres en argent comptant, et je ne savais trop qu'en faire. Je consultai sur ce point M. Masterton. — Vous avez, me dit-il, deux bons locataires qui vous paient cent soixante livres par an. Je puis placer solidement votre argent comptant à raison de cinq pour cent. Par ce moyen, vous aurez un revenu de trois cents et quelques livres; et comme vous n'avez ni loyer à payer, ni de domestique qui vous vole, je crois qu'avec un peu d'économie, vous avez de quoi vivre convenablement. Au surplus, réfléchissez-y, et surtout songez bien qu'une fois votre argent placé, vous ne pourrez le retirer qu'à l'époque qui aura été convenue.

Je me consultai avec Timothée, et je suivis le conseil de M. Masterton. Je me réservai seulement deux cents et quelques livres pour pouvoir attendre le paiement du premier terme des loyers et de l'intérêt de mon argent. Le vendredi suivant, en dînant avec M. Masterton, je lui contai mon aventure avec lady Maëlstrom, et il en rit beaucoup.

— Sur ma foi, monsieur Newland, me dit-il, vous avez un genre étrange de folie. Dans vo-

tre envie de trouver vos parens, vous attaquez d'abord lord Windermear, puis un vénérable évêque, et enfin une princesse douairière! Votre histoire est fort singulière, et votre bonne fortune ne l'est pas moins. Vous n'êtes pas encore majeur, et vous vous êtes déjà fait plus d'amis que bien des gens n'en obtiennent dans toute leur vie; vous entrez dans le monde ne possédant rien, et vous voilà possesseur d'une fortune qui vous rend indépendant; vous avez remboursé un prêt de mille livres, qui ne vous était pas redemandé, et vous êtes admis dans la meilleure société.... La seule chose qui me contrarie, c'est que vous vous montrez dans le monde sous de fausses couleurs, faisant croire que vous possédez une grande fortune.

— Je ne l'ai jamais dit positivement, monsieur.

— J'en conviens, mais vous l'avez laissé croire, et je ne vois pas la différence.... Avez-vous dessein de laisser propager cette erreur?

— Que puis-je faire, monsieur? je ne puis la démentir sans être injuste envers la mémoire du major Carbonnell. On supposerait qu'il m'a ruiné, tandis que je lui dois mes moyens d'existence.

— Cela peut être vrai, monsieur Newland, mais si vous désirez que je m'occupe de vos

affaires, et que lord Windermear s'intéresse à vous, il faut que vous deveniez *tout à-fait honnête*. Je ne serai complice d'aucune imposture. Etes-vous décidé à vous dépouiller de vos plumes empruntées et à paraître aux yeux du monde ce que vous êtes réellement?

— Je n'ai qu'un motif pour désirer que le monde continue à se tromper. Je souhaite d'être admis dans la bonne société, dans l'espoir d'y trouver mon père.

— Et croyez-vous que vous ne réussirez pas plus probablement, si chacun sait que vous êtes un enfant trouvé, cherchant à découvrir ses parens? Quand votre situation sera généralement connue, les yeux de vos parens, s'ils vivent encore et qu'ils désirent vous retrouver, se porteront naturellement sur vous; et j'ajouterai qu'il y a peu de parens qui ne seraient fiers de vous avoir pour fils. Vous aurez la protection de lord Windermear, ce qui vous servira toujours de passeport dans le monde. J'admets que quelques maisons, comme celle de lady Maëlstrom, vous seront fermées; mais vous aurez la satisfaction de connaître vos amis véritables, et de jouir du témoignage d'une bonne conscience.

— Vous m'avez convaincu, monsieur, et je suivrai vos avis en toute chose.

— Donnez-moi la main, mon brave garçon. A présent, comptez sur moi.

— Ah, monsieur, que n'êtes-vous mon père!

— Je voudrais l'être, mon cher ami... Mais qu'allez-vous faire à présent?

— J'ai promis à M. Harcourt, mon ami, d'aller avec lui chez son père.

— Eh bien?

— Je le détromperai avant de l'accompagner.

— Vous ferez bien, et vous verrez s'il est votre ami, ou celui de votre fortune supposée... J'ai réfléchi à votre affaire, et je suis convaincu que nous n'avons rien à faire jusqu'à ce que votre position véritable soit généralement connue. Ne vous inquiétez pas si quelques personnes vous tournent le dos. Cela démasquera vos faux amis, et vous verrez avec le temps, que, même sous un point de vue mondain, l'honnêteté est la meilleure politique. Nous autres hommes de loi nous sommes dépositaires de bien des secrets; je parlerai de vous à mes confrères, et il est possible que je trouve un fil qui pourra nous être utile... Venez me voir le plus souvent possible; ma porte vous sera toujours ouverte, et vous trouverez en moi un ami.

Tel fut le résultat de mon dîner avec M. Masterton. Suivant la promesse que je lui avais

faite, j'allai voir Harcourt le lendemain matin, et après lui avoir appris mon intention de m'absenter une couple de jours pour aller voir une petite fille confiée à mes soins, j'ajoutai : Harcourt, tant que nous n'avons été que de simples connaissances, nous voyant dans la société, sans contracter aucune obligation particulière l'un envers l'autre, je n'ai pas cru nécessaire de vous détromper sur un point relativement auquel le major Carbonnell s'est trompé lui-même, et a trompé involontairement les autres; mais à présent que vous m'avez offert de m'introduire dans votre famille, je ne dois pas vous laisser plus longtemps dans l'erreur. Bien loin d'avoir la fortune brillante qu'on me suppose, je ne possède que ce qui m'est nécessaire pour exister, et l'amitié de lord Windermear. Vous voyez en moi un enfant que ses parens ont abandonné, qui n'a d'autre pensée que de chercher à les découvrir; et j'ai des raisons pour supposer que je ne suis pas d'une naissance tout-à-fait obscure. Je vous devais cette explication, et à moins que vous ne me renouveliez l'invitation que vous m'avez faite, je la regarderai comme non avenue.

— Newland, me répondit Harcourt, vous m'avez réellement étonné; mais, ajouta-t-il en me tendant la main, je vous admire, je vous

respecte, et je sens que je vous en aime davantage. Avec dix mille livres de revenu, vous étiez fort au-dessus de moi, à présent nous sommes égaux : n'étant qu'un fils cadet, je n'ai comme vous que le simple nécessaire; tous les biens de mon père sont substitués à mon frère aîné, il est obligé de soutenir son rang dans le monde; il a une famille nombreuse, et il ne peut faire davantage pour moi. — Vous désirez sans doute que ce que vous venez de me dire reste secret entre nous?

— Au contraire, je souhaite que tout le monde en soit instruit.

— J'en suis charmé, je vous ai annoncé à mon père comme un jeune homme d'une grande fortune; mais je suis certain que lorsque je lui aurai fait part de cette conversation, il vous tendra la main avec plus de plaisir que si vous veniez avec dix mille livres de rente, offrir la vôtre à une de mes sœurs... Je réitère l'invitation que je vous ai faite, et c'est avec encore plus de plaisir que la première fois.

— Je vous remercie, Harcourt; un de ces jours, je vous en dirai davantage. Je ne dois pourtant pas espérer que tout le monde pense aussi noblement que nous.

— Cela peut être, mais ne vous en inquiétez pas. — Ainsi donc nous partons vendredi?

— Bien volontiers... Je lui serrai la main, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE XXXVI.

—

La conduite d'Harcourt fut certainement pour moi un encouragement ; et si j'avais hésité à tenir la promesse que j'avais faite à M. Masterton, elle m'y aurait décidé. Le lendemain matin je partis pour aller voir Fléta, que je trouvai encore grandie et embellie. Elle semblait approcher de sa quinzième année, car ni elle ni moi nous ne savions quel était exactement son âge. Sa maîtresse de pension me fit l'éloge de son application et de sa docilité, et me demanda si je voulais qu'elle apprît la musique et le dessin. J'y consentis sur-le-champ, et Fléta me remercia en m'embrassant cordialement. Je lui repris sa chaîne de grains d'or et de corail, en lui disant que je désirais la mettre en lieu de sûreté, puisque c'était le seul

objet qui pût la faire reconnaître par ses parens. Craignant que sa demeure ne fût découverte par quelque agent de Melchior, je lui recommandai de ne jamais quitter sa pension, quand même on lui apporterait une lettre de moi pour l'engager à venir me joindre, à moins que cette lettre ne lui fût remise par Timothée. Je fis la même recommandation à la maîtresse de pension ; je lui payai ce qui lui était dû, et je fis mes adieux à Fléta, en lui promettant de ne pas être si long-temps sans venir la voir.

Le vendredi suivant, Harcourt et moi nous partîmes pour le château de son père, où nous arrivâmes un peu avant l'heure du dîner. Je reçus le meilleur accueil de M. Harcourt père et de toute sa famille, qui se composait de trois filles, jeunes, jolies et aimables, son fils aîné étant en voyage. Le lendemain, je m'aperçus que M. Harcourt père redoublait d'attentions et de prévenances pour moi. Je fus bientôt sur le pied de l'intimité avec toute la famille, qui me traitait comme si j'en eusse fait partie. Cependant quand j'allais me coucher chaque soir, je ne pouvais retenir mes larmes, en voyant quel bonheur c'était d'avoir un père, des sœurs, une famille dont on pût partager les peines et les plaisirs. Dans une réunion de famille, rien n'amuse plus que les petits talens qui sortent

du cercle ordinaire; et les tours de cartes et d'adresse que Melchior m'avait appris contribuèrent beaucoup à l'amusement général. Au bout de quinze jours, Harcourt et moi nous repartîmes, et je ne pus quitter cette aimable famille les yeux secs.

— Eh bien, Harcourt, lui dis-je quand nous fûmes placés sur l'impériale de la diligence, avez-vous tout dit à votre père?

— Oui, le soir même de notre arrivée, et mes sœurs en ont été également instruites. Vous voyez que cette confidence ne vous a rien fait perdre de l'estime de toute ma famille. Mon père voit notre liaison avec grand plaisir, et il m'a spécialement recommandé de cultiver votre amitié. Pour vous prouver que je le désire moi-même, j'ai une proposition à vous faire. Vous avez un grand cabinet de toilette dont il vous est possible de vous passer, et dont il est facile de faire une chambre à coucher. Voulez-vous que je l'occupe? Nous vivrions ensemble, nous ferions toutes nos dépenses de moitié, et ce serait une économie pour tous deux, comme disait le pauvre Carbonnell. Il ajouta qu'il entendait me payer la moitié de ce que pouvait valoir le loyer de mon appartement, et en fixa lui-même le montant. On juge bien que j'acceptai toutes ses propo-

sitions avec grand plaisir. Quelques jours après notre retour de Londres, il s'installa chez moi, et congédia son domestique.

Ma première entrevue avec M. Masterton, et les divers événemens qui l'avaient suivie, m'avaient fait oublier d'aller à l'hospice des Enfans-Trouvés pour m'informer si personne n'y avait été pour me réclamer. Je m'y rendis très-peu de temps après mon retour. En y arrivant, j'appris qu'il y aurait le lendemain une assemblée des gouverneurs, et j'y retournai à l'heure qui me fut indiquée. Le gouverneur qui présidait, me demanda ce que je désirais.

— Je désire savoir, monsieur, s'il n'est venu personne demander des renseignemens sur un enfant élevé dans cet hospice, et qu'on y avait nommé Japhet Newland.

— Japhet Newland ?

— Oui, monsieur ; et en sortant d'ici, il a été placé comme apprenti chez M. Cophagus, apothicaire.

— Je me le rappelle fort bien, dit un des plus anciens gouverneurs Il y a environ six ans qu'il est sorti d'ici... Oui, je crois me rappeler qu'on est venu prendre des informations sur cet enfant, il y a un an ou dix-huit mois... Il faut faire venir le secrétaire.

Mon cœur battait vivement, et des gouttes

de sueur me tombèrent du front en apprenant cette nouvelle.

— Vous paraissez prendre beaucoup d'intérêt au sort de ce jeune homme, monsieur? me dit le même gouverneur, remarquant mon émotion.

— Oui, monsieur, répondis-je; et personne n'en saurait prendre un plus grand.

Le secrétaire arriva avec son registre, et après en avoir tourné bien des feuillets, il lut enfin ce qui suit: — 16 août. On est venu demander des renseignemens sur un enfant nommé Japhet, envoyé ici dans un panier dans lequel avait dû se trouver un billet de banque de cinquante livres. Répondu que ledit enfant avait été surnommé Newland, par ordre des gouverneurs; et qu'il avait été placé en apprentissage chez M. Cophagus, apothicaire, marché de Smithfield. — 17 août. Le même individu est revenu, disant que M. Cophagus avait quitté sa profession, et que ceux qui demeuraient maintenant dans sa boutique avaient dit qu'ils ne savaient rien de certain sur ledit Japhet Newland; mais qu'ils croyaient qu'il avait été condamné à être déporté pour toute sa vie pour crime de faux.

— C'est un infâme mensonge! m'écriai-je.

— On consulta le calendrier de Newgate,

continua le secrétaire, et l'on vit qu'effectivement un nommé J. Newland avait été condamné l'année précédente à la déportation à perpétuité.

— C'est un autre individu, m'écriai-je, rouge de fureur.

— Comment pouvez-vous le savoir, monsieur? dit un des gouverneurs.

— Comment je puis le savoir, monsieur? C'est moi qui suis le Japhet Newland, élevé dans cet hospice, et ensuite apprenti de M. Cophagus.

— Vous, monsieur! dit le gouverneur, regardant ma mise à la dernière mode, ma chaîne d'or, mon épingle à diamans et mes bagues.

— Probablement, monsieur, ajouta le président, vous êtes aussi le M. Newland dont le nom est cité dans tous les journaux avec ceux qui fréquentent les réunions du grand monde?

— Oui, monsieur, c'est moi-même.

— Je vous félicite de vos succès dans le monde, monsieur; mais d'après cela il paraît qu'il n'est pas très-important pour vous de découvrir vos parens.

— Ah, monsieur! répliquai-je, vous n'avez jamais su ce que c'est que d'être sans parens et sans amis. Je conviens que je dois remercier le ciel de m'avoir protégé d'une manière si inat-

tendue; mais, quelque heureux que vous puissiez me croire, je donnerais en ce moment tout ce que je possède en ce monde, et je consentirais à reprendre mon costume d'Enfant Trouvé et à devenir un mendiant, pour connaître les auteurs de mon existence.

Et saluant le gouverneur, je sortis de l'hospice.

CHAPITRE XXXVII.

—

Je retournai chez moi déchiré par des sentimens trop pénibles pour essayer de les décrire. Je me jetai sur un sofa, ne désirant que la mort. J'avais le cœur serré, et je ne me sentis soulagé qu'après avoir versé des larmes bien amères. Harcourt arriva; je lui avais déjà confié toute l'histoire de ma vie, et je lui contai ce qui venait de se passer.

— Mon cher Newland, me dit-il, c'est une circonstance très-malheureure en soi; mais je

ne vois pas qu'elle doive vous affliger à ce point, car elle prouve du moins qu'il existe un être qui a cherché à vous découvrir.

— J'en conviens; mais ne lui a-t-on pas dit, n'a-t-il pas cru que j'ai été frappé d'une peine infamante pour un crime capital? Après cela, me cherchera-t-il encore?

— Probablement non; mais à présent c'est à vous de le chercher. Que n'allez-vous demain chez cet apothicaire pour prendre des renseignemens sur l'individu qui s'est présenté pour savoir ce que vous étiez devenu? Si vous le désirez, je vous accompagnerai.

— Pour être insulté par deux misérables qui ont été de tout temps mes ennemis?

— Ils ne l'oseront en vous voyant comme vous êtes. Dans tous les cas, leur maître sera certainement plus civil, et vous donnera toutes les informations qui seront en son pouvoir. Mais il ne faut pas faire les choses à demi; j'emprunterai demain matin l'équipage de ma tante, et nous arriverons avec fracas.

— J'irai ce soir demander l'avis de M. Masterton.

— Priez-le de venir avec nous. La présence d'un homme de loi leur imposera. Ils craindront une plainte en diffamation.

J'allai voir M. Masterton dans la soirée, et je

lui contai mon histoire. — C'est une circonstance contrariante, Newland, me dit-il ; mais ne perdez pas courage. Je vous accompagnerai, et nous verrons ce que nous pourrons faire. A quelle heure comptez-vous partir?

— A une heure, si cela vous convient, monsieur.

— Je serai prêt. Adieu, mon cher ami, car j'ai ici une affaire qu'il faut que je termine auparavant.

Ce fut un sujet de surprise générale quand on vit le lendemain une belle voiture s'arrêter à la porte de l'apothicaire ; car bien peu d'équipages se montrent dans cette partie de la capitale. Nous entrâmes dans la boutique et nous demandâmes M. Pleggit. Les deux apprentis ne me reconnurent pas ; ils nous saluèrent gauchement, nous firent entrer dans l'arrière-boutique, et le plus jeune, le héros de la bataille des fioles, alla chercher M. Pleggit qui était dans sa chambre, et qui descendit aussitôt. M. Masterton lui apprit le motif de notre visite, et demanda pourquoi on avait fait un faux rapport à la personne qui était venue demander des nouvelles de Japhet Newland, en lui disant qu'il avait été déporté. M. Pleggit protesta qu'il n'avait rien dit de semblable. Il se rappelait que quelqu'un était venu demander ce qu'était de-

venu M. Japhet Newland, et qu'il avait seulement répondu qu'il l'ignorait. Mais cet individu avait aussi parlé à ses apprentis, il allait les faire venir. Il appela le plus âgé, l'apprenti borgne, qui voulait d'abord traiter l'affaire très légèrement ; mais M. Masterton prit un ton qui l'intimida. Il convint qu'il avait dit que j'avais été déporté ; il s'excusa en disant qu'il l'avait lu dans un journal ; avoua qu'il n'avait aucune preuve de l'identité de la personne ; s'il avait fait une méprise, il en était très-fâché. La personne qui était venue était un homme de très-grande taille, fort bien mis, et ayant un air de hauteur et de sévérité. Il avait été fort agité en apprenant que Japhet Newland avait été condamné à la déportation. Il était venu deux fois dans la même journée, n'ayant pas trouvé M. Pleggit lors de sa première visite, et il avait laissé son nom ; il croyait même l'avoir écrit sur le registre de la boutique. Le registre fut apporté et compulsé ; un nom s'y trouva en marge, et l'apprenti nous assura que ce ne pouvait être que celui de cet individu, puisqu'aucun autre n'y était inscrit. Ce nom était *Derbenon*. Nous ne pûmes obtenir d'autres renseignemens, et nous repartîmes sans que M. Pleggit et ses deux apprentis m'eussent reconnu.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce

nom, dit Harcourt à M. Masterton, quand nous fûmes en voiture.

— C'est probablement de Bényon, répondit l'homme d'affaires. Dans tous les cas, c'est un fil que nous pouvons suivre. Les de Bényon sont une famille irlandaise.

— En ce cas, je pars demain pour l'Irlande, m'écriai-je.

— Vous n'en ferez rien, dit M. Masterton. Venez me voir demain soir, et j'aurai peut-être quelque chose à vous dire.

Je ne manquai pas d'aller voir M. Masterton le lendemain soir; il avait pris tous les renseignemens possibles sur la famille de Bényon, et, comme il me l'avait déjà dit, c'était une famille irlandaise du plus haut rang, et qui possédait une pairie. Il avait écrit à son agent à Dublin pour le charger de prendre les renseignemens les plus exacts sur tous les individus composant cette famille; il me dit que, jusqu'à ce qu'il eût reçu une réponse, je devais m'abstenir de faire aucune démarche. Je lui racontai alors ce qui s'était passé entre M. Iving et Timothée.

— Cette affaire paraît certainement très-mystérieuse, me dit-il; quand comptez-vous aller revoir cette jeune fille?

— Je l'ai vue si récemment que je n'ai pas

dessein d'y retourner d'ici à quelque temps... Si pourtant vous désirez la voir...

— Je le désire, Newland; je crois qu'il faut que je la prenne aussi sous ma protection; nous irons la voir demain. Le dimanche est le seul jour dont je puisse disposer pour de semblables excursions, et après tout c'est une œuvre de charité.

Le lendemain matin nous nous rendîmes dans la petite ville de ***, qui n'était qu'à vingt milles de Londres; Fléta fut surprise et charmée de me revoir sitôt, et M. Masterton fut frappé de la beauté de ses traits, de son air distingué et de ses manières ingénues; il lui fit beaucoup de questions avec son tact ordinaire, et elles réveillèrent dans l'esprit de Fléta quelques souvenirs de son enfance qui s'en étaient effacés. Tandis que nous retournions à Londres, M. Masterton me dit : — Vous avez raison, Newland, cette jeune fille ne peut avoir reçu le jour de parens obscurs; tout annonce en elle une origine plus relevée. Mais la chaîne nous offre une chance pour découvrir qui elle est, et la persévérance vient à bout de bien des choses.

Trois semaines se passèrent, j'étais presque toujours avec Harcourt, mais je n'allais que très-peu dans le monde ; telle était la situation de

mes affaires quand Timothée me dit un matin en entrant dans ma chambre : — Je ne sais si vous l'avez remarqué, monsieur, mais il y a un homme qui rôde constamment dans cette rue et qui m'a l'air d'être aux aguets pour voir tout ce qui se passe dans cette maison. Je crois, sans être tout-à-fait sûr, que je l'ai déjà vu quelque part, mais je ne saurais dire où.

— Pouvez-vous m'en faire la description?

— C'est un homme vigoureux, bien fait et ayant la peau fort brune; il est vêtu presque en marin mais assez proprement; cependant il est aisé de voir que ce n'est pas un homme comme il faut. Depuis une semaine je le vois tous les jours, je l'ai épié, et je me suis aperçu qu'il vous suit toutes les fois que vous sortez.

— Eh bien! Timothée, il faut tâcher de découvrir qui il est, et ce qu'il me veut; montrez-le-moi et je saurai bientôt si c'est véritablement un espion attaché à mes pas.

Timothée me le fit voir par une fenêtre à l'instant que je finissais de déjeûner. Je ne pus reconnaître ses traits, mais il me sembla aussi que je l'avais déjà vu. Je pris mon chapeau sur-le-champ, je sortis et je parcourus une demi-douzaine de rues au hasard. Me retournant alors tout à coup, je vis cet homme à quelques pas derrière moi; j'eus l'air de ne

faire aucune attention à lui, et voulant pousser l'épreuve plus avant, je montai dans une diligence qui allait partir pour Brentford. En y arrivant, je fus le premier à sortir de voiture, et je vis sur l'impériale mon homme qui se préparait à descendre. Tout à coup ses traits se rappelèrent à ma mémoire; c'était l'Égyptien qui avait apporté à Melchior la nouvelle qui l'avait décidé à partir si précipitamment. Je le reconnus parfaitement, et il ne me resta aucun doute que ce ne fût lui. Le mystère s'éclaircit sur-le-champ à mes yeux : on avait sans doute reconnu que Timothée avait donné une fausse adresse, et Melchior avait chargé cet homme d'épier toutes mes démarches dans l'espoir de découvrir la véritable. Vous serez encore trompés, me dis-je à moi-même; et comme il se trouve à Brentford plusieurs pensionnats de jeunes demoiselles, j'entrai dans le premier que je rencontrai sur mon chemin. Je demandai la maîtresse de la maison et je la priai de me dire quel était le prix de la pension, quelles branches de l'éducation on y enseignait, si l'on pouvait avoir des maîtres de danse, de musique, de dessin, de français et d'italien; en un mot, je lui fis les questions les plus minutieuses afin de faire durer l'entrevue plus longtemps; enfin je me levai en lui disant que je ferais part

aux parens de la jeune personne des renseignemens que je venais de prendre, et que j'espérais qu'ils en seraient aussi satisfaits que je l'étais moi-même.

En sortant de cette maison, je vis encore mon espion égyptien à peu de distance. Je montai dans la première voiture qui fut prête à partir, et je rentrai chez moi. En y arrivant, j'informai Timothée de tout ce qui s'était passé. Monsieur, me dit-il, je crois que si vous preniez un autre domestique pour une quinzaine de jours, je pourrais vous rendre de bons services dans cette affaire. Cet homme ne me connaît pas, et en me noircissant le visage et les mains, je crois qu'il ne me serait pas difficile de me faire passer pour Égyptien; d'autant plus que j'ai appris leur jargon, pendant le temps que nous avons passé avec eux.

— Mais qu'avez-vous dessein de faire, Timothée ?

— Mon dessein est de savoir où il loge, de m'y loger aussi, et de faire connaissance avec lui; j'espère alors pouvoir découvrir qui est Melchior et où il demeure.

— Il vous faudra beaucoup de circonspection, Timothée; car il est possible qu'il soit assez bien instruit de notre histoire pour vous soupçonner.

— Fiez-vous à moi, Japhet... Eh bien ! acceptez-vous ma proposition?

— Oui, et vous pouvez commencer sur-le-champ à faire vos arrangemens pour l'exécuter.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Dès le lendemain matin, Timothée me trouva un domestique. Ayant quitté sa livrée, il arriva dans la soirée, et me fit dire que quelqu'un demandait à me parler. Il avait de gros souliers, des bas de laine, des culottes de cuir, et une blouse bleue. Son visage et ses mains étaient d'une couleur olivâtre, et quand il entra, Harcourt, qui était à table avec moi, ne le reconnut nullement. Harcourt savait tous mes secrets, mais je ne lui avais pas encore parlé du projet de Timothée, parce que je désirais m'assurer s'il était complétement déguisé. Je lui avais seulement dit que j'avais accordé à Timothée un congé de quelques jours.

— Ne dois-je pas me retirer pour quelques instants ? me demanda-t-il en regardant Timothée.

— A quoi bon, mon cher Harcourt ? Il n'y a ici que vous, Timothée et moi.

— Timothée!... excellent!... Sur mon honneur, je ne l'aurais jamais reconnu... Mais pourquoi ce déguisement ?

— Il va courir les aventures.

— Et si vous le trouvez bon, monsieur, je ne perdrai pas de temps. Il fait déjà nuit, et j'ai découvert où loge l'Égyptien.

— Puissiez-vous réussir, Timothée! mais soyez prudent. Je crois que vous feriez mieux de m'écrire, au lieu de venir ici.

— J'avais la même idée... A présent, je vous souhaite le bonsoir.

Quand Timothée fut parti, j'expliquai toute l'affaire à Harcourt.

— Savez-vous que votre vie est fort étrange, Newland ? me dit-il. On complote contre vous, vous complotez contre les autres ; ce n'est que mines et contre-mines. J'ai dans l'idée que vous finirez par vous trouver un jour quelque personnage important ; sans cela, pourquoi vous donnerait-on tant d'embarras ?

— L'embarras qu'on me donne à présent, Harcourt, n'est que relativement à Fléta ; et

en adoptant votre raisonnement, elle doit certainement devenir un jour une personne d'importance.

— Cela est possible... Je voudrais voir cette jeune fille, Newland.

— Je vous conduirai bien volontiers dans sa pension, mais pas à présent. Je suis trop occupé ici de ses affaires et des miennes.

Deux jours après le départ de Timothée, je reçus une lettre de lui par la petite poste. Il avait fait connaissance avec l'Égyptien, mais il n'en avait obtenu aucune information, n'ayant pas encore osé se hasarder à lui faire des questions. Il me disait que son nouveau compagnon aimait assez à boire, et qu'il espérait que, s'il pouvait réussir à l'enivrer, il aurait, dans quelques jours, des nouvelles importantes à m'apprendre. Tout mon temps se passait dans une agitation continuelle. J'allai voir M. Masterton; je lui appris l'affaire de l'espion et l'entreprise de Timothée, et il me recommanda de lui communiquer sur-le-champ tout ce que je pourrais apprendre. Il n'avait pas encore de réponse de son agent à Dublin.

Huit jours se passèrent avant que je reçusse une seconde lettre de Timothée; et quand elle arriva, je commençais à craindre que quelque accident ne lui fût arrivé. Cette lettre conte-

nait des nouvelles importantes. Il était sur le pied de l'intimité la plus parfaite avec l'Égyptien, qui lui avait proposé de l'aider à enlever une jeune fille qui était en pension à Brentford. Ils avaient tenu conseil sur les moyens à employer pour y réussir. Timothée avait proposé de forger une lettre qui la manderait à Londres, et qu'il lui porterait en prenant une livrée. L'Égyptien avait aussi d'autres plans; l'un était de faire connaissance avec les domestiques de la pension, et d'en gagner un; l'autre, d'appeler à leur aide quelque Egyptienne diseuse de bonne fortune. Rien n'était encore décidé, mais l'enlèvement devait avoir lieu, quand même il faudrait recourir à la force; et, dans tous les cas, Timothée devait lui prêter son aide.

Quand j'eus lu cette lettre, je me félicitai plus que jamais d'avoir mis cet homme sur une fausse piste, et je sus un nouveau gré à Timothée d'avoir conçu l'idée de son entreprise. Il ajoutait qu'il avait fait bien boire l'Egyptien la soirée précédente, et qu'il avait appris de lui qu'il était employé par un homme aussi riche que généreux, aux volontés duquel il ne serait pas prudent de résister, attendu qu'il est très-puissant. L'Égyptien avait même été jusqu'à demander à Timothée s'il avait jamais entendu parler de Melchior dans sa tribu. Timothée lui

répondit affirmativement, et ajouta qu'il l'avait vu ainsi que sa femme Nattée, lors du rassemblement général de la tribu. Il croyait que cet homme était sur le point de lui faire une confidence entière; mais tout à coup l'Égyptien devint plus réservé, et ne répondit à ses questions que par des réponses évasives. Timothée lui ayant demandé où ils devaient conduire la jeune fille, quand elle serait entre leurs mains, il s'était borné à lui répondre qu'il faudrait qu'elle passât la mer. Tel était le contenu de cette lettre, et j'en attendais une autre avec grande impatience.

Deux jours après, je déjeûnai à l'hôtel de Long avec un de mes amis. Comme j'en sortais, mes yeux tombèrent par hasard sur quelques malles qui étaient dans le vestibule. Je tressaillis en y lisant cette adresse : « A de Benyon, écuyer, à laisser à l'hôtel de F..., à Dublin. » Je demandai à mon garçon, si M. de Benyon avait quitté l'hôtel. Il me répondit qu'il en était parti au point du jour dans sa voiture, et qu'ayant plus de bagage qu'il n'en pouvait emporter, il avait laissé ces malles pour qu'on les lui envoyât.

Pendant qu'il parlait ainsi, j'avais eu le temps de prendre un air de sang-froid. Je tirai de ma poche mon porte-feuille, je copiai l'adresse

inscrite sur les malles, et je dis que j'étais fâché de ne pas avoir vu M. de Benyon, et que je lui écrirais.

Je quittai mon ami à la hâte, en prétextant une affaire, et je descendis rapidement Bond-Street pour retourner chez moi. Je m'étais complétement persuadé, le lecteur sait d'après quels légers motifs, que ce M. de Benyon était mon père ou du moins qu'il pouvait me dire qui m'avait donné le jour... M. Masterton n'avait-il pas dit que nous avions trouvé un fil?.. N'avait-il pas écrit à son agent en Irlande?... L'affaire semblait à mon imagination exaltée aussi claire que le jour; et avant que j'arrivasse chez moi, ma détermination était prise. Je me hâtai de remplir un porte-manteau de ce qui m'était indispensable; je pris tout mon argent comptant, qui consistait en une soixantaine de livres, et j'envoyai mon nouveau domestique me retenir une place dans la diligence de Holyhead. Heureusement il s'en trouvait encore, et l'on partait à six heures. Il en était alors quatre. J'attendis Harcourt jusqu'à cinq heures et demie, mais il ne revint pas. Je lui écrivis alors un billet fort court pour lui faire part de ce qui venait de m'arriver et de la détermination que j'avais prise; j'ajoutais :

« L'Irlande doit être à l'avenir le théâtre de
» mes aventures, mon cher Harcourt. Informez M. Masterton du parti que j'ai pris ; je
» suis sûr qu'il l'approuvera. Ouvrez les lettres
» de Timothée et informez-moi de ce qu'elles
» contiendront. Je vous écrirai dès que je serai
» à Dublin. Je vous laisse le soin d'agir pour
» moi, et de me représenter en tout jusqu'à mon
» retour, et suis tout à vous.

» NEWLAND. »

Je laissai cette lettre à mon domestique, je pris un fiacre pour me rendre au bureau de la diligence, et cinq minutes après, j'étais en route pour Holyhead, me félicitant de ma promptitude et de ma décision, et ne m'imaginant guère à quoi devait me conduire le parti que je venais de prendre.

Ce fut par une nuit très-obscure de novembre que je fis cette expédition. J'avais trois compagnons de voyage dans la diligence, et nous fîmes plusieurs milles sans qu'aucun de nous prononçât un seul mot. Enveloppé de mon manteau, je me livrais à mes rêveries ordinaires, et je bâtissais des châteaux en Espagne qui s'écroulaient l'un après l'autre, à mesure qu'ils étaient construits. Enfin le voyageur qui était en face de moi se moucha, comme pour

annoncer qu'il allait parler, et demanda à celui qui était près de lui s'il avait lu quelque journal du soir. La réponse fut négative.

— Il paraît, reprit le premier, que l'Irlande n'est pas en ce moment dans un état fort tranquille.

— Avez-vous jamais lu l'histoire d'Irlande? lui demanda le second.

— Je n'en ai pas fait une étude particulière.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez en prendre la peine, vous verrez que l'Irlande, depuis qu'elle a été peuplée, n'a jamais été tranquille, et elle ne le sera peut-être jamais. C'est une espèce de volcan humain, qui vomit sans cesse de la fumée, du feu, ou des torrens de lave.

— C'est ce que j'ai entendu dire, monsieur, et l'on m'a assuré qu'en ce moment, les *white boys* (1) sont rassemblés en si grand nombre, qu'il existe certains districts qu'on ne pourrait traverser sans danger.

— Si vous aviez beaucoup voyagé en Irlande, monsieur, vous auriez vu qu'indépendamment des *white boys*, il y a dans ce pays un grand

(1) Garçons blancs; nom donné à des insurgés qui, pour mieux se déguiser, mettaient une chemise blanche par-dessus leurs vêtemens. — *Note du Trad.*

nombre de districts où il est toujours très-dangereux de passer.

— Il paraît, monsieur, que vous connaissez parfaitement l'Irlande.

— Oui, monsieur; et je puis dire, sans me vanter, que je suis chargé de la gestion de quelques-uns des domaines les plus considérables de ce pays.

— Homme de loi... agent... hum!... Cinq pour cent de remise... et ainsi de suite, murmura à demi-voix le voyageur assis à mon côté, qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

Je ne pouvais m'y tromper. Celui qui parlait ainsi ne pouvait être que mon ancien maître, M. Cophagus. Cette rencontre, en ce moment, me contraria. Je désirais rester inconnu, et j'étais convaincu qu'il me reconnaîtrait, dès qu'il ferait jour. La conversation continua entre les deux autres voyageurs, qui ne firent aucune remarque sur ce qu'avait dit le ci-devant apothicaire. J'appris, en les écoutant, que l'agent avait fait un voyage à Londres pour affaires, et qu'il retournait en Irlande, et que l'autre voyageur était un maître de musique allant à Dublin par spéculation. Je ne pus concevoir ce qui y attirait M. Cophagus, et ma curiosité étant piquée, je résolus de le faire parler. Je lui adressai donc la parole à voix basse, tandis

que les deux autres continuaient leur convertion.

— Pourriez-vous me dire, monsieur, si le collége de Dublin est regardé comme une bonne école d'instruction pour les élèves en chirurgie?

— Bon pays, dans tous les cas... ne manque pas de pratique... force têtes cassées, et ainsi de suite.

— Avez-vous déjà été en Irlande?

— En Irlande!... Jamais... nulle envie d'y aller; mais!... hum... faut partir... Vieille femme doit mourir... exécuteur testamentaire... mille embarras, et ainsi de suite.

— J'espère qu'elle vous a laissé un bon legs, monsieur.

— Un bon legs?... hum!... que sait-on?... Théière d'argent peut-être... bague de deuil et ainsi de suite. — Long voyage... dispendieux... perte certaine... Mais vieilles femmes toujours à charge, mortes ou vivantes... Eh bien, enterrement, départ... et ainsi de suite.

FIN DU PREMIER VOLUME.